



Bedi Karthlisa

« Le Destin de la Georgie »

REVUE DE KARTHVELOLOGIE

N° 26-27 (N. S.)

Novembre 1957

Directeur : K. SALIA, 8, rue Berlioz - Paris (16°)

Tél. : PASsy 75-35

SOMMAIRE

Pages

K. Salia — Le XXIV ^e Congrès International des Orientalistes	3
Prof. R. Lafon — Le géorgien et le basque sont-ils des langues parentes ?	8
Prof. G. Garitte — Les Vies géorgiennes de S. Symeon Stylite l'Ancien et de S. Ephrem	15
A. B. — Robert Bleichsteiner	18
† Prof. Dr R. Bleichsteiner — Légende vom Georgier von Lomtatsidse	21
Prof. Dr Molitor — Zur Frage der Vorlage des altgeorgischen Bibeltextes	23
Prof. Dr Al. Nikuradze — Zur Frage der georgischen Baukunst im Europaeischen Osten im Mittelalter	28
Prof. Dr M. Tseretheli — Das Leben des Königs der Könige Davith (Davith II, 1089-1125)	45
Prof. Dr D. M. Lang — Georgian manuscripts in Oxford	74
R. M. Stevenson — A note on Rust'aveli's Panther - Symbol	79
Grigol Robakidse — Le peuple comme entité	81
Prof. M. Mouskhély — Les nationalités et la linguistique en U.R.S.S.	83
P. M. Tarchnichvili — La découverte d'une inscription géorgienne de l'an 1066	86
J. Gogolachvili — La polyphonie dans la musique populaire géorgienne	89
Prof. Hans Vogt — La structure phonémique du géorgien (extraits)..	93
Ilyazd — Broderie géorgienne du Musée de Detroit	96
N. A. Gheorghiu — Anthime d'Iver	98
Bibliographie	100
N. Salia — Au serviteur de la culture géorgienne : D. Kheladsé	103

9483

88

21933

38678



LE XXIV^e CONGRES INTERNATIONAL DES ORIENTALISTES

Le XXIV^e Congrès International des Orientalistes s'est tenu à Munich, du 27 août au 4 septembre 1957, présidé par le Prof. Dr **Ernst Waldschmidt** (Vorsitzende der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft). C'était la première fois, depuis 55 ans, que le Congrès siégeait sur le sol allemand et ses organisateurs ont mis tout en œuvre pour assurer son succès.

La Rencontre de l'Occident avec l'Orient en effervescence avait suscité un vif intérêt et toutes les Académies du monde y ont envoyé leurs meilleurs représentants ; au lieu de 1.300 délégués annoncés, le nombre des participants a dépassé 1.500.

Le Congrès avait pour but une large confrontation des résultats des recherches scientifiques et des découvertes archéologiques accomplies depuis le dernier Congrès de Cambridge en 1954.

Les travaux du Congrès ont été divisés en 14 sections, chacune étant dirigée par deux spécialistes dans la matière :

1. Egyptologie. - 2. Les écritures cunéiformes et l'archéologie de l'Asie Mineure. - 3. L'Ancien Testament et l'archéologie biblique. - 4. L'Orient chrétien et Byzance. - 5. Sémitique. - 6. Science islamique : la religion, l'histoire et l'art. - 7. La linguistique et la littérature islamiques. - 8. Turcologie. - 9. Iran, Caucase et les régions voisines. - 10. Indologie. - 11. L'Asie Centrale et Altaï. - 12. Extrême-Orient : Chine, Japon, Corée. - 13. L'Asie du Sud-Est, et 14. L'Afrique.

Notre place était, évidemment, tout indiquée dans la Section où figurait le Caucase, mais nous avons eu une déception en apprenant que le programme de cette Section ne comportait rien sur les peuples du Caucase sauf deux communications insignifiantes sur l'Arménie. Nous n'avons pas manqué de signaler au Président responsable cette omission regrettable. De même nous avons jugé utile et nécessaire de présenter au Congrès une note sur l'importance de la contribution de la Karthvélogie aux travaux de recherches en Orientalisme et dont voici la teneur : « Sans préjuger de la question de savoir si la Karthvélogie fait ou non partie de la Science Orientalistique, nombre de collaborateurs de la Revue de Karthvélogie estiment opportun qu'une place lui soit réservée dans ce domaine de la science. Si, au Congrès International des Orientalistes, tenu à Munich en 1957, le Caucase apparaît en liaison avec l'Iran, pourtant il serait avantageux du point de vue scientifique de consacrer dans l'avenir à la Karthvélogie une place indépendante. Certes, la Karthvélogie présente des points communs avec l'Iranistique, mais elle n'en accuse pas moins avec l'Orient chrétien. À cet égard, les Géorgiens, comme tous les peuples d'Europe, doivent être considérés comme appartenant à la chrétienté dio-

physite, alors que l'Orient est demeuré monophysite. L'histoire géorgienne se trouve, en effet, étroitement liée dans son devenir au monde hellénique, à l'ancienne Rome, son héritière Byzance, ainsi qu'à l'Europe chrétienne. L'affinité de la culture géorgienne avec celle de l'Europe Occidentale du Moyen Âge se confirme par le style roman de l'architecture et de la peinture, ainsi que par la littérature courtoise géorgiennes de la même époque.

« Ces observations inclinent à penser que la Karthvélologie contient bien plus que l'Orientalistique ne le laisse supposer.

« Cependant, comme durant de longs siècles, la Géorgie a entretenu avec ses voisins du Sud des rapports de caractère tantôt pacifique, tantôt hostile et a mené souvent des luttes irréductibles pour la défense de ses valeurs matérielles et spirituelles, elle a contribué à faire apparaître et déterminer les caractéristiques respectives de l'Orient et de l'Occident. Il s'ensuit ainsi que les recherches poursuivies tant dans le domaine Orientalistique que dans celui de la Karthvélologie, pourraient se féconder et s'enrichir mutuellement.

« Les fouilles archéologiques en Géorgie, ainsi que l'étude de ses sources historiques présenteraient un grand intérêt pour la Science Orientalistique, de même que les recherches archéologiques de l'Orient pour la Karthvélologie.

« A supposer que, pour des motifs d'organisation, il conviendrait mieux de créer une Section indépendante de Caucasologie (en son sein la Karthvélologie), une telle solution correspondrait aussi aux vues et desseins de la Revue de Karthvélologie. »

Soutenue par le Secrétaire Général du Congrès, le Prof. Dr **Herbert Franke**, cette demande a été examinée favorablement par une commission spéciale et transmise aux futurs organisateurs de la Rencontre, qui créeront, espérons-le, une Section indépendante de Caucasologie, ce qui permettra d'apprécier et de mettre en valeur la contribution de la Géorgie et le rôle qu'elle a joué avec d'autres peuples du Caucase, dans l'histoire des Civilisations.

En compagnie du doyen des Karthvélologues, le Prof. **Maurice Brière** et du Dr **Julius Assfalg**, nous avons suivi les travaux de la Section « Orient Chrétien et Byzance », dirigée avec autorité et compétence par le Prof. **Franz Doelger**, où plusieurs communications intéressant la Karthvélologie ont été faites. Il ne faut pas oublier le rôle important que la Géorgie a joué dans l'histoire de l'époque romaine et byzantine.

D'un grand intérêt étaient aussi les rapports présentés dans la 3^e Section par les spécialistes sur l'ancien pays d'Ourartou et sur celui de Sumer, sur leurs civilisations, histoire et langues. Nous avons essayé de trouver dans ces exposés les éléments concernant les rapports de la Géorgie avec les anciens peuples mentionnés dans les écritures cunéiformes et qui pourraient faciliter la solution du problème de l'origine des Géorgiens, problème sur lequel abondent les théories contradictoires. Le Professeur de l'Université Géorgienne de Tbilissi, **G. Melikichvili**, a communiqué au Congrès (en français) les résultats de ses vastes investigations, aussi bien que les résultats de nouvelles recherches archéologiques en général faites dans le Sud de la Transcaucasie, surtout en Arménie. L'étude des textes

nouvellement découverts ne montre aucune affinité avec aucune des langues connues, à l'exception de quelques parallèles entre l'ourartéen et le hurrite, langue aussi peu connue. Ainsi, il faut renoncer définitivement à l'ancienne opinion de Lenormant, Sayce, Lehmann-Haupt, etc., qui croyaient avoir découvert la parenté génétique de l'ourartéen avec le géorgien. Comme nous savons, l'étude de la langue ourartéenne a amené notre éminent collaborateur, le Prof. **M. Tseretheli** (1), aux mêmes résultats. A l'exception de quelques mots et formes grammaticales, qui peuvent bien être communs à des langues entièrement différentes sans aucun autre



Le Prof. M. Brière et le Dr J. Assfalg au Congrès.

signe de parenté, il n'y a rien qui puisse prouver l'affinité génétique de l'ourartéen avec le géorgien. Les rapporteurs principaux, **Melikichvili, Piotrovsky**, et les autres, n'ont pas mentionné cette prétendue parenté, évidemment, la question même n'existant plus pour eux.

Par contre, la langue géorgienne a une parenté génétique avec le sumérien, comme avait essayé de le démontrer **M. Tseretheli** encore en 1913-1916, dans « Journal of the Royal Asiatic Society ».

Aucune communication n'a été faite au Congrès par les spécialistes, qui aurait contredit la théorie de M. Tseretheli, bien au contraire, les résul-

(1) V. « Etudes Ourartéennes » du Prof. M. Tseretheli, dans la « Revue d'Assyriologie », 1933-1955.

tats de fouilles exécutées récemment dans le Sud de la Mésopotamie par Sir Leonard Wooley (2) la rend plus vraisemblable.

Les Sumériens n'étaient pas un peuple autochtone de la Mésopotamie, mais, descendus du Nord, ils se mélangèrent avec les aborigènes du pays, d'une autre race que les Sumériens. Ceux-ci avaient apporté avec eux les éléments de leur civilisation (très probablement aussi l'écriture cunéiforme) et la grande civilisation sumérienne, peut-être la plus ancienne du monde, est due à l'amalgame de deux cultures : sumérienne primitive et celle des autochtones de la Mésopotamie du Sud. Mais, qui étaient ces Sumériens venus en Mésopotamie du Nord ? Cette question se pose encore une fois aussi pour **Sir Leonard Wooley**. Depuis la découverte de la langue sumérienne dans les textes cunéiformes, les savants philologues ont essayé de comparer cette langue avec le touranien, le chinois, l'indo-germanique, etc., mais les résultats de leurs recherches n'ont jamais donné la possibilité de ranger le sumérien dans une famille de langues qui lui soient apparentées.

Le premier qui a contribué à la solution du problème de la parenté du sumérien avec une langue quelconque est le savant tchèque **K. Kramar**. Dans son étude intitulée « O sumero-gruzinske jednote jazikove » (3), il a comparé le sumérien au géorgien et en citant assez d'exemples de phénomènes phonétiques et morphologiques et aussi du lexique des deux langues, il a démontré la similitude entre elles qui ne pourraient être expliquées que par leur parenté génétique.

Indépendamment de Kramar, ne connaissant même pas l'existence de son travail écrit en tchèque, le Prof. M. Tseretheli a publié son étude sur la parenté du sumérien et du géorgien, d'abord en géorgien dans le recueil « Gwirgwini » en 1912 et ensuite en anglais dans « JRAS » en 1913, et est arrivé aux mêmes résultats : la parenté génétique du sumérien et

(2) Sir Leonard Wooley, « Excavations at Ur », London, 1954.

(3) Kön. - böhm. Gesell. d. Wiss. - Kl. f. Phil., Gesch. u. Philol., Sitzungsber., 1905, n° 4.

D'après le Prof. M. Tseretheli, l'attention des chercheurs doit être attirée sur deux points : il ne faut jamais se laisser tromper par la découverte de quelques formes grammaticales et de quelques mots, mêmes identiques dans les langues qu'on compare. Ils peuvent être communs à des langues qui ne sont pas apparentées. Par exemple : on compare depuis longtemps déjà l'ourartéen avec le géorgien et on veut établir la parenté génétique entre eux par la constatation de ces quelques formes grammaticales et de quelques mots qui se ressemblent. Mais, quand on analyse l'ourartéen et le géorgien comme deux organismes de langue **en entier**, on voit bien qu'il n'y a absolument aucune parenté génétique entre eux, leur structure et leur lexique sont entièrement différents (v. Etude Ourartéenne de M. Tseretheli dans la « Revue d'Assyriologie », 1933 ss.). On peut dire la même chose sur le géorgien et le hurrite, le hittite, etc... Et si on est déconcerté par les éléments entièrement différents dans le sumérien et le géorgien, il faut bien voir — et on peut voir — que ces éléments ne sont pas essentiels mais qu'ils ont dû pénétrer dans ces deux langues, à partir des langues des peuples non-sumériens et non-géorgiens, qui étaient en contact avec le pays de Sumer et la Géorgie. Ensuite, la similitude de la civilisation des différents peuples, seule, ne signifie pas la parenté de ceux-ci, la communauté de la vie politique non plus : la conquête par un peuple d'un autre, la fondation d'un Etat commun par les conquérants et les conquis, les emprunts des éléments de la civilisation, des conceptions religieuses, des divinités même, enfin des mots, etc., d'un peuple à l'autre, tout cela ne doit jamais tromper le chercheur qui veut découvrir la vraie parenté génétique des peuples. C'est la parenté de leur langue qui peut nous fournir l'argument décisif de leur origine commune.

du géorgien était évidente, ce qu'il a démontré par des exemples beaucoup plus justes, nombreux et convaincants que ceux de K. Kramar. Ce travail de M. Tseretheli n'était que le commencement de ses recherches, alors, bien difficiles. Depuis, la connaissance du sumérien, aussi bien que du géorgien, s'est grandement accrue, ce qui permet de pousser plus loin l'analyse des deux langues.

Un travail considérable a été accompli au cours du Congrès dans un laps de temps trop court. Plus de 400 conférences ont été tenues sur différents sujets. Une centaine de films documentaires et représentant des fouilles archéologiques ont été projetés. Les membres du Congrès ont pu profiter largement des investigations les plus récentes des spécialistes mondiaux.

D'après les anciens participants, le XXIV^e Congrès de Munich restera un des plus marquants qui aient été réunis en Europe dans le domaine Orientalistique.

En terminant, il est de notre devoir d'exprimer ici notre profonde reconnaissance au Vice-Président du Congrès, le Prof. Dr **Franz Babinger**, au Prof. Dr **Alexandre Nikuradze**, et au Secrétaire Général, le Prof. Dr **Herbert Franke**, pour toute l'aide et la sympathie qu'ils ont prodiguées à notre égard et pour la cause de la Karthvélologie.

K. SALIA.

LE GEORGIEN ET LE BASQUE SONT-ILS DES LANGUES PARENTES ?

Des amis géorgiens m'ont posé plusieurs fois les questions suivantes : « Vous dites que le géorgien est apparenté au basque. Que voulez-vous dire par là ? Pourquoi le dites-vous ? Pouvez-vous nous le montrer ? » Elles m'ont été posées aussi par des amis basques. J'essaierai d'y répondre ici brièvement.

Précisons qu'il s'agit ici de la langue géorgienne et de la langue basque, et non des peuples qui les parlent : il ne faut pas confondre langue, peuple et race ; il ne faut pas confondre parenté linguistique et parenté ethnique ou raciale. De plus, l'auteur de ces lignes n'est ni le premier ni le seul à défendre l'idée de la parenté du géorgien et du basque. Enfin, l'expression « parenté du géorgien et du basque » ne doit pas être entendue dans un sens trop étroit. Tandis que le basque est isolé dans la région où on le parle et n'est apparenté à aucune langue géographiquement voisine, le géorgien est, sans nul doute, apparenté à des langues parlées dans la même région, sur le versant sud du Caucase : le mingrélo-laze et le svane. Ces trois langues forment la famille dite caucasique méridionale ou kartvèle. Si le géorgien est apparenté au basque, l'ensemble des langues kartvèles l'est aussi. Ce n'est pas tout. Plusieurs linguistes sont d'avis que les langues kartvèles sont elles-mêmes apparentées aux langues caucasiennes septentrionales, qui se répartissent en deux grands groupes (langues du Nord-Ouest et langues du centre et du Nord-Est) dont la parenté est, d'après eux, certaine. Si donc les langues kartvèles sont apparentées d'une part aux langues caucasiennes septentrionales, d'autre part au basque, on doit dire que les langues caucasiennes septentrionales, les langues kartvèles et le basque forment une famille, comme, par exemple, les langues indo-européennes et les langues ouraliennes, c'est-à-dire qu'ils continuent un seul et même idiome, parlé à une date très ancienne. L'idée de la parenté du basque et des langues caucasiennes a été défendue, dans les cinquante dernières années, par plusieurs linguistes, surtout par Trombetti, Marr et Uhlenbeck, aujourd'hui disparus, et par Georges Dumézil, Karl Bouda et l'auteur du présent article. Elle est acceptée par A. Tchikobava, spécialiste de premier ordre des langues caucasiennes. Plusieurs des linguistes qui admettent l'existence d'une telle famille l'appellent famille ibéro-caucasique, car ils pensent, conformément à une opinion qui a été pendant longtemps fort répandue, que le basque est issu de l'ancien ibère comme le français l'est du latin ou le grec moderne du grec ancien. Mais les études sur l'ibère ont fait, depuis une trentaine d'années, des progrès notables, et les spécialistes tiennent pour assuré que cette langue, qui était en usage dans toute la zone côtière méditerranéenne depuis la région de Béziers (France) jusqu'à celle de Murcie et d'Alicante (Espagne), et dont

on possède des inscriptions (du VI^e siècle avant notre ère jusqu'aux environs de l'ère chrétienne), n'est pas une forme ancienne du basque. Comme la langue basque s'appelle en basque *euskara*, il est plus juste de donner à la famille formée par les deux grands groupes de langues caucasiennes et le basque le nom de famille euscaro-caucasique.

Mais l'existence de cette famille est-elle établie? Les avis sont partagés. Certains le nient, en particulier M. Hans Vogt, spécialiste éminent des langues caucasiennes. Il a consacré à l'examen de cette question un article important du *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* (t. LI, 1955, p. 121-147). Il pense que les rapprochements qui ont été faits entre le basque et les groupes formés par les langues caucasiennes (groupe du Nord-Ouest, groupe du centre et du Nord-Est, groupe kartvèle), bien qu'ils soient parfois « frappants », « ne sont pas concluants » (p. 145). On n'a pas le droit de parler d'une famille euscaro-caucasique tant que l'on n'a pas établi la parenté de toutes les langues caucasiennes entre elles. M. Vogt doute, d'ailleurs, qu'il soit possible de la prouver, car il doute que les langues caucasiennes du Nord et celles du Sud soient unies par un lien de parenté génétique. « Les travaux de beaucoup de linguistes, en particulier Troubetzkoy, rendent assez probable, dit-il (p. 146), l'hypothèse d'une parenté historique entre les langues caucasiennes du Nord, en dépit de leurs différences actuelles. Les langues du Sud représentent un autre groupe dont l'unité semble plus assurée. Il serait possible que les langues du Nord et celles du Sud ne remontent pas à une origine commune, mais que leurs similarités actuelles soient secondaires, dues à des développements convergents qui s'expliqueraient par leur coexistence dans la même région pendant des milliers d'années... Les données archéologiques du Caucase ne semblent pas appuyer particulièrement l'hypothèse de l'unité primitive des peuples des deux versants du Caucase. Selon des théories généralement acceptées de nos jours, les peuples kartvéliens sont des immigrants au Caucase, venant d'un foyer situé au Sud-Ouest des régions qu'ils occupent aujourd'hui. C'est aux fouilles archéologiques de nous apprendre si le versant Nord a été peuplé par des immigrations venant des mêmes régions. »

Que doit-on penser des objections élevées par M. Vogt contre l'hypothèse de la parenté des deux groupes de langues caucasiennes entre eux et avec le basque? Il est vrai que les radicaux que l'on trouve dans tous les groupes caucasiennes « se comptent presque sur les doigts », comme le dit M. Vogt (p. 134) et comme le rappelle M. Deeters dans son article de *Bedi Karthlisa* (n° 23, janvier 1957). Mais il est curieux que presque tous se retrouvent en basque. Il y a le nom du « cœur », pour lequel, selon les termes de M. Deeters, on pense difficilement à un emprunt : *guə*, *gu* en tcherkesse, *duog* en tchéchéne, *ak'* en oudi, *guli* en géorgien, *guri* en mingrélien, *gu* en svane; en basque, le mot à redoublement *gogo* signifie « esprit, pensée, cœur ». Il y a aussi le nom du « feu » : *mas'we* en tcherkesse, avec un préfixe *ma-*, *c'u* en lak; cette racine existe en géorgien, en mingrélien et en svane; c'est celle qui signifie « brûler » (gé. *c'v-a*; sv. *li-c'uc'-e*, thème à redoublement). En basque, le nom du « feu » est *su*. Cette correspondance basque-caucasique est importante, pour la raison suivante. La consonne du mot basque *su* est intermédiaire entre le *s* du mot français *sou* et le *ch* du mot français *chou*. C'est un trait curieux et important du basque, que l'existence de cette consonne. Le géorgien, comme le

français, distingue *ch* de *s* : fr. *sou* et *chou*, gé. *seni* « maladie » et *cheni* « de toi, ton, ta ». Le basque, lui, possède trois consonnes différentes : une analogue à *s* du français et du géorgien (on l'écrit *z* !), une autre analogue à *ch* du français et du géorgien (on l'écrit soit *ch* soit *x*), une autre intermédiaire entre les deux, et qui n'existe ni en français ni en géorgien (on l'écrit *s* !). Et il faut se garder de les prononcer l'une pour l'autre : *su* veut dire « feu », *zu* veut dire « vous » (de politesse) ; il ne faut pas confondre *zori* « sort, fortune (bonne ou mauvaise) », *sori* « permis, licite » et *chori* « oiseau ». Le basque possède en outre trois affriquées correspondant à *z*, *s* et *ch* : on les écrit *tz*, *ts*, *tch* ou *tx*. Or le géorgien et toutes les autres langues caucasiennes possèdent des consonnes dites supra-glottales ou glottalisées, c'est-à-dire qui sont accompagnées d'un coup de glotte : par exemple le *t'* de gé. *t'oveba* « laisser » ou le *c'* (= *t's*) de *c'va* « brûler ». Or dans plusieurs mots basques qui correspondent par leur forme et leur signification à des mots caucasiennes, on trouve *s* ou *ts* (mais non *z* ou *tz*) en regard d'une glottalisée (*s'* ou *c'*) des langues caucasiennes. C'est le cas, notamment, pour la racine signifiant « feu » (en géorgien « brûler »). Par contre, les langues caucasiennes possèdent un interrogatif caractérisé par la consonne *s* (non glottalisée) et dont le correspondant basque est caractérisé par la sifflante pure *z*, non par la sifflante mi-chuintée *s* : tcherk. *sət* « quoi ? », lak *ssa-*, gé. *sad* « où ? », mgr. *so* « où ? », bsq. *zer* « quoi ? ». On a remarqué depuis longtemps que le pronom personnel basque *zu*, qui signifie aujourd'hui « vous » (de politesse), mais qui a signifié autrefois « vous » pluriel, ressemble beaucoup au pronom de 2^e personne du pluriel de plusieurs langues caucasiennes du Nord, notamment à tcherk. *swe*. Mais il n'est pas représenté dans les langues kartvéles. Troubetzkoy a montré que l'adjectif tcherkesse *ɟz*, *iz* « plein » a pour correspondants, dans les langues du centre et du Nord-Est, des mots qui présentent un *c'* (glottalisé), p. ex. *ac'* en tabassaran. Cette racine n'est pas représentée en géorgien ; mais elle l'est en mingrélien par le verbe *c'ac'* « remplir jusqu'au bord » (thème à redoublement). On peut en rapprocher, comme l'a fait M. Bouda, l'adjectif basque *ase* « rassasié ». Cette correspondance phonétique précise, sifflantes mi-chuintées du basque en regard des sifflantes glottalisées des langues caucasiennes, touche à des traits essentiels des systèmes phonologiques ; elle semble bien montrer que les rapprochements de mots ou d'éléments morphologiques que l'on peut faire entre le basque et les langues caucasiennes et où figurent de telles consonnes ne peuvent être imputés au hasard, et que, si on veut les expliquer par le contact et l'emprunt, et non par une origine commune, il faut supposer l'existence de rapports anciens étroits ou prolongés sur des territoires contigus ou très proches.

M. Deeters, dans l'important article qu'il a écrit pour cette revue (janvier 1957) « sur la place des langues kartvéles parmi les langues caucasiennes », ne dit rien sur l'hypothèse de la parenté des langues caucasiennes et du basque. Pour ce qui est de la parenté des langues kartvéles et des deux groupes caucasiennes septentrionaux, il écrit ceci : « Ces mots qui leur sont communs sont trop peu nombreux, et trop de prétendus rapprochements reposent sur des emprunts ou sont invraisemblables pour des raisons phonétiques et, en tout cas, impossibles à prouver. Il reste ici beaucoup de travail à faire, et du travail qui ne portera ses fruits que lorsque la

reconstitution des formes anciennes de langues aura été poussée plus loin à l'intérieur des trois groupes. »

Je partage l'opinion de M. Deeters, qui est aussi celle de M. Vogt, sur la méthode à suivre dans la comparaison des trois groupes caucasiens entre eux, et je me suis efforcé, dans mes travaux, de me conformer à cette règle. Mais je pense qu'il n'est pas interdit aux chercheurs de signaler, chemin faisant, les rapprochements qui peuvent les frapper entre les trois groupes caucasiens, ou entre le groupe kartvèle et l'un ou l'autre des groupes caucasiens du Nord, et même entre ces trois groupes, ou tel ou tel d'entre eux, et le basque. Et il me semble que, dans l'état actuel des recherches, les quelques rapprochements qui ont été faits entre les trois groupes caucasiens et le basque, et ceux, plus nombreux, qui ont été faits entre les langues caucasiens du Nord et les langues kartvèles, ou entre le basque et un ou deux groupes caucasiens, j'entends ceux qui sont satisfaisants au point de vue de la forme et du sens, n'interdisent pas de supposer, au moins à titre d'hypothèse de travail, une origine commune. Si l'on refuse d'accepter cette hypothèse, ou si l'on hésite à le faire, il faut, du moins, à mon avis, admettre que les langues d'où proviennent les trois groupes caucasiens et le basque ont eu autrefois des contacts étroits ou prolongés impliquant leur voisinage géographique, car ces rapprochements sont trop nombreux et trop précis pour qu'on puisse les expliquer par des relations à distance. Ce voisinage, qui est évident pour les langues caucasiennes septentrionales et les langues kartvèles, me semble devoir être affirmé aussi de l'idiome ancêtre du basque. Ainsi, même si l'on n'admet pas que l'origine de la langue basque doit être cherchée dans la région du Caucase ou dans une région voisine, il faut reconnaître que l'étude du passé lointain de la langue basque conduit les chercheurs dans ces régions.

De ces discussions, qui sont d'ailleurs amicales et courtoises, il y a lieu de conclure : 1° que la tâche la plus urgente est de constituer la grammaire comparée de chacun des trois groupes caucasiens et de reconstituer, par l'observation des dialectes et l'étude des textes, le basque primitif; 2° que la parenté du basque et des langues caucasiens, si elle existe (ce que je crois), n'est sensible qu'aux spécialistes; elle ne saute pas aux yeux, comme, par exemple, celle du géorgien et du mingrélien, ou celle du français et de l'espagnol. Alors, quelle réponse peut faire un linguiste qui croit à la parenté du basque et des langues caucasiens à quelqu'un qui lui demande de lui montrer la parenté du basque et du géorgien? Il ne peut pas la lui « démontrer », mais seulement montrer des faits qui peuvent incliner à y croire. Il serait en droit en répondre que deux langues peuvent être apparentées, c'est-à-dire provenir en dernier ressort d'une même origine, sans se ressembler, et que l'on serait aussi embarrassé pour montrer la parenté du français et de l'arménien, qui sont l'un et l'autre sans nul doute des langues indo-européennes, que pour montrer celle du basque et du géorgien, qui est contestée. On ne pourrait pas le faire en considérant uniquement le français et l'arménien. Il ne suffirait pas de dire que les mots arméniens *payr*, *mayr* ressemblent beaucoup à *père*, *mère*, et *naw* « bateau » au vieux mot français *nef*; *elbayr* est loin de *frère*; *sirt* « cœur » et *otn* « pied » paraissent n'avoir aucun rapport avec les mots français correspondants; enfin, on ne soupçonnerait pas que le verbe arménien qui signifie « conduire » (*acem* « je conduis ») peut être rapproché du verbe

français *agir*. Pour montrer que chacun de ces mots français vient d'une même racine indo-européenne que son correspondant arménien, il faut considérer l'ensemble des langues indo-européennes, afin de montrer comment une même racine s'est modifiée au cours du temps dans les sons qui la composent, et de façons diverses suivant les pays, et comment elle s'est parfois élargie au moyen de suffixes différents. Mais une telle réponse ne satisferait pas celui qui pose la question à propos du basque et du géorgien, et elle le laisserait sceptique sur la valeur des méthodes et des résultats de la grammaire comparée. On conçoit fort bien qu'un physicien ne puisse pas expliquer la formule d'une loi à quelqu'un qui ne possède pas les connaissances nécessaires en mathématiques et en physique. Mais beaucoup de personnes ne se rendent pas compte que l'étude des sciences humaines exige aussi une initiation à leurs méthodes, et que l'on ne peut pas s'improviser linguiste ou sociologue. De plus, tandis que l'on est porté à croire les physiciens sur parole, même si l'on ne connaît pas la physique, parce que les lois et les théories qu'ils établissent aboutissent à des applications pratiques incontestables, il n'en est pas de même des travaux des linguistes et des sociologues. La reconstitution de l'indo-européen par la méthode comparative n'est susceptible d'aucune application pratique qui puisse emporter la conviction de ceux qui ne connaissent pas les principes et les règles de cette méthode. Il faut donc essayer de répondre quelque chose à ceux qui demandent qu'on leur montre la parenté du géorgien et du basque. Ne pas le faire risquerait d'être considéré comme une dérobade.

Rappelons d'abord que le système des sons n'est pas le même en géorgien et en basque; les voyelles, il est vrai, sont les mêmes; mais le géorgien est beaucoup plus riche en consonnes que le basque. Celui-ci, du moins selon son système primitif, ne possède pas de sonores comme *z* (analogue à *z* français dans *zèbre*), *j* (analogue à *j* fr. dans *je*), *dz* et *dj*. Il ne possède pas de consonnes glottalisées; il n'a pas de consonnes articulées dans la partie postérieure du palais, comme *q'* (celui de *miq'vars* « je l'aime »), *x* (celui de *saxli* « maison ») ou *gh* (celui de *ghame* « nuit »). Le basque ignore complètement les groupes de consonnes comme on en trouve en géorgien dans *t'ba* « lac », *tkma* « dire », *bneli* « obscur », *ekvsi* « 6 ».

Par sa structure morphologique et syntaxique, le basque ne ressemble pas beaucoup au géorgien, ni aux autres langues kartvéles; il se rapproche beaucoup plus des langues caucasiennes du Nord-Ouest (tcherkesse, oubykh, abkhaz). Il a, sans doute, lui aussi, une déclinaison. Mais la plupart de ses suffixes casuels ne se laissent pas rapprocher de ceux du géorgien. Les seuls rapprochements possibles sont celui du suffixe *-a*, qui, en basque, sert parfois à indiquer la direction vers quelque chose, et qui s'employait aussi avec la même valeur en vieux géorgien (*asureta* « vers l'Assyrie »), et celui du suffixe basque *-t*, *-at*, qui, en basque, indique le terme d'un mouvement, et du suffixe géorgien *-d*, *-ad*, qui exprime la direction, le but ou la manière. En outre, le basque possède plusieurs postpositions formées au moyen d'un élément *gan*, qui est parfois employé tel quel, mais qui est le plus souvent pourvu de suffixes casuels: *gan* veut dire « dans, en » (sans mouvement), *gana(t)* « vers, envers », *ganik* « de » (marquant l'origine). Cet élément rappelle la postposition géorgienne *-gan* que l'on trouve, par exemple, dans *q'ovelgan* « partout » et qui doit être le substantif *gani*, qui

signifie non seulement « largeur », mais « côté » (*ganze vt'oveb* « je le laisse de côté »).

Nous avons signalé plus haut la racine d'interrogatif que l'on trouve dans gé. *sad* « où ? » et dans basq. *zer* « quoi ? ». En outre, on se sert en basque et en géorgien d'un suffixe interrogatif *-a* : basq. *niz* « je suis », *niza* « suis-je ? »; gé. *var* « je suis », *vara* « suis-je ? » (en vieux géorgien et dans quelques dialectes actuels).

Le verbe basque a une structure différente de celle du verbe géorgien. Les indices personnels qu'ils contiennent l'un et l'autre s'attachent à la racine ou au thème selon des règles qui diffèrent très souvent. Deux d'entre eux prêtent à un rapprochement entre le basque et le géorgien : à la 1^{re} personne du pluriel, basq. *-gu*, suffixe identique au pronom personnel correspondant, gé. *gv-* (v. gé. *gw-*), qui, lui, ne se retrouve pas comme pronom personnel; à la 2^e personne du singulier, basq. *-k* (provenant sans doute de **-g*), gé. *g-* (2^e pers. sans distinction de nombres); ni en basque ni en géorgien il n'y a de pronom personnel caractérisé par la consonne *g* ou *k*.

On a pu faire un assez grand nombre de rapprochements de vocabulaire entre le basque et le géorgien. Les voyelles des racines des mots comparés sont presque toujours identiques en géorgien et en basque. Nous citons ci-dessous les plus satisfaisants.

Racines verbales : basq. *tza-*, gé. *dz-* « être couché »; basq. *de* (part. passé *e-de-n*) « contenir », gé. *t'* (d'où est tiré *t'eva* « contenir »); basq. *tzul-* (part. passé *i-tzul-i*) « tourner; passer d'un état à un autre », gé. *cval-*, *cvl-* (v. gé. *cwl-*) « changer »; basq. *as-* « commencer », gé. *c'q'*; basq. *itxadon* « attendre » (rac. *txad-*, provenant de **tzad-*), gé. *cad-* « attendre ».

Parfois une racine est représentée en basque par un substantif ou un adjectif, en géorgien par un verbe : basq. *izurri* (rac. *zurr-*) « peste, infection », gé. *svra* « souiller »; basq. *erbi* « lièvre », *orbide* « galop, course », gé. *rb-* « courir »; basq. *aserre* « irrité », gé. *c'q'roma* « être en colère », rac. *c'q'er-*; basq. *karats*, *kirats* « puant » (*-ats* est un suffixe d'adjectif), gé. *q'ar-* « puer » (*q'ars* « il pue »); basq. *kider*, *gider* « manche, pédoncule, anse », gé. *k'ideba*, qui signifie généralement « suspendre », mais qui veut dire aussi « prendre » (p. ex. *pexs ik'idebs* « il prend pied »); basq. *olde* « élan, impulsion », gé. *xld-*, *xlt'* « sauter, bondir ».

Outre les noms du « feu » et du « cœur », qui ont été mentionnés plus haut, on peut citer : basq. *lodi* « gros », gé. *lodi* « grosse pierre », *loda* « grand plat »; basq. *uko* « qui renonce, qui se retire », *uka* « négation » (et aussi « en arrière »), gé. *uk'u*, *uk'an* « en arrière »; en basq., *uka* veut dire « nier »; en gé. « nier » se dit « *uk'u-tkma*, composé de *uk'u-* et de *tkma* « dire »; basq. *urpo* « tas », v. gé. *ghwerpi* « tas »; basq. *p'it'-na* « menthe », basq. *patan*, *batan*; basq. *gau* « nuit », gé. *ghame*; basq. *ordo* « plat, uni, égal », gé. *erdo* « terrasse »; basq. *ertz* « rive, bord, frange (de vêtement) »; gé. *k'erdzi* « partie », *k'erdzo* « côté », *k'erdz* « à côté »; basq. *sagu* « souris », gé. *tagvi*; basq. *soka* « corde », gé. *tok'i* (dans ces deux exemples, basq. *s* correspond à gé. *t*); basq. *biribil* « rond », *borobil* « sphère, objet rond », gé. *borbali* « roue »; basq. *ibar* « vallée; prairie étendue et plainière », gé. *bari* « plaine »; basq. *azuri*, *axuri* « agneau », gé. *cxovari* « mouton ».

Si ces rapprochements de morphologie et de vocabulaire ne portaient que sur le basque et le géorgien, et s'il fallait s'en tenir à eux, on n'en

pourrait conclure à l'existence d'un lien de parenté entre ces deux langues. Ces rapprochements montreraient seulement que l'hypothèse d'un tel lien ne doit pas être repoussée à priori. En réalité, les rapprochements morphologiques cités plus haut intéressent soit d'autres langues du groupe kartvèle soit d'autres langues caucasiennes. Certains des mots rapprochés ci-dessus de mots basques ne sont connus qu'en géorgien; mais d'autres se retrouvent dans d'autres langues caucasiennes du Sud ou du Nord. Les rapprochements cités font donc partie d'un ensemble beaucoup plus vaste et plus complexe de rapprochements, dont l'examen reviendrait à étudier toute la question des rapports du basque et des langues caucasiennes.

Nous nous sommes proposé ici un but restreint, qui a été indiqué au début de cet article. On peut aussi étudier parallèlement le basque et le géorgien, sans chercher à établir s'ils sont ou non apparentés, mais pour comparer leurs structures. Ce sont deux langues très curieuses et très attachantes, et dont la comparaison offre beaucoup d'intérêt pour la linguistique générale. Nous pourrions en parler dans un autre article.

RENÉ LAFON,

*Professeur à la Faculté des Lettres
de l'Université de Bordeaux.*

TRAVAUX DE L'AUTEUR

Je n'ai consacré aucun livre ni article au géorgien exclusivement; mais j'ai fait état du géorgien dans presque tous mes travaux où il est question des langues caucasiennes.

DEUX LIVRES :

- *Le Système du Verbe basque au XVI^e siècle* (Bordeaux, 1944), 2 vol.
- *Etudes basques et caucasiennes* (Salamanca, 1952).

ARTICLES :

— Dans le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris* : *Quelques rapprochements entre les langues caucasiennes septentrionales et les langues kartvèles* (t. XXIX, 1929, p. 138-152); *Sur les pronoms personnels de 1^{re} et 2^e personnes dans les langues kartvèles* (t. XXX, 1930, p. 153-169); *Nasale finale inorganique en mingrélo-laze et en géorgien* (t. XXXI, 1931, p. 20-36); *Sur un suffixe kartvèle * -il, * -ir* (t. XXXV, 1934, p. 35-38).

— Dans la *Revue Internationale des Etudes basques* : *Basque et langues kartvèles* (t. XXIV, 1933, p. 150-172); *Noms « méditerranéens » de la « menthe » en basque* (t. XXVI, 1935, p. 345-346).

— Dans la *Revue des Etudes anciennes* : *Mots « méditerranéens » en géorgien et dans quelques autres langues caucasiennes* (t. XXXVI, 1934, p. 32-46).

— Dans la revue *Eusko-Jakintza* (Bayonne), en 1948 et 1949 : articles sur des rapprochements de vocabulaire basques-caucasiennes.

— Dans le recueil *Conférences de l'Institut de Linguistique de l'Université de Paris*, X, années 1950-1951 (Paris, 1951) : *Les origines de la langue basque*, p. 59-81.

— Dans la revue *Word* (New-York) : *Correspondances morphologiques entre le basque et les langues caucasiennes* (vol. 7, déc. 1951, p. 227-244; vol. 8, 1952, p. 80-94).

— Dans le *Boletín de la Real Sociedad Vascongada de Amigos del País* (Saint-Sébastien), vol. IX, 1953, p. 299-334 : *Le basque dans la nouvelle édition des « Langues du Monde »*.

LES VIES GEORGIENNES DE S. SYMEON STYLITE L'ANCIEN ET DE S. EPHREM

Dans deux volumes, qui viennent de paraître, de la section géorgienne du *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, nous publions une édition et une traduction latine de la Vie géorgienne de S. Syméon le premier stylite et de celle de S. Ephrem le Syrien (1).

Ces deux Vies géorgiennes sont des documents dont la publication est souhaitée depuis longtemps. Par leur antiquité, elles méritent d'être classées parmi les pièces les plus importantes pour l'étude de la langue géorgienne classique. Elles paraissent bien dériver toutes deux d'un original syriaque, et ceci leur confère un intérêt exceptionnel pour l'histoire de l'ancienne littérature géorgienne de traduction. De plus, elles apportent des données de valeur pour la critique des textes hagiographiques relatifs à S. Syméon et à S. Ephrem.

Nous publions la Vie de S. Syméon stylite l'Ancien d'après le codex géorgien 6 du monastère Sainte-Catherine au Sinaï; ce manuscrit, un précieux recueil hagiographique qui contient plusieurs pièces uniques en géorgien, est décrit *in extenso* dans notre récent *Catalogue des manuscrits géorgiens littéraires du Mont Sinaï* (2). Une partie du volume (fol. 1 r., 84 r.-200 v. et 223 v.-225 r.) a été copiée par le scribe sinaïte bien connu Jean Zosime, qui a daté son ouvrage de 982 (fol. 183 v.), de 981 (fol. 200 v.) et de 983 (fol. 224 r.); la partie écrite par Jean Zosime a été reliée par lui à deux autres parties, dues à deux autres copistes, les fol. 2-83 et 201-223 r. La Vie de S. Syméon, qui se lit dans la première de ces deux parties, du fol. 12 r. au fol. 66 v., a donc été transcrite avant l'année 983. Un feuillet manque entre le fol. 16 et le fol. 17.

Feu le P. Peeters a attiré l'attention, il y a près de trente ans déjà, sur l'antiquité de la Vie géorgienne du Sinaï, qu'il connaissait grâce à une copie partielle faite par Robert P. Blake lors de son voyage au Sinaï en 1927 (3); le regretté hollandiste a signalé de nouveau l'importance du texte sinaïte dans son étude sur *S. Syméon stylite et ses premiers biographes* et dans son ouvrage intitulé *Le tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine* (4).

Etant donné son antiquité, la version géorgienne présente un intérêt tout particulier au point de vue linguistique. En outre, au point de vue hagiographique, elle constitue un document remarquable du fait qu'elle se rattache, non pas à l'une des branches grecques de l'hagiographie syméonienne, savoir le récit de Théodoret de Cyr et la Vie du saint par son soi-disant disciple Antoine, mais à la branche syriaque, qui, le P. Peeters l'a montré, dérive le plus directement de la tradition locale primitive et présente les meilleures garanties d'authenticité.

La Vie syriaque de S. Syméon est conservée en deux recensions, qui ne sont représentées chacune que par un manuscrit. La première est celle du cod. Vat. syr. 160, fol. 1-79, daté de l'an 473; elle a été publiée par Etienne-Evode Assémani (BHO 1124) (5). La seconde, conservée dans l'Add. 14.484 du British Museum, du VI^e siècle, a été publiée par P. Bedjan (BHO 1121) et traduite par H. Hilgenfeld (6).

Ces deux rédactions syriaques présentent des divergences considérables, surtout dans l'ordre des récits qui les composent. Nous avons indiqué, au bas des pages de notre édition et de notre traduction, pour chacun des chapitres du géorgien, le chapitre de la traduction de Hilgenfeld auquel il correspond, ainsi que la page et la ligne où il commence dans l'édition de Bedjan et dans l'édition d'Assémani; nous avons dressé en outre, dans l'introduction du volume de texte (p. III-VII), un tableau de concordance qui permettra de se reporter facilement de l'un à l'autre des trois témoins de la très longue Vie syriaque.

Ce n'est pas ici l'endroit pour relever toutes les variantes rédactionnelles que présentent les trois recensions. Nous signalerons seulement, en très bref, les différences de composition qui opposent la version géorgienne à chacune des deux Vies syriaques.

La structure de la Vie du Vatican (A) diffère considérablement de celle de la Vie de Londres (B); dans A, les chapitres de B se succèdent comme suit: B 2-34, 76-110, 55 b-75, 35-55 a, 111-136. Quant à la version géorgienne, c'est dans l'ensemble l'ordre de B, et non celui d'A, qu'elle suit; elle ne s'écarte de l'ordre de B que par le déplacement ou l'interversion de quelques chapitres; en outre, le géorgien omet les chapitres 54 b-59 a, 83-86 a, 99-100, 108, 115, 121 b, 128-129 et 132 de B; ces passages omis en G se trouvent tous en A, sauf le chapitre 59 a, omis en A et en G.

Outre ces omissions et les différences signalées plus haut dans l'ordre général des récits, la version géorgienne présente, par rapport à la recension A, quatre interversions ou déplacements de chapitres.

La rédaction géorgienne s'oppose à la fois aux deux recensions syriaques par quelques interversions ou déplacements, par l'omission des chapitres cités plus haut et par la rédaction abrégée de nombreux passages, surtout dans la seconde moitié de la Vie.

Le texte géorgien, qui permettra sur de nombreux points de départager les deux recensions syriaques, est un document précieux pour la recherche de la forme primitive de l'ancienne Vie de saint Syméon; c'est, comme l'a dit le P. Peeters, « un témoin qu'on ne pourra se dispenser d'interroger, quand on voudra enfin entreprendre une étude critique de la Vie syriaque » (7).

Nous avons publié la Vie de S. Ephrem le Syrien d'après le manuscrit Add. 11.281 (géorgien 1) du British Museum, recueil de Vies de saints copié au début du XI^e siècle au monastère de Sainte-Croix près de Jérusalem.

Ce texte géorgien présente plusieurs indices d'une origine syriaque. Ainsi, le pronom relatif *y* est fréquemment repris par un possessif, par exemple: ch. 4 Deus, *cuius* gloriosum est nomen *eius*; ch. 9 in urbem *cuius* nomen *eius* Arabia, etc.; cet usage, tout à fait étranger à la syntaxe géorgienne, où la relative se construit comme en grec avec un relatif décliné, est

par contre régulier en syriaque; parmi d'autres syriacismes, citons encore ce trait apodictique : le géorgien, au ch. 30, cite dans une liste d'hérétiques *dumanis*, qui est la transposition du syriaque *d-mani* « de Mani » : la particule syriaque du génitif a été prise pour la première syllabe du nom propre.

On connaît plusieurs recensions syriaques de la Vie — légendaire — de S. Ephrem le Syrien; l'une d'elles (BHO 269) a été publiée et traduite par Lamy d'après le manuscrit de Paris syr. 235 (XIII^e siècle) et une seconde (BHO 270) par les Assémani dans leur édition des *Opera omnia* de S. Ephrem (Rome, 1743), d'après le manuscrit du Vatican, syr. 117 (XII^e siècle). C'est à une recension du type de celle du manuscrit de Paris que la version géorgienne se rattache; dans les endroits, assez nombreux, où la Vie du Vatican s'écarte de celle de Paris, c'est avec cette dernière que le texte géorgien s'accorde. La Vie géorgienne contient cependant quelques passages ou épisodes qui manquent dans les deux textes syriaques édités (le chapitre 20 a, doublet du ch. 20 b, le ch. 38 b et les ch. 43-45).

Les Vies géorgiennes de S. Syméon stylite et de S. Ephrem, qui sont désormais à la disposition des géorgisants et aussi des byzantinistes et des hagiographes, constituent deux nouveaux exemples illustrant la richesse de la littérature géorgienne et l'importance des données que les travaux des anciens interprètes ibères peuvent fournir aux études d'histoire et de philologie orientales chrétiennes.

GÉRARD GARITTE,
Professeur à l'Université de Louvain.

(1) G. GARITTE, *Vies géorgiennes de S. Syméon stylite l'Ancien et de S. Ephrem* (*Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, vol. 171 et 172, Iber. 7 et 8), Louvain, 1957, X-126 p. (texte géorgien), II-90 p. (traduction latine).

(2) G. GARITTE, *Catalogue des manuscrits géorgiens littéraires du Mont Sinaï* (*Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, vol. 165, Subs. 9), Louvain, 1956, p. 15-26.

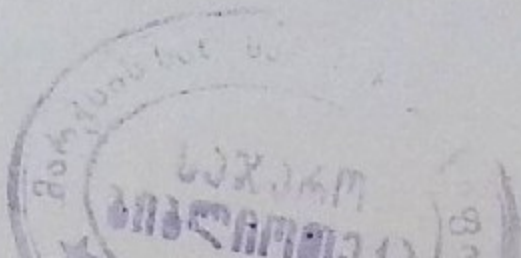
(3) P. PEETERS, dans *Analecta Bollandiana*, 46 (1928), p. 183 et 260-261.

(4) P. PEETERS, *S. Syméon stylite et ses premiers biographes*, dans *Analecta Bollandiana*, 61 (1943), p. 29-71; repris dans IDEM, *Le tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine* (*Subsidia Hagiographica*, 26), Bruxelles, 1950, p. 93-136 (voir sur la Vie géorgienne p. 115-116 et 117).

(5) P. PEETERS, *Bibliotheca hagiographica orientalis* (*Subsidia Hagiographica*, 10), Bruxelles, 1910.

(6) Dans H. LIETZMANN, *Das Leben des heiligen Symeon Stylites* (*Texte und Unters.*, XXXII, 4), Leipzig, 1908, p. 80-180.

(7) *Le tréfonds oriental de l'hagiographie byzantine*, p. 116.



9X43 2/933

38678

ROBERT BLEICHSTEINER

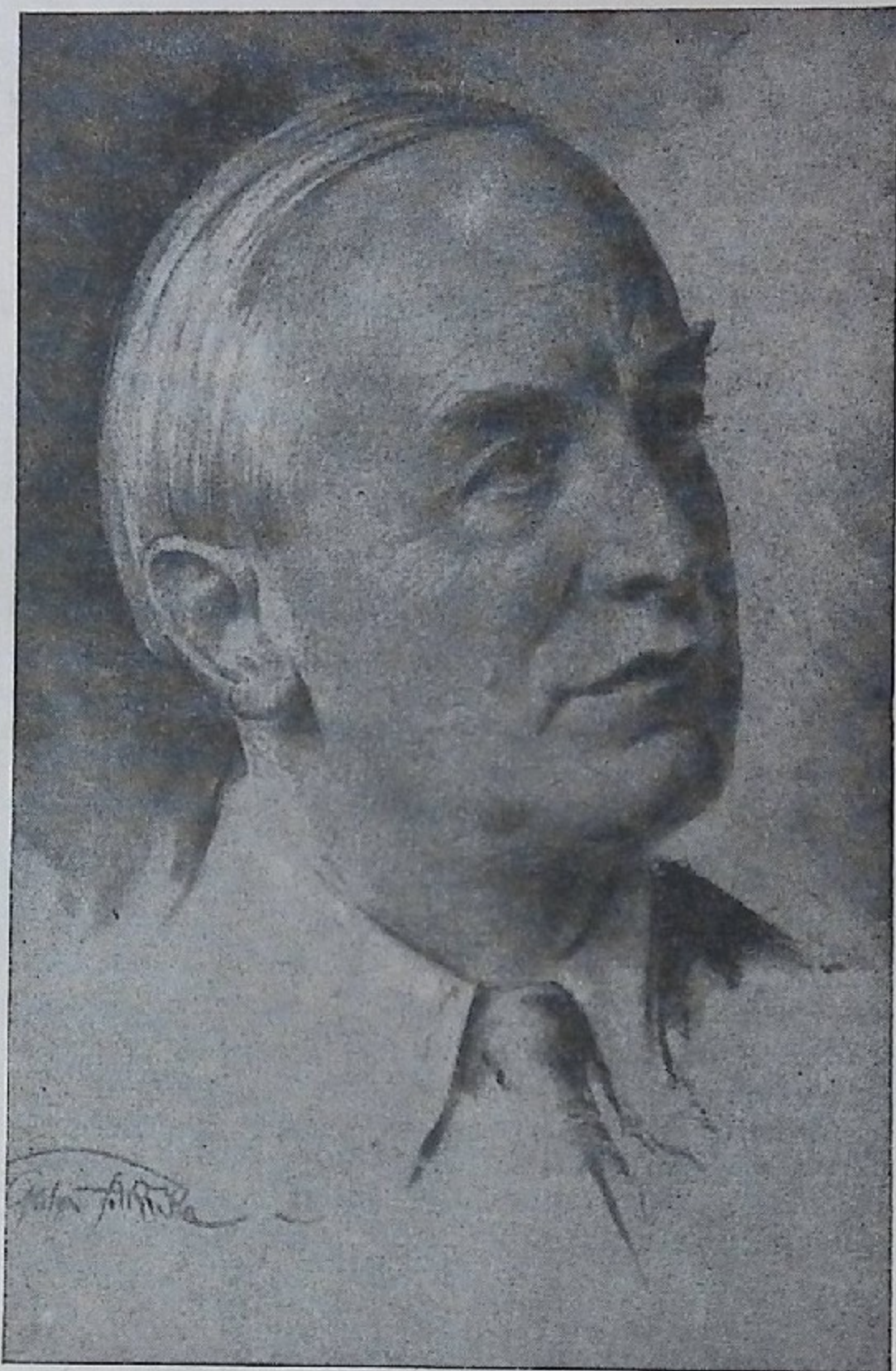
Am 6. I. 1891 in Wien geboren, studierte Robert Bleichsteiner in den Jahren zwischen 1909 und 1914 an der Universität Wien orientalische Sprachen, Völkerkunde und ihre Nachbarwissenschaften und promovierte 1914 mit einer Dissertation über Firdusi's Schahname. Seine hauptsächlichen Lehrer waren L. v. Schröder, M. Bittner und B. Geiger. 1917 wurde er mit sprachlichen Untersuchungen in den Gefangenenlagern von Eger betraut; ihr Ergebnis waren ausgebreitete Aufzeichnungen philologischer und volkskundlicher Art, die ihm auch das Thema zu seiner 1922 erfolgten Habilitation lieferten. Seither volontierte er an der damaligen ethnografischen Abteilung des Naturhistorischen Museums in Wien, deren Umwandlung in ein Museum für Völkerkunde unter seiner tätigen Beihilfe in folgenden Jahren stattfand. Seit 1926 im aktiven Dienste dieses Museums, übernahm er 1945 seine Leitung, mit der er bis kurz vor seinem Tode betraut blieb.

Ein nahezu unglaubliches Vermögen, fremde Sprachen aufzunehmen, verbunden mit einem geistigen Horizont, dessen Weite selbst seine nächsten und fertrautesten Freunde und Mitarbeiter erstaunte, führte ihn immer tiefer in den geistigen Kreis Asiens. Seine Publikationen sind der Beweis dafür: *Kaukasist von Weltruf*, arbeitete er auf dem Feld der tibetanischen Religion (*DIE GELBE KIRCHE*, 1937) ebenso wie auf dem der Mongolistik (Bleichsteiner/Heissig/Unkrig): «Wörterbuch der heutigen mongolischen Sprache», Wien - Peking 1941), befasste er sich mit den vielfach noch unerforschten Sprachgebieten- und Problemen des alten Orients («Die Subaräer des alten Orient im Lichte der Japhetitenforschung, 1928) und gab eine Bearbeitung kaukasischer Sprachglossen in dem Reisewerk des türkischen Weltreisenden Ewlija Tschelebi heraus. Daneben lief die Tätigkeit an folkloristischen und völkerkundlichen Themen, die, angeregt und unterstützt durch seine Museumstätigkeit, den ganzen Kreis asiatischer Lebensäußerungen umfasste. Seine Arbeiten erschienen, den wirtschaftlichen Verhältnissen Oesterreichs entsprechend, in Form von Artikeln an abgelegeneren Stellen, sodass es heute schwer ist, eine vollständige Bibliographie über sein Schaffen zusammenzustellen, desgleichen seine unzähligen wissenschaftlichwertvollen Radio-Vorträge und Volksbildungs-Vorlesungen.

Seine Uebersetzungen vor allem georgischer poetischer Werke, zeigten ihn nicht nur als Gelehrten, sondern auch als feinsinnigen Kenner echter Poesie. Was ihm vor Anderen auszeichnete, war eine seltene Gabe der Synthese, die, gestützt von einem immensen Wissen und einer unglaublichen Belesenheit, Zusammenhänge nicht nur zu erkennen, sondern

auch wissenschaftlich zu untermauern instand setzte, wo andere mühsam Stein um Stein zusammentragen mussten.

Seine Liebe gehörte den Völkern des Kaukasus, mit denen er sich als junger Gelehrter zuerst befasst hatte; kein Wunder, dass die einzige Reise, die ihm dorthin zu unternehmen vergönnt war, für ihn nicht nur ein sachliches, sondern vor allem menschliches Erlebnis war, dessen Realitäten er in idealisierter Form sah.



Le Prof. Dr Robert Bleichsteiner (1891-1954).

Mit Bleichsteiner hat sowohl die Philologie als auch die Völkerkunde einen Gelehrten von hohen Graden verloren. Ueber seine publizistische Tätigkeit gibt die nachstehende Bibliographie aus bereits erwähnten Gründen, nicht vollkommen Aufschluss.

Robert Bleichsteiner war einer der grössten Kenner Georgiens, seiner Sprache und seiner Geschichte, durch seine Denker und Dichter in seiner Jahrtausende alten Kultur manifestiert. Georgien war das Land seiner geistigen Sehnsucht während seines ganzen Lebens und das Georgische sein Lieblingsstudium. Es war seine Absicht, eine grosse georgische Literaturgeschichte zu schreiben, sowie den «Mann im Pantherfell», das georgische Nationalepos, ins Deutsche zu übertragen. Sein früher Tod (10. IV. 1954 zu Wien) setzte dieser gewaltigen geistigen Arbeit ein jähes Ende.

A. B.

PUBLICATIONS DU PROFESSEUR ROBERT BLEICHSTEINER

1. Kaukasische Forschungen im k.u.k. Kriegsgefangenenlager Eger (Berichte des Forschungsinstitutes für Osten und Orient, Band I, Wien).
2. Ueberblick über kaukasische Völker und Sprachen.
3. Eine georgische Ballade von Amirani (Berichte des Forschungsinstitutes für Osten und Orient, Band II, Wien).
4. Texte der von den Mingreliern gesungenen Lieder (Sitzungsberichte der phil. hist. Klasse der Kais. Akademie der Wissenschaften, Wien, Band 205. 1. Abt.).
5. Kaukasische Forschungen, Band I. Georgische-Mingrelische Texte (Osten und Orient I, Reihe, I. Band, Wien).
6. Kaukasische Völker. B. Sprache und Stämme (M. Eberst Reallexikon der Vorgeschichte, Berlin).
7. Die Subaräer des Alten Orients im Lichte der Japhtetitenforschung (Festschrift für P.W. Schmidt, Wien).
8. Die georgische Uebersetzung von Epiphanius' Edelsteinbuch (Jahrbuch der Oesterreich. Leogesellschaft, Wien).
9. Beiträge zur Kenntnis des georgischen Dialektes der Gurier (Caucasica Band VIII, Leipzig).
10. Beiträge zur Sprach und Volkstunde des georgischen Stammes der Gurier (Caucasica Band VIII und IX, Leipzig).
11. Die kaukasische Sprachgruppe (Anthropos Band XXXII).
12. Der Mann im Pantherfell. Ein georgischer Minnensang aus dem 12. Jahrhundert (Asienberichte Heft 5, Wien).
13. Die Burg von Surami, von Daniel Tschonkadse, übertragen. Wien.
14. Die Völker der Kaukasus (Asienberichte 5 Jahrgang Heft 22, Wien).
15. Der grosse georgische Dichter Nikolos Baratachvili (Die Brücke Band I Heft 6/7, Wien).
16. Neue georgische Dichter (Uebersetzungen), Wien.
17. Die Literatur Georgiens (Die Brücke Band III, Heft 10/11, Wien).
18. Das Volk der Georgier. Mit ausschliessender Uebersetzung von «Herbstmorgen in Kachetien», von Simon Tschikovani (Die Brücke Band IV, Heft 9, Wien).
19. Georgien, gestern und heute (Tagblatt-Bibliothek N 1336).
20. Besuch der Universität von Tbilissi (Wiener Universitätszeitung Jahrgang II, N 14).

LES ETUDES INEDITES DU PROFESSEUR ROBERT BLEICHSTEINER

1. Heldensagen der südkaukasischen Stämme D.P.D.A. Lamberti, Bericht über Colchis-Mingrelische Texte.
2. Ueber den altgeorgischen Kalender.
3. Die Trepanation bei den georgischen Bergstämmen.
4. Georgische Märchen. Rev. von Alice Bleichsteiner.
5. Die georgische Heldensage.
6. Garsewan Tscholokaschwili : Streitlied der Früchte.
7. Schio Aragwispireli : Der Smetterling. Und siehe, es kam der Weise aus dem Morgenlande.
8. Grigol Robakidse : Londa, eine dramatische Sinfonie.
9. Grigol Robakidse : Lamara, dramatische Pastorale in 5 Akten.

LEGENDE VOM GEORGIER

Tschola Lomtadse.

Irgendwo auf einem weiten schönen Gefilde, das mit vielen Blumen, mit Veilchen und Rosen bedeckt war, wo die mit reifen Trauben beladenen Aste unbekannter Bäume berausenden Duft ausströmten, wo das kleine Kind in den Armen der schönen Mutter mit einem Händchen nach der Mutterbrust tastete, mit dem anderen eine bernsteinfarbene Weintraube ergriff, auf diesem seltsamen Gefilde sass Irgendwer — ich weiss nicht, war es ein Mann oder eine Frau — ich weiss nur, dass er Macht und Gewalt über alle Wesen in sich vereinte... Und siehe, vor ihm standen die verschiedenen Völker, und auch der *Georgier* stand vor ihm.

«Dein Name?» — so erging die Frage an den Georgier.

«Georgier!» — war die Antwort.

«Alter?»

«Ich bin mehr als zweitausend Jahre alt».

«Was tatest du so lange auf der Welt?»

«Ich wehrte mich!»

«Die ganze Zeit?»

«Ja, die ganze Zeit! Vor Christi und nachher wehrte ich mich! Ich wehrte mich gegen das Heer der Mazedonier, ich focht mit Murwan, dem Tauben, ich kriegte mit der Türkei, mit Persien! Ich kämpfte gegen die Lesghier und noch andere, unzählig sind die Namen meiner Feinde! Ich kämpfte gegen Dschingis Chan, Agha Mahmad Chan und Schah Abbas, ich bekämpfte Timur Läng, um mich zu wehren! Mein langes Leben ist ein Verteidigungskrieg! Ich focht mit unzähligen Feinden, inneren und äusseren. Ich war Leibeigener der Fürsten und Edlen und die Priesterschaft versuchte mich zu unterwerfen. Alle wollten an mir nagen, mich auffressen. Sie nahmen mir alles; einst wollten mir Pfaffen und Mönche den «Mann im Pantherfell; rauben...»

«Und was tust du jetzt?»

«Auch jetzt wehre ich mich! Auch jetzt halten mich viele Feinde umringt. Sie kommen zu mir mit dem Säbel und mit fremder Sprache; sie heucheln Liebe zu mir, um mich unterzukriegen... auch jetzt gibt es

viele Feinde, innere und äussere und ich kämpfte gegen sie, wehre mich!»

«Bist du nicht müde geworden?»

«Müdigkeit würde meinen Tod bedeuten! Nein, ich bin nicht müde geworden, ich dürste nach Leben und kann mich nicht sättigen am Leben! Nein, ich bin nicht müde geworden!»

«Und hat dich dein langer Kampf nicht verdorben, sind deine Gefühle nicht abgestumpft, bist du nicht blutdürstig?»

«Nein, ich bin nicht verdorben! Wer sich wehrt und nur darum kämpft, — Du weisst es ja selber — der wird nicht verdorben, Du selber weisst es ja!»

«Hasst du deinen Feind?»

«Ich liebe mich und will leben! Ich weiss nicht, ob ich den Feind hasse oder nicht, ich kämpfe mit ihm! Ich wehre mich deshalb, weil ich mich liebe. Was weiss ich, ob ich meinen Feind hasse oder nicht? —

«Und erwartest du den Sieg?»

«Wie kann ich verlieren? Ich wehre mich... Und jetzt bin ich nicht mehr allein. Bei allen Völkern und in allen Erdenländern wächst und erstarkt die Zahl derer, die sich wehren und mir helfen, so wie ich ihnen! Warum sollte ich nicht siegen? Ich wehre mich!»

Und er, der sass, stand auf, öffnete seine Arme und umarmte den Georgier und küsste ihn. Er brach eine reife Traube und gab sie ihm zu essen und wiederum reichte er ihm Honig zu essen.

Und er gab ihm einen Säbel in die Hand und sprach:

«Geh, fahre fort, und dein Weg sei gesegnet, du sehr Gewaltiger und sehr zu Beneidender! Geh, fahre fort!»

Aus dem Georgischen übersetzt von
Robert Bleichsteiner.

ZUR FRAGE DER VORLAGE DES ALTGEORGISCHEN BIBELTEXTES.

Bereits 1906 hatte mein verewigter Lehrer Professor Goussen († 1927) festgestellt (1), «dass die Reste der alten georgischen Uebersetzung an manchen Stellen mehr Altertümliches bewahrt haben als die bis jetzt bekannte armenische». Inzwischen kennen wir diese altgeorgische Version besser anhand der von J. Djavachischwili (2), A. Schanidze (3) und R. P. Blake (4) veröffentlichten Chanmetifragmente und vor allem dank der in der *Patrologia Orientalis* 1928-1955 von Blake und M. Brière veranstalteten Ausgabe des ältesten altgeorgischen Tetraevangeliums, des Hadischi-Codex nebst den Varianten des Opiza- und Tbethievangeliums (5). Ueber ihr Verhältnis zur armenischen Bibel gibt wertvolle Aufschlüsse das bedeutsame Werk von St. Lyonnet: «Les origines de la version arménienne et le Diatessaron» (Rom 1950). So möge es gestattet sein, im Anschluss an nunmehr im *Oriens Christianus* erscheinende Untersuchungen über die Chanmetifragmente (6) bereits die wichtigsten Ergebnisse vorwegzunehmen, wenigstens was die Armenisten in den Chanmetitexten und ihre Parallelen zu dem Hadischi-Tetraevangelium angeht. Die vollständigen Chanmeti- und Haemetitexte sind im *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium* (7) mit einer lateinischen Uebersetzung erschienen.

1. Reine Armenismen.

R. P. Blake hatte die Jeremiasfragmente (12, 10-16 (teilw.), 17, 26-18, 7 und 20, 9-16 (teilw.) (Jeremias 17, 26 ff. wurde bereits vorher von J. Djavachischwili ediert) nicht nur herausgegeben (4), sondern auch ausgiebig besprochen. Nach genauen Untersuchungen können wir insgesamt 11 Stellen aufweisen, wo diese Chanmetipalimpseste gegen die griechische Ueberlieferung vom Armenier (8) abhängig sind. Die Fälle, in denen diese Armenismen auf altsyrische Tradition zurückgehen, werden erst im 2. Abschnitt aufgezählt. Hier mögen als Beispiele reiner Armenismen genannt werden: 18,3 super saxum («manche» Zeugen bei Zohrab (8), die anderen lesen saxa) statt super rotam; 18,6 ecce en (armen. ahavadiq) statt en; 18,7 regna (allerdings «manche» regnum) statt regnum. Wir können Blakes Feststellungen nur unterschreiben, wenn er sagt: «Sie (d. h. die Jeremiasfragmente) gehen auf ein armenisches Original zurück und sind nicht direkt durch den griechischen Text beeinflusst».

Die von J. Djavachischwili publizierten übrigen (Jeremias 17,26 ff. s. o.) wenigen *alttestamentlichen Chanmetibruchstücke* sind in sehr schlechtem Zustande (Palimpseste!) auf uns gekommen: Genesis 9, 11-19 ist sehr lückenhaft; Genesis 18,2b — 3a bringt nur halbe Verse; Proverbien 9, 1—4a weist in Vers 2 eine Lücke von 2—3 Worten auf. Selbst

bei Buchung der kleinsten Abweichungen kommen wir nur auf eine einzige Stelle: Genesis 18,7 ein einfaches si statt si... alicubi der gräzisierten und slawisierten georgischen Moskauer Bibel von 1743.

Auch bei den *Apostolosbruchstücken* des von A. Schanidze edierten Sinailektionars, nämlich Römer 15, 25—29 und Galater 6, 14—18 ist wegen ihres geringen Umfanges keine grosse Ausbeute zu erwarten. Dreimal berührt sich das Chanmetifragment mit der armenischen Bibel, wovon die Stelle aus dem Galaterbrief 6,14 *passiones* statt *stigmata* (oder Aehnliches) am schwersten wiegt (9).

Am ergiebigsten für Armenismen sind natürlich die umfangreichen *Chanmeti-Evangelientexte*: Bei Matthäus (6,31—7,16 (teilw.); 24, 29—35; 28,7b—20) sind es allerdings nur 5 Stellen. Die wichtigste ist wohl Matthäus 7,6 *margaritam* («manche» *margaritas*) statt *margaritas*, wobei nach Lyonnet (S. 192) neben der Mehrzahl der Zohrab-Handschriften auch die armenische Prävulgata auf den Plan tritt: Im armenisch erhaltenen Diatessaron-Kommentar Ephräms des Syrers, im armenischen Paulinenkommentar desselben Autors und in der armenischen Uebersetzung des Chrysostomus-Kommentars zu Matthäus steht ebenfalls der Singular *margaritam*! — Bei den kurzen Markusstücken (9, 43—50 (teilw.); 16, 2—8) gibt es nur 2 direkte Armenismen. Wir nennen davon Markus 9,43 *in vitam...* *intrare* statt *intrare in vitam*. — Die Lukasfragmente sind am zahlreichsten vertreten: 2,18—24; 6,31—34 (teilw.); 11, 42—44a; 12,32—35a; 15,22b—29a; 19,1—8; 19,43b—20,1a; 24,1—35. Es lassen sich bei unseren Chanmetifragmenten (844, 999, Sinailektionar) 11 Fälle ermitteln, die auf rein armenische, nicht aus dem Syrischen kommende Ueberlieferung zurückgehen. Wir nennen aus ihnen hier Lukas 19,1 *se vertebat* statt *perambulabat* und 24,3 *et intrantes + intro*. — Aus dem Johannesevangelium haben wir nur 2 (allerdings grössere) Chanmetifragmente, nämlich das ganze 20. Kapitel (20,1—35) und 21,7—17a. Bei *Johannes 20* (Sinailektionar!) ist die Ausbeute nicht gerade reichhaltig. Wir finden lediglich 6 Stellen mit ausgesprochenen Armenismen, von denen nicht weniger als 4 durch die grundsätzliche Auslassung von *ergo* bedeutsam sind: 20,3 *exiit*; 20,6 *venit et*; 20,8 *tunc*; 20,10 *abierunt*. Und in dem kürzeren Stück *Johannes 21* sind es nur 3 Fälle, dabei 21,7 *dicit* wieder mit Auslassung von *ergo*.

Und nun kommt das Ueberraschendste! Das *Hadischi-Tetraevangelium* kann an den Parallelstellen zu unseren Chanmetifragmenten den Grossteil der Armenismen für sich in Anspruch nehmen: von 77 Fällen 67. Geradezu auffällig ist das enge Zusammengehen von Hadischi-Codex und armenischer Ueberlieferung bei *Johannes 20*. Zudem fehlen nicht direkte armenische Lehnwörter an denen auch sonst das Hadischi-Evangelium nicht gerade arm ist: Lukas 24,13 steht *asparez* statt *stadia* (so Sinailektionar) und *Johannes 20,7* *varsamagi* statt *sudari* (*sudarium*, wie Sinailektionar). — Demgegenüber haben die Chanmeti-Evangeliumfragmente kein einziges armenisches Lehnwort und nur 27 reine Armenismen, teils mit, teils ohne die Hadischi-Hs. zu verzeichnen. Ueberdies spiegelt sich die verschiedene Textqualität der einzelnen Chanmetizeugen gut wieder: 844 hat 12 Armenismen, 999 deren 8 und das Sinailektionar ebenfalls 8.

Schon aus dem Gesagten ersehen wir zur Genüge: Die altgeorgische Bibel ist keine «Zwillingschwester» der armenischen, wie Goussen meinte, sondern fusst auf einer altarmenischen Vorlage, die über den Vulgatatext der Zohrabibel hinausgeht und nur in gelegentlichen Schriftziten bei altarmenischen Originalschriftstellern und Uebersetzern noch sichtbar wird.

2. Armenismen aus altsyrischer Texttradition.

Wir können noch einen Schritt weitergehen: Es gibt selbst bei dem relativ geringen Umfang unserer Fragmente und erst recht bei dem Hadischi-Tetraevangelium, das ja hier nur berücksichtigt wird, soweit es als Paralleltext in Frage kommt, eine Anzahl Armenismen, deren altsyrische Herkunft heute noch zu belegen ist.

Bei den *alttestamentlichen Chanmetitexten* können wir als Vertreterin der altsyrischen Version nur die Peschittha heranziehen, die gerade im Alten Testament noch manche Altertümlichkeiten bewahrt hat. Bei den altgeorgischen Jeremiasfragmenten sind es neben den im 1. Abschnitt angegebenen 11 Fällen von reinen Armenismen noch weitere 9, die wir als Syro-Armenismen charakterisieren können. Dabei ist z. B. Jeremias 20,14 *maledicta + sit* ein reiner Semitismus, aber 20,12 *Domine + virtutum* eine nicht sprachlich bedingte Ergänzung. Bei den übrigen alttestamentlichen Fragmenten ist nur ein einziger zu nennen: Genesis, 9,18 *et erant* statt *erant autem*, ein echter Semitismus.

Bei den *Apostolosstücken* (aus Römer 15 und Galater 6) müssen wir eine Fehlanzeige machen.

Wieder sind wir bei den *Evangelienfragmenten* am besten gestellt. Ausser der Peschittha (= syp) stehen uns hier die Altsyrrer (Curetonianus = syc und Sinaisyrrer = sys) zur Verfügung; zwar sind die letzteren nur lückenhaft erhalten, ergänzen sich aber in unseren Texten gegenseitig und stehen dabei nie gegeneinander. Bei Matthäus stellen wir gar 8 Syro-Armenismen gegenüber 5 direkten Armenismen im 1. Abschnitt fest. Als besonders charakteristische Fälle seien gebucht: Matthäus 7,6 *sanctitatem* statt *sanctum* (syc, syp) und 24,31 (*cum*) *tuba magna* (sys, syp) statt *cum tuba magnae vocis*. — Bei Markus sind es immerhin 4 zusätzliche statt 2 blosse Armenismen, von denen 1 Stelle genannt sein soll: Markus 16,8 *et audiverunt* (sys, syp) statt *exeuntes*. — Bei Lukas erscheinen 7 neue statt 11 alte Fälle, z. B. der Semitismus Lukas 19,2 *vir unus* (syc, sys, syp) statt *vir* und 24,23 *quod vivus est* (syc, sys, syp) statt *vivere* sowie 24,28 *in quod* (syc, sys, syp) statt *quo*. — Bei Johannes sind es wiederum 8 syro-armenische Lesarten. Wir bringen hier 2 interessante Stellen. Johannes 20,5 finden wir die typisch semitische Wendung *intrare non intravit* (sys, syp) statt *non tamen introivit*; der Armenier machte daraus *intro non intravit*, und diese syro-armenische Form wurde nun genau so vom georgischen Sinailektionar und von Hadischi-Codex übernommen. Unverändert gelassen wurde das gleich an 3 Stellen (Johannes 20, 19, 21, 26) erscheinende echt semitische *pax vobiscum* (sys + syp, syc fehlt) statt *pax vobis*.

Und nun zum Schluss das *Hadischi-Tetraevangelium*. Sein Zeugnis wiegt wieder am schwersten. An allen Parallelstellen geht es, nur Markus 16,7 ausgenommen, mit den Chanmetifragmenten, soweit sie syro-

armenischen Einfluss zeigen, also 24 mal, bringt aber darüber hinaus 19 manchmal sehr wichtige Separatfälle, nämlich bei Matthäus und Markus je 1 Sonderstelle, bei Lukas gleich 10 und bei Johannes 7. Wir wollen die wichtigsten herausgreifen: Lukas 15, 24 vixit (sys, suc, syp) statt revixit; Lukas 24, 1 aromata + mulieres aliae (syc, sys, syp) aliae mulieres Zohrab = Hadischi-Codex); Lukas 24, 30 dedit (syc, sys, syp) statt porrigebat; Johannes 20, 17 sed i (sys gegen syp!) statt vade (autem); Johannes 20, 31 vitam + aeternam (syp gegen sys!); Johannes 21, 8 und 11 statt terra mit sys (gegen syp) arida!

Die altarmenische Vorlage der altgeorgischen Bibelübersetzung ist, das beweisen uns obige Beispiele, viel mehr von der vetus Syra als von der Peschittha abhängig. Welche Bedeutung gewinnen somit unsere altgeorgischen Texte für die Textgeschichte der syrischen Versionen!

Joseph MOLITOR.

ANMERKUNGEN

- (1) *Die georgische Bibelübersetzung (Oriens Christianus 6) 309.*
- (2) *Proben von Chanmetitexten Bulletin de l'Université de Tiflis II, 1922/23) 371-389. Es sind Fragmente aus den Tifliser Palimpsesten 89, 844, 999 und dem Oxforder georgisch-hebräischen Palimpsest Bodleian Library Ms. Georgian 1 (= Ms. Hebrew 2672).*
- (3) *Georgische Grazer Handschriften: 1. Chanmeti-Lektionar (Bulletin de l'Université de Tiflis IX, 1929) 313-342. Dieses Grazer Sinai-Lektionar ist von Schanidze in ausgezeichnete phototypische Reproduktion Tiflis 1945 neu herausgegeben worden.*
- (4) *Khanmeti Palimpsest Fragments of the Old Georgian Version of Jeremiah Harvard Theological Review 25,3 Cambridge/Massachusetts 1932) 226-246. Es handelt sich um die Palimpsestfragmente: Cambridge Univ. Library Taylor-Schechter Ms. 12, 183 = Ms. Georgian 1, Ferner: Oxford Bodleian Library Hib. C 1 = Ms. Heb. 2672 und: Cambridge Univ. Library Taylor-Schechter Ms. 12, 741 = Ms. Georgian 2.*
- (5) *Markus Ed. Blake = PO 20,3 (Paris 1929), Matthäus ed. Blake = PO 24,1 (Paris 1933), Johannes ed. Blake-Brière = PO 26,4 (Paris 1950), Lukas ed. Brière = PO 27,3 (Paris 1955).*
- (6) *Chanmetifragmente: Ein Beitrag zur Textgeschichte der altgeorgischen Bibelübersetzung. 1. Die Matthäustexte (Oriens Christianus 41, 1957) 22-34. Das patristische Texte enthaltende Chanmeti-Mra-valthavi (Bulletin de l'Université de Tiflis VII, 1927, 125-152) ist hier nicht berücksichtigt, ebenso nicht das (jüngere) Haemeti-Palimpsest 1329: Textes avec les h superflus et leur importance pour l'histoire de la langue géorgienne. (Bulletin de l'Université de Tiflis III, 1923). In beiden finden sich keine Parallelstellen zu unseren Chanmetitexten.*
- (7) *J. Molitor Monumenta Iberica antiquiora CSCO vol. 166, Subsidia 10) Louvain 1956 XVIII — 165 pp.*
- (8) *J. Zohrab, Die Hl. Schrift des Alten und Neuen Testaments I—IV (Venedig 1805). Diese armenische Vulgata basiert auf relativ gu-*

ten Textzeugen; leider weist ihr kritischer Apparat nur allgemeine Bezeichnungen auf, z. B. «manche», «viele», «andere».

(9) Ob der Codex Sin. georg. 58, der nach der Beschreibung von G. Garittes *Catalogue des manuscrits géorgiens littéraires du Mont Sinaï* (CSCO vol. 165, Subsidia 9, Louvain 1956) S. 190 auch den Galaterbrief enthält, ebenfalls *passiones* liest?

(10) Wir vergleichen die *vetus Syra* (Curetonianus und Sinaisyrer) anhand der Ausgabe von A. Smith Lewis, *Old Syriac Gospels* (London 1910) und ziehen mit Nutzen auch die *Peschittha* (die syrische Vulgata) nach der Edition von G. Gwilliam (Oxford 1910) heran.

PUBLICATIONS DU CHANOINE MAURICE BRIERE SE RAPPORTANT AU GEORGIEN

N. Marr et M. Brière : *La Langue géorgienne*, in-8°, XVI-858 p., Paris, Firmin-Didot, 1932.

The Old Georgian Version of the Gospel of John, from the Adysh Gospels with the Variants of the Opiza and Tbet' Gospels, edited with a Latin Translation (by Robert P. Blake and Maurice Brière). *Patrologia Orientalis*, tome XXVI, pp. 451-599, 1950.

Hippolyte de Rome : Sur les bénédictions d'Isaac, de Jacob et de Moïse, par Maurice Brière, Louis Mariès et B.-Ch. Mercier. Texte grec, versions arménienne et géorgienne, traduction française. *Patrologia Orientalis*, tome XXVII, pp. I-XL, 1-274, 1954.

La Version géorgienne ancienne de l'Évangile de Luc, d'après les Évangiles d'Adich avec les variantes des Évangiles d'Opiza et de Tbet', éditée avec une traduction latine par Maurice Brière. *Patrologia Orientalis*, tome XXVII, pp. 275-458, 1955.

Une broderie géorgienne à Detroit (Michigan), par M. Brière. *Cahiers archéologiques* (Fin de l'Antiquité et Moyen Age), publiés par André Grabar et Jean Hubert, VIII, Paris, 1956, pp. 245-248.

ZUR FRAGE DER GEORGISCHEN BAUKUNST IM EUROPÄISCHEN OSTEN IM MITTELALTER.

A.

1. Unter den westlichen Historikern, die sich mit der Kunstgeschichte Georgiens befassen, ist die Vorstellung wirksam, dass die mittelalterliche georgische Baukunst ausserhalb Kaukasiens nur in Kleinasien ihre Auswirkung gehabt hatte. Zahlreiche Bauwerke Kleinasiens, welche zur georgischen Romanik gerechnet werden, bezeugen dieses in der Tat in eindrucksvoller Weise. Indessen dürfte von Interesse sein, das Augenmerk auf die Bedeutung der georgischen Baukunst auch für Osteuropa zu lenken.

2. Mit der Christianisierung zogen nach Osteuropa aus den benachbarten christlichen Ländern auch die christlichen Kunstformen ein, die verständlicherweise als Anlehnung und Anregung benötigt wurden. Nach einer Mitteilung des Väterbuches (Paterik) des Kiewer Höhlenklosters sollen an den Mosaiken dieses Klosters Griechen und Georgier gearbeitet haben 1). Nach einer dem Historiker und Geschichtsgeographen Tatischev noch zur Verfügung gestandenen, jedoch unterdessen verlorengegangenen Quelle soll Friedrich Barbarossa dem Andrej Bogoljubskij Baumeister geschickt haben 5). Diese knappen Nachrichten dürften unsere Betrachtung in geeigneter Form einleiten.

Sie besagen, dass das Grossfürstentum Kiew neben Byzanz auch mit anderen Kultur-Mittelpunkten der europäischen Christenheit in Verbindung stand. Sie zeigen ausserdem, dass das wissenschaftliche Durchleuchten des Problems über die Zusammenhänge jener Kunstbewegungen, die von ausserbyzantinischen Quellen stammten und die für die religiösen Belange der osteuropäischen Grossfürstentümer Anregungen und die Möglichkeit der Anlehnung boten, eine Bereicherung erfahren würde, wenn man bei der Deutung der kunsthistorischen Werke Osteuropas auch die aus Westeuropa und aus dem Kaukasus ausgehenden Kunstströmungen berücksichtigt.

3. Das Ziel der vorliegenden Schrift ist es, jene Kunstbewegung aufzuhellen, die aus dem mittelalterlichen Königreich Georgien ausging und die ihren Niederschlag in den Kunstwerken Osteuropas gefunden hat.

B.

1. Wir werden unsere Betrachtungen vertiefen können, wenn wir die Versuche der Herrscher des Grossfürstentums Kiew für die Christianisierung des Landes unter dem Aspekt der politischen Orientierung und der politischen Anlehnung des Kiewer Reiches an ein Machtsystem begreifen.

In dieser Hinsicht kamen für Kiew drei auf dem Boden des alten römischen Reiches im Mittelalter emporgestiegene Machtzentren in Betracht: Westeuropa, Byzanz und Kaukasien.

Im Kaukasus haben wir für unsere Betrachtungen verschiedene politische Bewegungen und Machtbildungen zu berücksichtigen (Chasaren, Fürsten Tmutarakan, Königreich Georgien). Historische Quellen berichten davon, dass die Gesandten der Grossfürsten von Kiew in der Angelegenheit der Annahme einer neuen Religion sowohl in Westeuropa als auch in Byzanz und im Kaukasus (Chasaren) verhandelten. Die Quellen verraten, dass diese Verhandlungen mit aussenpolitischen Notwendigkeiten und Möglichkeiten des Kiewer Grossfürstentums verknüpft gewesen waren. Im Sinne unserer Problemstellung dürfte es von Vorteil sein, später auf diesbezügliche Verhältnisse zwischen Kiew und Konstantinopel einerseits und andererseits auf das Verhältnis zwischen Kiew und Tmutarakan (Kaukasus) einzugehen.

2. Ein anderes Anliegen, das unserer Zielsetzung vorausleuchten und sie beleuchten dürfte, bilden die Beziehungen des Königreiches Georgien zu dem Grossfürstentum Kiew. Sie waren mannigfaltiger Art. Wir erwähnen davon nur zwei Bereiche: a) die religiösen und die kulturellen Begegnungen. Sie werden am deutlichsten, wenn wir uns die Begegnung der Mönche Kiews und Georgiens durch ihre Klöster auf dem Berge Athos vergegenwärtigen. b) Ein anderer Bereich von Beziehungen, der es verdient hervorgehoben zu werden, ist der Bereich von wirtschaftlichen Beziehungen. Ihre konkreteste Form dürfte man in der Verbreitung von Fundstätten georgischer Münzen in Nord- und Osteuropa in dem uns interessierenden Zeitabschnitt (ca. 9. und 10. Jahrh.) finden. Die folgende Zusammenstellung von Fundgebieten, Fundstätten und Herstellungszeiten der Münzen sowie die Auftragung der Fundstätten auf eine Karte verdeutlichen die Fragen der wirtschaftlichen Kommunikation des Königreiches Georgien mit den Völkern Ost- und Nordeuropa 9).

Fund-Gebiet	Fund-Stätte	Zeit	Herstellungszeit der Münzen
Kiew	Kiew	1850	770 — 906
Poltawa	Poltawa	1898	750 — 883
Tschernigow	Ljubetsch	1845	880 — 933
	Jarylowitsch (Dorf)	1875	551 — 821
Mohilew	—	1878	704 — 811
	Mohilew	1822	8. Jh. — 815
Minsk	—	1835	751 — 816
	Nowyj Dwor	1871	900 — 979
	Dorf Lenzikowtschino	1894	816 — 911
Wilna	Dorf Krasnaja	1896	899 — 987
Livland	Pernau	—	770 — 990
	bei Wöll	1903	976 — 1025
Nowgorod	—	vor 1828	751 — 872
	Nowaja Melnitza	1920	786 — 865
Petersburg	am Wolchowufer bei Alt-Ladoga	1892	749 — 787

Olonezk	bei Lodejnoe Pole	1878	Ende d. 10. Jh.
Don	b. Tscherkask	1894	556 — 806
Kursk	Pogrebno	1879	710 — 875
Samara	Dorf Musorka	1890	93* — 990
Wladimir	bei Wladimir	1821	699 — 979
	Murom	1868	715 — 1008
Wjatka	bei Glasow	1867	587 — 843
Jaroslaw	b. Uglitsch, am Ufer d. Oka	1879	507 — 833
Moskau	Moskau	1837/38	865 — 866
Kaluga	bei Dorf Mischnew	1892	742 — 869
Rjasan	am Okaufer bei Dorf Borki	1874	757 — 868
Tula	in d. Nähe d. Siedlungen		
	Lapotnikowo u. Pokrowskoe	1823	8. Jh. — 803
	Dorf Chitrowka	1898	704 — 873
Pleskau (Pskow)	Dorf Borowikowo	1889	758 — 906
	Dorf Bulaew	1845	725 — 936
	Dorf Waskow	1923	—
	Dorf Demschin	1891	893 — 1014
Pleskau (Pskow)	a. d. Grenze mit d. Gouv. Twer	—	892 — 893
Gotland	Humelbos		705 — 961
	Fardume	1844	739 — 922
	Nähr	1846	808 — 937
	Svenkens	1847/48	7. Jh. — 857
	Nyhagen	1833	757 — 923
	Myrungs	1807	900 — 914
	Botels	—	7. Jh. — 970
	Sundre	1839	705 — 956
	Kattlunds	1842	785 — 1001
Aland-Insel (Finnland)	Kr. Berdtby	1876	
Oeland	Sandby	1840	699 — 892
Medelpad	Birsta	1835	765 — 905
Gestrikland	Asbugge	1824	856 — 925
Pommern	b. Stettin	1890	7. Jh. — 825
	Kr. Köslin	1886	808 — 905
	b. Labes	1878	8. Jh. — 863
	Darss	1873	617 — 803
	b. Kolberg	1837	773 — 979
Preussen	—	1835	849 — 953
Mecklenburg- Schwerin	Schwaan	1859	11. Jh.
Lancashire	Cuerdale, am Ufer d. Ribble	1840	881 — 882

Dass es dabei nicht nur bei einer wirtschaftlichen Kommunikation bleiben musste und dass es tatsächlich dabei nicht geblieben ist, wird der letzte Abschnitt D zeigen. Wir wollen in dem Abschnitt D verdeutlichen, dass die mannigfaltigen Beziehungen Kiews zu den Kulturzentren der mittelalterlichen Christenheit ihre Widerspiegelung in der Kirchenbaukunst und in der Malerei des Grossfürstentums Kiew finden. Es wird

versucht, in dieser Widerspiegelung den Ausdruck der Einflussnahme der georgischen Kunst zu unterstreichen.

Bevor wir aber auf diese Fragen eingehen, ist es zweckmässig, sich zunächst die Vorgeschichte der Christianisierung Kiews im Lichte der politischen Ereignisse zu verdeutlichen (Abschnitt C).



Verbreitung der Fundorte in Ost- und Nordeuropa von Münzen, die vorwiegend im 8.-10. Jahrhundert in Georgien geprägt worden sind.

3. Die überragende Stellung von Byzanz bei der Christianisierung des Grossfürstentums Kiew und auf diesem Wege auch des übrigen Osteuropa ist unbestreitbar. Aber von den ersten Anfängen an wird das Streben der Kiewer Fürsten sichtbar, die Abhängigkeit der Kirche ihres Fürstentums von Byzanz zu schwächen. Aus diesem Grunde scheinen sie bemüht gewesen zu sein, die Beziehungen mit anderen christlichen Staaten aufzunehmen und so in kirchlichen und religiösen Belangen die Eigenständigkeit des Fürstentums zu wahren.

4. Man muss daran erinnern, dass die eigentliche Christianisierung und der Aufstieg des Grossfürstentums Kiew mit der hohen Machtentfaltung des georgischen Königreichs 10) und mit der grossen Entfaltung der Aktivität der georgischen Baumeister zusammenfallen. Die georgische Kirche war zu jener Zeit autokephal 11) und verfügte über eine alte christliche Tradition. In diesem Zusammenhang dürften wir auch die

Möglichkeit der verbindenden Rolle des Fürstentums Tmutarakan zwischen Georgien und dem Grossfürstentum Kiew in die Waagschale der Deutung werfen.

C.

1. Das Christentum hat in Osteuropa schon in der frühesten Zeit Eingang gefunden. Der Legende nach soll der Apostel Andreas über Kolchis (West-Georgien) kommend das Evangelium in den Nordgebieten des Schwarzen Meeres selbst verkündet haben (Andreas-Legenden). Zu Beginn des 4. Jahrhunderts — also etwa gleichzeitig mit Rom und Griechenland — wurde das Christentum in Georgien (Kolchis und Iberien) und Gotien zur Staatsreligion erhoben. Zu der gleichen Zeit war das Christentum in den griechischen Städten des Schwarzen Meeres verbreitet. Wie weit es zu dieser Zeit auch schon nach dem Norden des Schwarzen Meeres in die Bevölkerung des Dnjeprraumes eingedrungen war, wissen wir nicht. Doch lassen mancherlei Umstände eine frühzeitige Berührung dieser Stämme mit dem Christentum als möglich erscheinen. Das Land der Poljanen erstreckte sich bis an die Dnjeprkatarakte; so weit zogen auch die aus dem Schwarzen Meere kommenden Kaufleute hinauf.

Das Christentum hatte sich in den Nordgebieten des Schwarzen Meeres auch nach dem Hunneneinfall erhalten. Am Nordufer des Schwarzen Meeres, im Gebiet der Krim kamen die schwedischen Wikinger (die Rhôs) mit dem gotischen Christentum in Berührung. So ist zu begreifen, wieso Konstantin der Philosoph auf der Krim bei einem Rhôs ein Evangelium und eine Apostelgeschichte in gotischer Sprache antreffen konnte. Wir wissen weiter, dass das kaukasische Fürstentum Tmutarakan (im Gebiet des unteren Kuban) im 8. Jahrhundert einen eigenen Bischof hatte. Berücksichtigt man dazu die auf wirtschaftlichem Gebiet am deutlichsten zutage tretenden Beziehungen des Kaukasus zum übrigen Europa, so dürfen wir wohl annehmen, dass auch die Bevölkerung des Dnjeprraumes frühzeitig mit den aus Griechenland sowie aus Georgien kommenden Christen in Berührung gekommen sein dürften. Steht so der Annahme nichts entgegen, dass es im Dnjeprraum christliche Bekenner vor der offiziellen Einführung des Christentums gab, so muss doch im Auge behalten werden, dass man in Kiew bei der Einführung des Christentums nicht an das einheimische Christentum anknüpfte, sondern neue unmittelbare Beziehungen zu den bestehenden christlichen Mittelpunkten suchte.

Die Waräger, die aus dem Norden herunterkamen, waren nicht Christen; noch als Heiden schlossen sie auch den Handelsvertrag mit Byzanz im Jahre 912 unter Oleg ab. Beim Vertragsschluss Igors mit Byzanz im Jahre 944 bestand jedoch ein grosser Teil der Gesandtschaft — und zwar die vornehmsten Mitglieder — schon aus Christen und stand in Kiew eine, dem heiligen Elias geweihte, Kirche. Christin war auch die Grossmutter Wladimirs, die Fürstin Olga; sie hatte 955 in Byzanz die Taufe empfangen.

Wenn es auch nahelag, die Christianisierung des Kiewer Reiches von Byzanz aus zu vollziehen, so beschränkte sich Kiew in den entsprechenden Plänen nicht auf Byzanz allein; begreiflich, da die Annahme des Christentums nicht nur eine religiöse Angelegenheit, sondern vor

allen Dingen auch einen politischen Akt der Eingliederung in ein bestehendes macht- und kulturpolitisches System bedeutete. Trotzdem dürfte man in Kiew von vornherein bestrebt gewesen sein, innerhalb der grösseren kirchlichen Organisation eine eigenständige und unabhängige Stellung einzunehmen.

Welche Möglichkeiten bestanden für Kiew, um dieses Ziel zu erreichen? Die Frage macht eine weitergehende Umschau notwendig.

2. Um die politischen und kulturellen Geschehnisse im Grossfürstentum Kiew zur Zeit der Christianisierungsbemühungen seiner Herrscher und um jene kunsthistorischen Einflussnahmen richtig zu begreifen, die unserer Problemstellung entsprechen, wird es von hohem Wert sein, uns die Beziehungen zwischen den Mächten, die im Zusammenhang mit Kiew und mit unserer Frage stehen, und die politischen und kulturellen Bewegungen, die von ihnen ausgingen, zu vergegenwärtigen. Auch für die Aufhellung kunsthistorischer Probleme könnte es viel helfen dessen bewusst zu werden, wie «eng» die Bestrebungen im Westen und Osten Europas zusammenhingen und wie stark sich ein bedeutendes Ereignis eines Landes in einem anderen Lande auswirkte und wie «eins» der Osten und der Westen bei grossen Ereignissen sich waren. Um die Schritte Kiews für die Bildung einer eigenen kirchlichen Hierarchie (und einer eigenen kirchlich-religiösen und damit einer eigenen kulturellen Entfaltung) in die richtigen Verhältnisse einordnen zu können, wäre es von Vorteil, wenn wir eine knappe Umschau halten würden. Wir fragen danach, welche Möglichkeiten sich den Herrschern Kiews boten, um die kirchlich-hierarchische und kulturelle Abhängigkeit des Grossfürstentums Kiews vom Kaiserreich Byzanz zu schwächen und seine Eigenständigkeit zu begründen. Für die diesbezügliche Politik Kiews sind Deutschland, Bulgarien und Georgien — jedes in der Art seiner Möglichkeiten — von Bedeutung geworden: die Anlehnung an Deutschland sollte zur Errichtung einer eigenständigen kirchlichen Hierarchie dienen; die Einnahme Bulgariens eröffnete die Möglichkeit der Uebernahme des international anerkannten Rechtszustandes der Bulgarischen Kirche; die Anlehnung an die georgische Kirchentradition dürfte der Entfaltung eines kirchlichen und religiösen Lebens helfen, zur Schwächung der Abhängigkeit Kiews von Byzanz und zur Steigerung der Eigenständigkeit der Kiewer Kirche und des Kiewer religiösen Lebens beizutragen. Auf die Klärung der Frage, wie oft unter diesem Gesichtspunkt unbewusst und wie oft zielbewusst gehandelt wurde, brauchen wir nicht einzugehen. Aber es wäre von Nutzen, die Frage in aller Kürze aufhellen zu lassen, ob die in Betracht kommenden ausserbyzantinischen Macht- und Kulturzentren Deutschland und Georgien tatsächlich in der Lage waren, als realpolitische Möglichkeiten von den Herrschern Kiews für ihre Zwecke ernstlich ins Auge gefasst zu werden.

3. Nach der Teilung des Reiches Karls des Grossen († 814) im Jahre 840 wird mit Ludwig dem Deutschen (840—876) das Deutsche Königtum begründet. Die edle Tat Konrad I. von Franken (911—918) auf dem Sterbebett, seinem Gegner Heinrich von Sachsen (918—936) die deutsche Königskrone anzutragen, leitete eine kraftvolle Entfaltung ein, die durch die Taten Otto I. des Grossen (936—973) sichtbare Gestalt gewann.

Otto der Grosse unterschied sich von den vorangegangenen Herrschern auf dem deutschen Thron durch seine Bemühungen, den Einheitsstaat und darin die oberherrliche Stellung des Königs über den einzelnen Landesherrn zu schaffen. Glückliche Umstände und seine grosse Herrschernatur begünstigten ihn bei dem Ausbau seiner cäsarischen Ansprüche. Otto I. benutzte Vorfälle, um verschiedene Herzogtümer an seine nächsten Verwandten zu vergeben und auf diesem Wege die politische Festigkeit des Königtums und politischen Gleichklang zwischen den Ländern zu erlangen. So waren wichtigste deutsche Herzogtümer eng miteinander verbunden: Sachsen war Stammesherzogtum des Königs, das durch seinen Statthalter Hermann Billung regiert wurde; Franken galt als dem König Otto I. treues Herzogtum, hatte doch Konrad auf dem Sterbebett selbst seine Franken ermahnt und seinen eigenen Bruder angewiesen, Heinrich von Sachsen die Reichsinsignien zu überbringen; in den Herzogtümern Lothringen (944), Bayern (945) und Schwaben (948) regierten Verwandte des Königs.

Auch in der Aussenpolitik hatte Otto I. dank seiner Tatkraft und der Tatkraft seiner Mitkämpfer grosse Erfolge. Hermann Billung und der mit der wendischen Mark belehnte Markgraf Gero dehnten die Grenzen des Machtgebietes in nordöstlicher Richtung bedeutend aus. Im Westen, von Ludwig IV. von Frankreich zur Hilfe gegen die Vasallen herbeigerufen, drang Otto I. 946 bei Rouen vor (Otto als Schiedsrichter in Frankreich). Im Norden weitete er gegen Dänemark die Grenzen seines Reiches aus und gründet die Mark Schleswig. Im Osten schlug er Boleslaw von Böhmen und liess sich von ihm huldigen. Im Süden überwand er die Alpen, erschien 951 in Oberitalien und begründete hier seine Herrschaft. 955 schlug Otto I. die Ungarn auf dem Lechfelde bei Augsburg und drängte sie für immer zurück. 962 wurde Otto I. in Rom zum Kaiser gekrönt. 967 liess er seinen Sohn Otto II. zum Kaiser krönen, worin auch der deutsche Königstitel einbeschlossen war. Als höchster Erfolg galt jedoch die Vermählung seines Sohnes Otto II. mit der byzantinischen Prinzessin Theophano. Die Vermählung seines Sohnes mit einer byzantinischen Prinzessin als grossen Erfolg von Otto I. zu werten wird nur dann verständlich, wenn man sich die damalige überragende Stellung der Kaiser von Byzanz in Europa vergegenwärtigt. Die Vermählung war zugleich die Anerkennung des deutschen Kaisers durch Byzanz. Die Prinzessin Theophano brachte Unteritalien als Mitgift in das Ottonenreich mit.

Damit waren die Taten vollbracht, die den weiteren Verlauf der europäischen Geschichte weitgehend mitbestimmten. Der von Karl dem Grossen eingeleitete und von Arnulf wieder angeknüpfte welthistorische Prozess war vollendet: das Heilige Römische Reich Deutscher Nation nahm seinen kraftvollen Anfang, wonach die deutschen Belange mit der ewigen Stadt Rom und die weltliche Macht mit dem geistlichen obersten Hirten eng verknüpft wurden. Wahrlich erschien Otto I. als der Grosse und seine und seines Reiches Macht und Autorität stieg.

Die von Otto I. errungene Machtstellung und Autorität des Kaisers blieb zwar bei seinen Nachfolgern nicht unerschüttert (982 erlitt Otto II. in Unteritalien gegen die Griechen und Araber eine Niederlage; im

Norden brachen die Dänen und Wenden verwüstend ein), aber bereits Otto III. (983—1002) ergriff die weltumspannende Politik von neuem, wenn auch unter der Gefahr der Schwächung der inneren Festigkeit.

In Bezug auf Ost- und Südost-Europa gibt es zwei Ereignisse, die unter der Regierungszeit Otto III. erfolgten, die gewissermassen der Aufmerksamkeit Kiew's nicht unbemerkt geblieben sein dürften und die hervorgehoben zu werden verdienen. Otto III. erhob Gnesen zum Erzbistum und löste es von der Unterordnung unter das Erzbistum Magdeburg. Ausserdem wurde Erzbistum Gran den Ungarn zuteil und der Fürst Ungarns Waik nahm 1001 als König Stephan (Anfang der Konzeption der Stephanskronen) das Christentum an. Das Eine führte zur Begründung des König'tums Polen und das Andere des König'tums Ungarn.

4. Im östlichsten Teil vom Römischen Reich des Altertums, im Kaukasus, auf dem Boden der alten Königreiche Colchis, Iberien, Albanien und Armenien ging zu gleicher Zeit ein inhaltlich ähnlicher Prozess der politischen Sammlung wie im Westen — wenn auch in anderen Masstäben — vor sich 6). Im 8. Jahrhundert brachen die politischen Einigungs- und Sammelbestrebungen in Georgien auf und zwar von zwei Konsolidierungszentren aus: von Westgeorgien (im Altertum als Colchis, zur Zeit der Sammlung jedoch als Abchasien bezeichnet) und in Südgeorgien (als Tao-Klardschethi bezeichnet). Das Einigungswerk Georgiens begann und vollzog sich unter dem Gesichtspunkt des Kampfes gegen die Araber. In Westgeorgien, das unter der formellen Oberhoheit des byzantinischen Kaisers stand, nahm 746 der Herzog von Abchasien den Königstitel als Leon I. an und erweiterte die Grenzen seines Königreiches längs dem Schwarzen Meer bis zur Krim. Auch Südgeorgien (Tao-Klardschethi) stand unter formeller Oberhoheit des byzantinischen Kaisers. Dem Herzog von Tao-Klardschethi Aschot verlieh der Kaiser den Titel «Kuropalates»*) (786—826). Sein jüngster Sohn trägt bereits den Königstitel. Vater und Sohn waren mit der Säuberung des Landes von den Arabern mit Erfolg beschäftigt. Ihre Territorialerfolge hoben diese tao-klardschethischen Bagraditen über die anderen regierenden Häuser Georgiens hinaus und brachten ihnen den Zuwachs an Macht und Autorität. Aber die kraft- und machtvolle Entfaltung des Einigungswerkes Georgiens und dann auch Kaukasiens blieb dem König Dawith, dem Kuropalat († 1001) von Tao-Klardschethi und seinem Nachfolger König Bagrat III. von Westgeorgien (Krönung zum König 977/78) vorbehalten. Auch die ostgeorgischen Herzogtümer Kharthli, Kachethi und aussergeorgische Länder Kaukasiens (Gandscha, Rani, Armenien) gehörten dem König'tum an. Da-

*) Die Kaiser von Byzanz verliehen den georgischen Herrschern, die sie als ihre Vasallen betrachteten, byzantinische Hof'titel: Magistros, Antipatos, Patrikios, Ypatos, Kuropalates, Sebastos, von denen die zwei letzteren die höchsten waren. Die georgischen Könige titulierte sie mit Archon und nur selten auch mit Exusiastes und Sebastos. Von den Bagratiden des südwestlichen Georgien besass der Kuropalates die höchste Autorität und Macht im Staate. Das blieb so bis zur Wiedereinführung des König'tums im Jahre 888, als die Könige beide Titel König und Kuropalates annahmen.

mit war jene Voraussetzung geschaffen, die für den weiteren Verlauf der Geschichte Georgiens und des gesamten Kaukasiens durch Jahrhunderte hindurch massgebend wurde: die georgische Königskrone wurde zur Sammlerin der gesamtkaukasischen Länder.

Die machtvolle Stellung der georgischen Könige gegen Ende des 10. und in den Anfängen des 11. Jahrhunderts war unbestritten. Sie war massgebend nicht nur im eigenen Machtbereiche, sondern wurde auch mitbestimmend für die Kaukasien benachbarten Mächte.



*Politische Einteilung zur Zeit der Könige
Dawith Kuropalat († 1001) und Bagrat III (980-1014).*

Vom Standpunkt unserer Themastellung aus lenkt das eine Ereignis unsere Aufmerksamkeit auf sich. Es handelt sich um die Schwierigkeiten, in die der byzantinische Kaiser Basilius II. durch den Aufstand von Bardas Skleros geraten war.

Für die Bekämpfung des Aufstandes benötigte der Kaiser Basilius II. die Hilfe des Königs Dawith Kuropalat. Auch das Grossfürstentum Kiew wurde vom byzantinischen Kaiser zur Hilfe herangezogen. Die Beteiligung

des georgischen Königreichs bei der Bekämpfung des Aufstandes zu Gunsten des Kaisers Basilius II. war erfolgreich. Die entscheidende Rolle, mit der König Dawith Kuropalat bei der Niederwerfung des Aufstandes, d. h. bei der gemeinsamen Aktion von Byzanz, Kiew und Georgien beteiligt war, dürfte als ein Ausdruck der Stellung und des Ansehens des georgischen Königtums im östlichen Europa, zu dem vor allem das oströmische Kaiserreich Byzanz, das Grossfürstentum Kiew und das georgische Königtum als entscheidende europäische Mächte gerechnet werden müssen, gedeutet werden.

Worin bestand die Beteiligung Georgiens bei der Herstellung der Ordnung und sein Gewicht im östlichen Europa im letzten Viertel des 10. Jahrhunderts? Welche Quellen bezeugen, dass der Sieg Bardas Skleros mit Hilfe der georgischen Truppen erzielt worden war?

Bei Schlumberger 12) finden wir eine ausführliche Behandlung des Aufstandes (976—979) von Bardas Skleros gegen Basilius II. Bardas Skleros brachte ganz Kleinasien unter sich und bedrohte die Kaiserstadt Konstantinopel. Die Gegenaktion wurde Bardas Phocas übertragen, dessen Feldzüge mit Misserfolgen endeten. Auch die Entscheidungsschlacht am 19. Juni 978 im Tal Pankalia endete für Bardas Phocas mit einer Niederlage. Nur im Zweikampf mit Konstantin Gabras, einem General von Bardas Skleros, konnte Bardas Phocas siegen, wie die griechischen Quellen berichten. Für die Darlegung des weiteren Ganges der Ereignisse bringt Schlumberger neben der griechischen auch georgische Quellen, vergleicht sie und findet einen Unterschied zwischen ihren Aussagen, ohne jedoch diesen Unterschied zu erklären. Mit der Deutung dieses Unterschiedes beschäftigt sich P. M. Tarnischwili 13) und führt aus: «La vie des saints Jean et Euthyme († 1028), fondateurs du monastère géorgien d'Iviron au Mont Athos, composée vers 1044 (édition de P. Peeters, *Histoires monastiques géorgiennes*, dans *Analecta bollandiana*, 1922, p. 11-77); le colophon d'un manuscrit géorgien copié pour la dernière fois par le moine David, neveu de Michel Modrékili, qui nous a laissé un grand recueil d'hymnes géorgiennes composé vers 988 (manuscrit N° 9 dn Mont Athos). Comme troisième document d'importance capitale il faut mentionner ici une inscription de l'Eglise de Zarzma en Géorgie, dont voici la traduction: «Au nom de Dieu et par l'intercession de la sainte Mère de Dieu, moi Jean, fils de Soula, j'ai construit cette chapelle dans le temps où Skléros se révolta en Grèce. David couropalate, Dieu l'exalte, porta secours aux saints rois et nous envoya tous à l'armée. Nous mêmes en fuite Skléros au pays nommé Kharsanani, au lieu nommé Sarvenisni».

Bereits E. Honigmann 14) nimmt zu dem Problem Stellung. P. Tarnischwili bringt seine Stellungnahme folgendermassen: «Ayant reconnu le caractère sérieux des documents géorgiens, il avait essayé de concilier les sources grecques avec les sources géorgiennes en donnant la préférence à l'inscription de Zarzma et à la vie des saints Jean et Euthyme». Weiter führt Tarnischwili die Ansicht von Adoniz 15) an: «De toute façon, il est hors de doute que la dernière bataille a eu lieu à Basilica Therma et non pas à Pankalia, l'inscription géorgienne sur le mur du couvent de

Zarzma le confirme». Auch Franz Dölger 16) erkennt den Sieg von Bardas Phocas über Bardas Skleros mit Hilfe georgischer Truppen an.

Als abschliessende Aussage wollen wir die Ansicht von P. Tarnischwili bringen: «D'après les sources géorgiennes s'est la Cour impériale elle-même qui s'adresse directement au couropalate géorgien. Dans ce but elle fait venir du Mont Athos à Constantinople Jean Thornik, ancien général géorgien, devenu moine à l'Iviron.

La cour l'envoie comme intermédiaire à David d'Ibérie. David vient en aide aux empereurs et c'est Thornik «en personne, qui, quittant momentanément, dit Schlumberger, la robe de bure pour la cotte de mailles commande les douze mille Géorgiens». Cette bataille a eu lieu non pas à Pankalia, mais bien à Sarvenis, c'est-à-dire aux eaux thermales connues sous le nom Aquae Sarvenae ou Basilica Therma. Dans cette bataille, ce sont les Géorgiens seuls qui triomphent de Skléros, les Grecs ne paraissant même pas».

5. Schon in der zweiten Hälfte der Regierungszeit der Fürstin Olga lassen sich auf kirchlichem Gebiet Zusammenhänge mit Mitteleuropa feststellen. Als Olga nach der Annahme des Christentums im Jahre 955 die kirchliche Hierarchie in der gewünschten Rangordnung für ihr Land nicht zugebilligt bekam und sie auch durch ihre Reise nach Byzanz im Jahre 957 nicht erreichte, wandte sie sich an Kaiser Otto I. (936—973). Der Kaiser bot Kiew nur ein Episkopat an. Die Folge war, dass Olga die Taufe auf ihre Person beschränkte und daraus keine staatspolitische Angelegenheit machte 17). Dabei blieb es auch unter der Herrschaft ihres Sohnes und Nachfolgers Swjatoslaw, mit dem Unterschied, dass er die Annahme des Christentums überhaupt zurückwies. Es ist jedoch nicht ausgeschlossen, dass die Besetzung Bulgariens und Swjatoslaws Absicht, die Hauptstadt des Reiches dorthin zu verlegen, dem Wunsche entsprang, seinem Lande die hierarchische Unabhängigkeit zu erringen, die ihm Byzanz verweigerte. Denn im Frieden vom Jahre 927 hatte Byzanz dem bulgarischen Herrscher eine byzantinische Prinzessin zur Frau und für das Haupt der bulgarischen Kirche die Patriarchenwürde zuerkannt. Auf diese Weise wurde die bulgarische Kirche neben Byzanz und Rom der dritte Mittelpunkt, von wo aus das Kiewer Grossfürstentum eine kirchliche Hierarchie beziehen konnte. Mit der Niederlage Swjatoslaws in Bulgarien mussten auch seine kirchenpolitischen Pläne scheitern; der Friedensvertrag zwischen Swjatoslaw und Kaiser Tzimiskes vom Jahre 971 kennt im Heere des Kiewer Grossfürsten keine Christen 18). Darüber, ob und wie weit der vierte Mittelpunkt (Georgien) der Christenheit im aufsteigenden Mittelalter für derartige Pläne der Grossfürsten von Kiew in Frage gekommen ist, schweigen die Quellen.

Die Frage der Annahme des Christentums wurde in Kiew unter Wladimir dem Heiligen erneut aufgegriffen, und zwar wiederum im Zusammenhang mit politischen Ereignissen. Wie wir wissen, stellte Wladimir an den byzantinischen Kaiser Basilos II. (976—1025) für Hilfeleistung gegen den aufständischen Skleros Gegenforderungen. Voraussetzung für die Erfüllung dieser Forderungen war, dass der Grossfürst Wladimir zum Christentum übertrat, was er mit seiner Familie und seinen Bojaren — vielleicht auch mit dem ganzen Volk — gegen Ende des Jahres 987 auch tat.

Als Christ zog Wladimir, der Heilige genannt, dem Kaiser zu Hilfe. Nach errungenem Sieg suchte sich jedoch der byzantinische Kaiser seiner Verpflichtung zu entziehen. Zur Herausgabe der Prinzessin zwang Wladimir den byzantinischen Kaiser. Die Forderung nach der gewünschten kirchlichen Hierarchie blieb aber unerfüllt. Da er nun einmal mit Familie und Gefolge zum Christentum übergetreten war und seine Unabhängigkeit gegen Byzanz wahren wollte, berief er zur Durchführung der kirchlichen Organisation seines Landes die Geistlichkeit aus Bulgarien 19). Von hier aus erhielt Kiew auch einen Vorrat an griechischen Originalwerken und bulgarischen Uebersetzungen der Kirchenbücher und anderer Literatur.

Die Aenderung der politischen Beziehungen zwischen Bulgarien und Byzanz hatte auch eine Aenderung der kirchlichen Beziehungen des Kiewer Grossfürstentums zur Folge. Kaiser Basilios II. (der Bulgarentöter) besiegte Bulgarien und machte es im Friedensschluss vom Jahre 1018 zur byzantinischen Provinz. Nur die bulgarische Kirche behielt noch ihre Unabhängigkeit, jedoch musste ihr Oberhaupt den Patriarchentitel ablegen und den eines Erzbischofs annehmen. Als Erzbischof führte dann Patriarch Johannes von Bulgarien das Amt bis zu seinem Tode im Jahre 1037 weiter. Byzanz, das darnach in Ochrida (kirchlicher Mittelpunkt Bulgariens) einen Griechen zum Oberhaupt der bulgarischen Kirche einsetzte, suchte auch unmittelbaren, nicht über Ochrida gehenden Einfluss auf Kiew zu gewinnen. So kam es 1037 in Kiew zur Errichtung einer dem byzantinischen Patriarchen unterstellten Metropole, an deren Spitze der Grieche Theopemptos trat. Ueber den politischen Sinn dieser Einrichtung gingen jedoch die Meinungen in Kiew und Byzanz auseinander. Während Jaroslaw darin einen Schritt vorwärts auf dem Wege der Unabhängigkeit der Kiewer Kirche sah, suchte sich der Kaiser in der Metropole ein Instrument zur politischen Einflussnahme auf Kiew zu schaffen. Zu diesem Zwecke sollte der Metropolit nicht von den Bischöfen der Kiewer Metropole gewählt, sondern durch den byzantinischen Kaiser eingesetzt werden. Dies führte zu neuen Spannungen und kriegerischen Auseinandersetzungen. Dabei konnte es Jaroslaw während der schwierigen Lage des byzantinischen Kaisers im Kampfe gegen die Petschenegen durchsetzen, dass ein einheimischer, von den Bischöfen des Landes gewählter Metropolit Ilarion an die Spitze der Kiewer Kirche trat (1051). Unter Jaroslaw dem Weisen erhielt Kiew auch die ersten einheimischen Heiligen: die heilige Olga und die Heiligen Boris und Gleb 20).

Dieser Konflikt zwischen der Kiewer Metropole und dem byzantinischen Patriarchen fand drei Jahre vor der endgültigen Trennung der europäischen Kirche in eine morgenländische und eine abendländische statt 21).

Als der Bruch endgültig vollzogen war ergab sich für Rom eine günstige Gelegenheit, Beziehungen mit Kiew aufzunehmen, um es enger an sich zu binden. Mit diesem Ziele suchte eine päpstliche Gesandtschaft Kiew auf. Die päpstlichen Bestrebungen fanden die Unterstützung des Kiewer Fürsten Isjaslaw. Der Einfluss des Patriarchen dagegen wurde durch den Fürsten Wsewolod von Perejaslaw gefördert. Die Einstellung des Fürsten Isjaslaw kam insbesondere darin zum Ausdruck, dass er sich

zum Lehnsmann des Apostolischen Stuhles erklärte. Angeblich soll er von Papst Gregor VII. auch die Königskrone erhalten haben (1075) 7).

Nach dem Tode Isjaslavs gewann Byzanz wieder das Uebergewicht und auf den Metropolitanstuhl gelangten die Griechen Iwan II. (gest. 1088) und Iwan III. (gest. 1089). Die Einflüsse der westlichen Kirche beschränkten sich nun auf Wolhynien. Nach dem Tode des Metropolitanen Iwan III. hatte in Kiew die abendländische Kirche wieder die Oberhand, bis der Metropolit Nikephoros I., ein Grieche (1104 bis 1121), 1104 die kirchlichen Beziehungen zu Rom abbrach. Diese neue byzantinische Orientierung wurde auch durch die zwei nächsten Kiewer Metropolitene, die Griechen waren, beibehalten, endete aber im Jahre 1145 mit einer scharfen Reaktion gegen die griechischen Einflüsse. Die Bischöfe bestellten diesmal zum Metropolitene ohne die Einwilligung des Patriarchen von Konstantinopel den Klima Smoljatitsch (Klemens von Smolensk, 1147—1155). Den Segen erteilten sie ihm mit der Reliquie des heiligen Klemens (Papst Klemens I.). Klima Smoljatitsch wurde jedoch mit Hilfe der Susdaler Fürsten 8) aus seinem Amte vertrieben und die Metropolie wieder mit Griechen besetzt. Zur gleichen Zeit machten sich Bestrebungen geltend, das Grossfürstentum in zwei Metropolien aufzulösen: in eine Kiewer und eine von Nowgorod-Susdal. Diese Bestrebungen scheiterten jedoch am Widerstand Konstantinopels. Kiew blieb Metropolitensitz für das ganze Land bis zum Einbruch der Mongolen.

D.

Die mannigfaltigen kulturellen Beziehungen Kiews fanden ihren Ausdruck in der kirchlichen Baukunst. Die Kunstrichtungen in Kirchenbau und Malerei, die in Kiew mit der Einführung des Christentums ihren Einzug hielten, kamen aus dem Gebiet des Schwarzen Meeres (in seinem westlichen Teil aus Byzanz und Bulgarien, in seinem östlichen aus Georgien) und aus den Gebieten der Ostsee — Deutschland und Skandinavien. Es entstanden drei Mittelpunkte der Kirchenbaukunst: Kiew, Tschernigow und Nowgorod. Von hier aus breitete sie sich weiter nach dem Oberwolga-raum aus. Die älteste der seit der Einführung des Christentums errichteten kirchlichen Bauten Kiews ist die Desjatinnaja- (Zehnten-) Kirche, die Wladimir nach seiner Taufe erbauen liess (989—990) und die sich in grossen Ruinenresten bis zum Jahre 1824 erhalten hatte, um dann einem Umbau zum Opfer zu fallen. Nur der Grundriss dieser Kirche konnte teilweise festgestellt werden. Dieser lässt die Form einer Kuppelbasilika erkennen, «deren Typus wir in vollständiger Erhaltung» in der im Jahre 1014 gegründeten Tschernigower Erlöserkathedrale wiederfinden 22). Vom Bau sind stellenweise nur die Fundamente übriggeblieben; auch die Erlöserkirche ist im Jahre 1675 einem Umbau unterzogen worden. Aber aus dem Grundriss lässt sich schon erkennen, dass Gegenstücke nicht in Konstantinopel zu finden sind 27).

Als nächste datierte Parallele der Tschernigower Erlöserkirche erscheint die Kirche in Mokhwi in Westgeorgien, die 957 erbaut wurde 28). Der Kunsthistoriker Brunow meint auf Grund der kirchlichen Zusammenhänge zwischen Kiew und Bulgarien, dass das Vorbild für die Kiewer

Zehntenkirche aus Bulgarien stammen könne. «Gerade der orientalische Basilikentypus war im 10. bis 11. Jahrhundert in Bulgarien üblich; die aus dieser Zeit stammende Sophienkirche in Ochrida kann durchaus mit der Zehntenkirche von Kiew zusammengestellt werden 2). Die Untersuchung der Fundamente der Zehntenkirche auf ihre Bautechnik hin hat jedoch ergeben, dass sie mit der georgischen Bauweise zusammenhängt. Dieselbe Bautechnik war in den Dnjeprlanden auch ausserhalb Kiews üblich 39), und die georgischen Bauformen reichten bis nach Nowgorod hinauf. «Die Kirchen von Kiew, Tschernigow und Nowgorod waren anfänglich dreiapsidig, in der Gegenwart sind sie fünf-, sieben- oder neunapsidig. Wenn wir in unserer Vorstellung die hinzugekommenen Teile wegdenken, so sehen wir, dass es derselbe Plan ist, der den georgischen Kirchen von Lykhni, Mokhwi, Nikortsminda und in geringem Masse den byzantinischen Kirchen der zweiten Periode eigen sind». In den Apsiden der georgischen Kirchen und in denen des Kiewer Grossfürstentums dominiert die gewölbte Linienführung, in den byzantinischen und syrischen derselben Epoche hingegen die polygonale 32).

In den Annalen des Nestors wird unter dem Jahre 1022 das *Fürstentum Tmutarakan* erwähnt. Wie wir sahen, gab es schon im 9. Jahrhundert an der Kuban- und Donmündung ein starkes tmutarakanisches Fürstentum, das bereits im 8. Jahrhundert ein eigenes Episkopat besass. Das Christentum dürfte dorthin aus dem unmittelbar benachbarten Georgien eingeführt worden sein. Nach den Annalen des Nestors hatte Mstislaw von Tmutarakan mit Hilfe der Kasogen (Tscherkessen) und Chasaren den Kiewer Fürsten Jaroslaw besiegt und sein Herrschaftsbereich dadurch vom Kaukasus bis zum linken Ufer des Dnjepr erweitert. Seine Residenz hatte Mstislaw nach Tschernigow verlegt, wo er den Bau der Erlöserkathedrale begann, auf die wir noch zu sprechen kommen.

Die Zusammenhänge zwischen der Kiewer und der georgischen Baukunst finden noch in weiteren Tatsachen ihre Bestätigung. Eine äusserst interessante Eigentümlichkeit der Zehntenkirche in Kiew ist die Verwendung des Mosaikschmuckes in Verbindung mit Freskenmalerei. «Diese Kunstart, die, soviel wir wissen, den Byzantinern selbst fremd war, erfreute sich besonders in Kiew grosser Beliebtheit und ist anderwärtig mit Sicherheit nur im Kloster Gelathi in Georgien angetroffen» 23).

Die künstlerischen Beziehungen Kiews zum Königreich Georgien blieben auch dann noch bestehen, als Jaroslaw die Kirche seines Landes dem byzantinischen Patriarchen als Metropole unterstellte und ein Grieche das Amt des Metropoliten in Kiew ausübte.

Das grösste Kirchenbauwerk des Kiewer Grossfürstentums ist die Sophienkathedrale in Kiew, dessen künstlerischer Wert ihr den «Rang eines hervorragenden Denkmals der Weltbaukunst verleiht» 31). Die Grösse des Werkes macht es, dass der Streit um seine kunstgeschichtliche Zuordnung besonders scharf geführt wurde. «Nach den vorhandenen Daten kann man nur das eine feststellen, dass es im Gebiete von Westbyzanz nie gelungen ist, ein Analogon der Sophienkathedrale weder in bezug auf die Konstruktionsmethoden noch auf die Komposition des Grundrisses zu finden. Es besteht eher eine Analogie mit den georgischen Kirchen in Mokhwi» 29).

Schmitt geht sogar so weit, dass er sagt: «Und wie die ganze Kiewer Akropolis mit Konstantinopel nichts Gemeinsames hatte ausser der Benennung Goldene Tore, Heilige Sophie, Heilige Irene, Heiliger Georg, so waren auch alle diese Bauten — jeder einzelne für sich genommen — durchaus nicht ähnlich den Konstantinopeler Kirchen, weder denen, die diesen Namen trugen, noch irgendwelchen anderen» 3).

Schmitt weist nicht nur eine grosse Aehnlichkeit des Planes und der Konstruktion der Kiewer «Heiligen Sophie» mit der Kirche aus Mokhwi auf, sondern auch eine Uebereinstimmung in der Darstellungsart der Wandmosaiken und der Fresken der Sophienkirche und vieler georgischer Kirchen. Auch das Abendmahl der Apostel in der Redaktion der Sophienkirche (d. h. mit den Engeldiakonen) auf der Altarwand ist ein beliebter Gegenstand der georgischen Kunst. Ausserdem soll die Art der Altarmalereien grosse Verwandtschaft mit der georgischen Gestaltungsart aufweisen 4).

Die Sophienkathedrale besitzt in ihrer «architektonischen Silhouette sowie in der Art der allgemeinen Verteilung des malerischen Schmuckes Züge, die bis zum heutigen Tage weder in der byzantinischen Hauptstadt noch in deren Umkreis angetroffen worden sind» 23), die der Sophienkirche den Wert und das Aussehen eines selbständigen Kunstwerkes der Kiewer Zeit verleihen.

Weitere Hinweise auf die baukünstlerischen Beziehungen des Kiewer Grossfürstentums zur georgischen Kirchenbaukunst dürften die Charakterzüge weiterer Bauten des Grossfürstentums, die mit denen der Romanik zu identifizieren möglich sind, darstellen. Aber es muss hervorgehoben werden, dass es sich dabei nicht ausschliesslich um den Ausdruck der Beziehungen, Anregungen und Anlehnungen georgischer Romanik handeln kann, sondern auch, um den des mittleren und westlichen Europas. Die Untersuchungen über die Parallelen der georgischen Romanik mit denen des Mittel- und Westeuropa zeigen erhebliche Verwandtschaft auf. Deswegen dürfte es in manchen Fällen sicherlich schwer zu unterscheiden sein, ob es sich um die Anlehnung an georgische oder mittel- und westeuropäische Romanik handelt.

Einen Fall für Elemente der Romanik in der Kirchenbaukunst Osteuropas bietet das Tschernigower Beispiel, und zwar die Pjatnizkaja-Kirche. Sie zeigt in eindringlicher Weise die baukünstlerischen Zusammenhänge mit den Ländern der Romanik.

«Bemerkenswert ist eine Apsis, in welcher sich ein romanischer Arkaturenfries mit herabhängenden Halbsäulen erhalten hat. Das wichtigste Denkmal ist ein romanisches Kapitel und das Fragment einer geschnitzten Halbsäule, welche bei den Ausgrabungen in der Michaelskirche (1173—1174) in ihrem Unterbau entdeckt wurde» 24).

Neben Kiew und Tschernigow spielte Nowgorod auf baukünstlerischem Gebiet eine hervorragende Rolle. Das bedeutendste Werk war seinerzeit die Sophienkirche, die ein Sohn Jaroslaws des Weisen 1045 errichten liess. In ihrem Grundriss ist sie eine Wiederholung der Kiewer Kathedrale. «Das romanische korsunsche Portal vollends mit seinen auf den Stadtplatz gerichteten Reliefs betont den romanischen Charakter des Gebäudes in noch höherem Grade» 25). «Doch was die Nowgoroder Kunst in ihrer älte-

sten Periode in sich darstellte, wie stark in ihr die einen oder anderen Strömungen waren, das kann am vollständigsten bei der Analyse der Erlöserkirche in Nereditza, die durch den Fürsten Jaroslaw Wladimirowitsch im Jahre 1198 erbaut und im Jahre darauf ausgemalt worden ist, gezeigt werden. Durch den verblüffenden Stand ihrer Erhaltung überragt sie alle... Kirchen, die aus der vormongolischen Zeit auf uns gelangt sind» 33).

Die Ergebnisse seiner Analyse zusammenfassend, erklärt W. K. Mjasojedow: «Die Aufmerksamkeit lenkt vor allen Dingen der Umstand auf sich, dass wir beim Suchen nach Parallelen für die eine oder andere Eigenart der Malerei der Kirche auf eigentlich-byzantinischem Boden fast nichts vorfinden. Wir mussten einerseits auf die weiteren syrischen Traditionen hinweisen und noch mehr auf die Traditionen Kleinasiens, die nach Nowgorod entweder über Kiew oder — es abseits lassend — über den Kaukasus und das Wladimir-Susdalsche Gebiet gelangten, wo die östlichen Strömungen, insbesondere die kaukasischen, gegen Ende des 12. Jahrhunderts besonders stark waren. Andererseits war ich gezwungen, stärkere Einflüsse des Westens zu unterstreichen, die sich nicht nur in der Architektur wie in der Sophienkathedrale, sondern auch in der Ikonographie, im Stil und im Ornament widerspiegelten» 34).

Auch die weitere Entwicklung der Nowgoroder kirchlichen Architektur vollzog sich in Berührung mit westeuropäischen und kaukasischen Kunstströmungen. Gegen Ende des 13. Jahrhunderts begann in Nowgorod die Umgestaltung des bis dahin üblichen würfelförmigen Kuppelbaues. «Der Würfelbau mit einer auf vier Pfeilern ruhenden Kuppel bekommt statt der Bedachungen längs der Wellenlinie der Bogenrundungen eine achtabschüssige Bedachung, welche das Aussehen einer norddeutschen oder skandinavischen Krönung hat, gleichzeitig aber mit den gleichartigen im Kaukasus und in der Holzarchitektur des russischen und skandinavischen Nordens vorkommenden Bedachungen verwandt ist» 26).

Was über die baukünstlerischen Zusammenhänge Kiews, Tschernigows und Nowgorods gesagt wurde, das gilt — wie schon bemerkt — auch für die Baukunst des Grossfürstentums Wladimir-Susdal und später des Grossfürstentums Moskau. Mit dem Einzug der Kirche in diese Grossfürstentümer drang auch die Kirchenbaukunst Kiews, Tschernigows und Nowgorods und damit auch die Einflüsse der Baukunst benachbarter christlicher Länder, darunter auch Georgiens, ein. Aber auch hier erhielt die Kunst einen den besonderen landschaftlichen und völkischen Bedingungen entsprechenden eigenen Ausdruck. Elemente des romanischen Baustils, der Europa erfasst hatte, fanden auch in den Oberwolgaraum Eingang.

Alexander NIKURADZE,

LITERATUR - VERZEICHNIS

- 1) Smit, F. J. *Iskustvo drevnej Russi-Ukrajny*, Charkov, 1919. S. 51. Zu jener Zeit waren die Georgier als Abchasier bekannt, da Westgeorgien Königreich Abchasien hiess.
- 2) ebenda. S. 32.
- 3) ebenda. S. 35.
- 4) ebenda. S. 51.
- 5) Sanders, A., *Osteuropa*, 3. Auflage, München 1942, S. 74.
- 6) ebenda. S. 165 ff.
- 7) ebenda.
- 8) ebenda. S. 113.
- 9) Pachomov, A. A., «*Monety Gruzii*» St. Petersburg 1910.
- 10) Sanders, A., *Kaukasien*, München 1942. S. 104-171.
- 11) ebenda. S. 69, 77, 127, 162.
- 12) Schlumberger, Gustave «*L'épopée byzantine à la fin du dixième siècle*», Paris 1896-1905, bei P. Tarnischwili.
- 13) P. Tarnischwili, Michael, «*L'épopée byzantinogéorgienne de 979 «Le Destin de la Géorgie»*, N° 21-22, April 1956, S. 24.
- 14) Honigmann, E. «*Die Ostgrenzen des byzantinischen Reiches*», Bruxelles 1935, S. 150.
- 15) Adoniz, *Byzantion* 13, 1938, S. 144, bei P. Tarnischwili.
- 16) Dölger, Franz, *Byzantinische Zeitschrift* 48, 1955, S. 216 bei P. Tarnischwili.
- 17) M. D. Priselkov, *Ocerki po cerkowno-policeskoj istorij Kiewskoj Rusi X—XII vv.* St. Petersburg 1913 in: *Zapiski Istoriko-Filologičeskago Fakulteta Imperatorskago S. Peterburgskago Universiteta*, Cast' CXVI, S. 12 f.
- 18) ebenda, S. 14 ff.
- 19) ebenda, S. 21 ff.
- 20) ebenda, S. 38 ff.
- 21) In der weiteren Ausführung folgen wir der Darstellung der «*Ukrain'ska zagal'na Encyklo'opedija*», Bd. III, S. 899.
- 22) Ainalow, D., «*Geschichte der russischen Monumentalkunst der vormoskowitzischen Zeit*» (im folgenden als Bd. I zitiert), S. 11 und 33.
- 23) ebenda, S. 11 und 13.
- 24) ebenda, Bd. I, S. 38 f.
- 25) ebenda, Bd. I, S. 42.
- 26) ebenda, Bd. I, S. 49.
- 27) G. C. Lukomskij, *Kiew, Denkmäler kirchlicher Architektur des 11. bis 19. Jahrhunderts*, München 1923, S. 10, 18, 19, 20.
- 28) ebenda S. 18, 19, 20.
- 29) ebenda S. 15; Smit, S. 38 ff.
- 30) M. Alpatow — N. Brunow, *Geschichte der altrussischen Kunst. Textband*, Augsburg 1932, S. 9, F. J. Smit, S. 35.
- 31) ebenda, S. 10.
- 32) G. K. Loukomski, *L'Architecture religieuse russe du XI^e siècle au XVII^e siècle*, Paris 1929, S. 17.
- 33) *Freski Spasa-Neredicy*, Leningrad 1925, S. 11.
- 34) ebenda, S. 17.

**DAS LEBEN
DES KOENIGS DER KOENIGE DAWITH
(Dawith II, 1089-1125)**

“Qarthlis-Zchowreba”, Variante Königin Anna (A), Ausgabe S. Kauchtschischwili, SS. 200-235, Thbilisi 1942 und Variante Königin Marie (M), Ausgabe E. Thakaischwili, SS. 281-335, Thbilisi 1906. Vgl. kritisch bearbeitete Ausgabe der Texte des Qarthlis Zchowreba von S. Kauchtschischwili, Thbilisi 1955, B.I. SS. 318-363 (K.). Text wiederhergestellt und übersetzt.

v o n
M. v. TSERETHELI
V O R W O R T

«Das Leben des Königs der Könige Dawith» ist ein Geschichtswerk, verfasst von einem Historiker und Zeitgenossen des grossen Königs von Georgien Dawith II., dessen frühzeitigen Tod er erlebt zu haben scheint. Den Namen des Verfassers kennen wir leider nicht (*). Das Werk ist ein Auszug aus dem «Qarthlis-Zchowreba» («Das Leben Georgiens»), das eine Sammlung der zu verschiedenen Zeiten geschriebenen Geschichtswerke und Chroniken darstellt. Wie vielen anderen in diese Sammlung aufgenommenen Werken fehlt auch dem vorliegenden Werke des anonymen Historikers die Einleitung. Das ist dadurch zu erklären, dass die Herausgeber des «Qarthlis-Zchowreba» die Einleitungen der meisten Werke, die sie in die Sammlung einfügten, strichen, um das Ganze «Qarthlis-Zchowreba» als eine ununterbrochene Erzählung der wichtigsten Ereignisse in der Geschichte darzubieten.

Für meine Uebersetzung habe ich nicht den bekannten Text des «Qarthlis-Zchowreba» benutzt, der vom Prinzen Wachtang (XVIII. Jahrh.) und seiner Kommission «der Gelehrten» herausgegeben wurde. Dieser Text wurde von den Herausgebern an vielen Stellen schlecht emendiert und aus verschiedenen anderen Handschriften ergänzt, vervollständigt und ausgeschmückt. Die französische Uebersetzung dieses Textes liegt auch im grossen Werke von M. F. Brosset vor (Histoire de la Géorgie, I, St. Pétersbourg). Mich interessierten mehr die Originaltexte der Werke der georgischen Geschichtsschreiber, die glücklicherweise im «Qarthlis-Zchowreba», Variante Königin Anna (A), XV. Jahrh. und Variante Königin Marie, XVII. Jahrh., uns erhalten geblieben sind. Zwar sind diese Texte unermesslich verstümmelt, man sieht sogar, dass der Kopist des XVII. Jahrh. kaum den Sinn dessen verstand, was er

*) Zwar vermutet der georgische Gelehrte K. Kekelidse, der Verfasser des Werkes wäre der Mönch Arsen Sagharidse, wir müssen aber vorläufig nur bei dieser Vermutung bleiben.

abschrieb, mit viel Fleiss und einem gewissen Scharfsinn ist aber die Schwierigkeit der Wiederherstellung dieser verstümmelten Texte zu überwinden.

Die vorliegende Uebersetzung ist die möglichst genaue deutsche Wiedergabe des ersten von mir wiederhergestellten georgischen Originaltextes aus dem «Qarthlis-Zchowreba» fast Wort für Wort zur genauen Kenntnis des Inhaltes des Textes für die Historiker und des Stils und der Sprache der betreffenden Zeit für die Philologen.

An manchen Stellen weicht mein Text von dem von S. Kauchischwili in seiner neuen Ausgabe des «Qarthlis-Zchowreba» ab. Mögen nun andere Forscher bessere Emendationen des verstümmelten Originaltextes geben.

Die grosse Persönlichkeit und die grossen Taten des Königs sind in dieser Schrift so geschildert, dass die Betrachtung mancher Stellen des Textes nicht minder zur Lösung der Frage der Entstehung der mittelalterlichen Legende vom König David, genannt Presbyter Johannes, beitragen kann als die Betrachtung der geschichtlichen Tatsachen selbst. Auch darf man nicht vergessen, dass ähnliche Legende von den Nachkommen des Königs Dawith II., vom König Georg IV. und von seiner Mutter, der grossen Königin Thamar von Georgien im Mittelalter entstanden ist. Der legendarische König David, genannt Presbyter Johannes, kann kaum eine andere geschichtliche Persönlichkeit sein als Dawith II. von Georgien, und die Entstehung der Legenden von ihm und von seinen Nachkommen, den grossen Kämpfern für das Christentum, war nur in der Sphäre ihres Wirkens und ihres Einflusses bei den Christen des Nahen Ostens möglich *). Zwar versuchen einige Forscher zu beweisen, dass die Sage von dem Presbyter Johannes unter dem Eindruck der Kämpfe der mongolischen Nestorianer gegen die Mohammedaner, des Aufbruches der Mongolen im XIII. Jahrh. usw. bei den Christen entstanden ist, unwiderlegliche Beweise dafür liegen aber auch bei ihnen nicht vor.

M. v. Tseretheli.

DAS LEBEN DES KÖNIGS DER KÖNIGE (DAWITH).

(1089—1125).

...Nach diesem (Ereignis) kam Sultan Malik-Schah, rückte an Samschwilde heran und eroberte es und nahm gefangen Iwane, Liparts Sohn. Und er verwüstete Somchithi und zog fort. In demselben Jahre (1) kam der Sarang (2) mit den Streitkräften des Sultans. Er rückte an die Ebene von Samschwilde heran. Es kamen die Streitkräfte des Königs

*) Siehe hierzu das gedankenreiche Werk von A. Sanders *Kaukasien* (München 1944, SS. 168 ff.). Der unermüdliche Forscher wollte ein spezielles Werk diesen Fragen widmen, es ist aber leider noch nicht erschienen.

Georg und sie stritten (mit jenen) bei Pharzchisi. Es siegten die Streitkräfte Georgs und schlugen die Perser in die Flucht. Da verlieh Gott (dem König) Georg (3) einen grossen Sieg.

König Georg ging nach seinen Erblanden in Tao und kam nach Bana. Dorthin kam vor ihn der Sorwar des Ostens (4) Gregor, Bakurianis Sohn, der Olthisi, Karnu-Qalaqi (5) und Kari (6) innehatte. Sie ergaben sich den Freuden der Freundschaft und Erholung. Und Gregor (7) gab dem König Georg die Festung und die Stadt von Kari und das umliegende Gebiet und (dann) trennten sie sich. Der König liess aber in Kari die Adeligen von Schawschethi und kehrte nach seiner Residenz (8) zurück (9).

Bei der Erstarkung der Türken verliessen aber die Griechen die (10) Länder und die Städte, die sie im Osten besaßen, und zogen fort. Diese nahmen die Türken in ihren Besitz und liessen sich dort nieder.

Da sie als Nachbarn an unsere Grenzen herangerückt waren, so vermehrten sich die von ihnen herbeigeführte Gefahr und Plage für uns. Den von dieser Zeit an fingen sie an zu plündern und zu verwüsten und Brand zu stiften und die Christen zu vernichten und in die Gefangenschaft zu führen. Denn zu jener Zeit überfielen überraschend den bei Kweli weilenden König Georg grosse Mengen der Türken, deren Anführer Ahmad-Amira war, ein mächtiger Mann und starker Bogenschütze, der eben zu dieser Zeit Kari eingenommen hatte. Sie kamen durch den Verrat der Christen (und) schlugen König Georg und seine unzähligen Mannen in die Flucht. Und grosse Schätze, das zur Bedienung der königlichen Tafeln bestimmte Geschirr aus massivem (11) Gold und Silber und wertvolle Trinkschalen und Trinkgefässe, Zelte des Königs und aller Grossen nahmen sie als Beute und zogen fort. König Georg ging aber fliehend über Atschara nach Abchasethi (12).

Diesen Scharen, die voll beladen mit solcher Beute zogen, begegneten grosse Emire, ein gewisser Jassi und Bujgosch, und mit ihnen eine unzählige Menge der Türken, die nach Griechenland zogen, welche (13) dann, als sie solche Menge von Gold und Reichtum sahen, die jene hatten, und die Flucht Georgs erfuhren und auch von jenen hörten: «Warum geht ihr nach Griechenland, hier ist das Land Georgien, ohne Menschen und voll von solchen Reichtümern». wendeten sogleich ihre Wege um und breiteten sich über die Oberfläche des ganzen Landes aus wie die Heuschrecken, und am Johannistage (14) waren Asisphor, Klardjethi bis zur Meeresküste (15), Schawschethi, Atschara, Samzche, Qarthli, Argwethi, Samoqalago und Tschkondidi voll von Türken. Alle Bewohner dieser Gebiete wurden vernichtet (und) als Gefangene verschleppt. An demselben ersten Tage verbrannten sie Quthathisi und Artanudji und

(1) 1073. (2) *Heerführer der Türken.* (3) *Text: Georg.* (4) *Befehlshaber der byzantinischen Truppen im Osten.* (5) *Erzerum.* (6) *Kars.* (7) *Text: er.* (8) *Text: nach Hause.* (9) *Ende des Restes der Einleitung.* (10) *Text: ihre.*

(11) *Text: von Karat (garateulni:).* (12) *Westgeorgien.* (13) *D. h. Scharen der Emire.* (14) *25. Juni alten Stils.* (15) *Die südöstliche Küste des Schwarzen Meeres.*

die Wüsten (1) von Klardjethi. Und die Türken blieben in diesen Gebieten, bis der Schnee kam. Sie frassen das Land und rotteten (alle) aus, wer immer noch irgendwo in den Wäldern, Felsen, Gewölben und Höhlen der Erde übriggeblieben war. Und das war die erste grosse Türkenplage. — (Chronikon (2) war 300) (3). Wenn aber irgend ein Mensch irgendwo in den Gebirgen oder in den Burgen übrigblieb, ging er durch die Schärfe des Winters, Obdachlosigkeit und Hunger ebenso zugrunde.

Und lange dauerte diese Plage für die Christen. Denn mit der Jahreszeit des Frühlings pflegten die Türken zu kommen und in derselben Weise wie zuerst zu handeln und im Winter fortzuziehen. Und es war zu diesen Zeiten keine Bestellung (der Felder) und keine Ernte (4). Das Land wurde verheert und mit Wald bedeckt. Statt Menschen hausten wilde Tiere und Wild des Feldes darin. Es war eine unerträgliche Plage über alle Einwohner des Landes (und) unvergleichlich und grösser als alle jemals gewesene, aus der Vergangenheit gehörte Verheerungen. Denn sie machten die heiligen Kirchen zu Ställen für ihre Pferde; die Altäre Gottes aber zu Stätten ihrer Unreinheit; und von den Priestern fielen die einen selbst bei der Darbringung des Gottesopfers auf der Stelle dem Schwerte zum Opfer und ihr Blut vermischte sich mit dem des Herrn, und die anderen wurden der bitteren Gefangenschaft ausgeliefert; die Alten wurden nicht geschont; die Jungfrauen wurden aber geschändet, die Jünglinge verschnitten und die Kinder geraubt. Ein seltsames und wütendes Feuer, durch welches alles verbrannt wurde, was gebaut war! Flüsse des Blutes statt der Ströme des Wassers tränkten die Erde! Und, um das Wort nicht lang werden zu lassen, will ich die Worte Jeremias selbst anführen, denn er allein wusste trefflich, eine solche Zeit gebührend zu beklagen, wie folgt: «Die Söhne Zions, gut und unerfahren im Bösen, beschreiten die fremden Wege der Gefangenschaft; die Wege Zions trauern aber wegen des Nichtseins der Feiernden auf ihnen; und die Hände der barmherzigen Mütter sind tätig nicht um ihren Kindern die Nahrung zu reichen, sondern sie machen ihre Lieblinge selbst zu ihrer Nahrung» (5). Und so (war) (all) dieses und noch viel schlimmer.

Als König Georg diese Dinge so sah und da es nirgends ein Mittel der Rettung und der Hilfe gab, auch nichts, was eine Erlösung von dem Uebel wäre, mit welchem das ganze Land überzogen war, — denn die Macht der Griechen war vermindert und alle Länder, die sie im Osten ausserhalb des Meeres (6) besassen, von den Türken erobert wurden, — hielt er Rat mit seinen Grossen ab, und sie beschlossen, dass (er) zum hohen Sultan Malik-Schah gehen sollte. Und so opferte er sich und (sein) Blut für die Rettung der Christen auf, und im Vertrauen auf Gott und beim Voranschreiten des Holzes des Lebens (7) zog er nach Aspan (8). Er besuchte den Sultan und wurde von ihm wie ein geliebter

(1) *Einsiedlerniederlassungen mit Klöstern.*

(2) 1 Jahr (hier nach 780 n. Chr. gerechnet). (3) $780 + 300 = 1180$.

(4) *Text: Mähen.*

(5) *Vgl. Jerem. Lament.* (6) *Des Schwarzen Meeres.* (7) *Kreuz.*

(8) *Residenz des Sultans in Persien.*

Sohn empfangen. Und weil der (Sultan) sowohl an Grösse als auch an Besitz der Gebiete ein unvergleichlicher Mann war, ebenso an Sanftheit seiner Art und an Güte allen Menschen überlegen, von welchem auch sehr viel anderes bekannt ist: Gerechtigkeitssprüche, Gnadenerweisungen und Liebe für die Christen, und, um die Rede nicht lang werden zu lassen, (weil) er eine in jeder Beziehung von dem Bösen freie Gesinnung hatte, so erfüllte er König Georg alle seine Gesuche, mehr als dieser gehofft hatte, und befreite sein Königreich von den Plünderern und gab ihm auch Kachethi und Herethi, verlangte aber von seinem Königtum einen Tribut, den er während einer langen Zeit empfangen sollte, und so in Ehren schickte er ihn, Gott verherrlichend, nach seinem Königreich zurück und gab ihm grosse Truppen mit, damit sie wohlbehalten den Weg zurücklegen und damit sie (dem Aghsarthan (1) Kachethi nehmen. Und im Herbst gelangten sie nach Kachethi und rückten an die Festung Wejini heran. Allein, während sie sie bekämpften, kam der Schnee und König Georg gedachte der Jagd in Adjamethi (2). Er kümmerte sich um nichts anderes, auch die Einnahme der (Festung) Wejini und des (Landes) Kachethi wollte er nicht abwarten, sondern schenkte den türkischen Truppen, die er bei sich hatte, Sudjethi und das ganze Gebiet des Jori-Ufers, Kuchethi, welches damals verwüstet wurde (und) bis zum heutigen Tage (verwüstet daliegt). Er selbst aber überschritt das Lichi-Gebirge und kam nach Abchasethi.

Zu dieser Zeit ging der König der Kachen Agsarthan zu Maliksah, leugnete das Christentum ab und bekannte sich zum Glauben der Sarazenen und erhielt durch dieses Mittel Kachethi von dem Sultan.

In diesen Zeiten gab es weder Frieden im Lande noch Erleichterung für die Menschen wegen der Schlechtigkeit seiner Bewohner. Denn die Menschen jedes Alters und jeder Würde sündigten vor Gott in jeder Beziehung und wichen von den geraden Wegen ab, sich aller Schlechtigkeit zuwendend. Und den seiner Natur nach barmherzigen und guten Gott erzürnten sie dermassen, dass sie selbst das Urteil des Zornes auf sich zogen, das von Jesaja den Gottlosen angedroht wurde, wie folgt: «Weh dem sündigen Geschlechte! Ein Volk, das voll von Gottlosigkeit ist von den Sohlen der Füsse bis zum Haupte! Es ist kein Leben in ihm, auch nicht Wunde und nicht Binde vorhanden» (3), und weiter: «Euer Land (ist) Wüste, euere Städte (sind) mit Feuer verbrannt, fremde Samen verheeren eure Dörfer — es ist durch das Volk der fremden (Stämme) verwüstet und verheert»

All dieses hat sich ereignet und wir haben es mit unseren eigenen Augen gesehen und noch mehr als das, was wir (hier) gesagt haben. Denn wer vermöchte alles zu berichten und wie, was in unseren Tagen geschah!

Nach all diesem hörte der Zorn des Herrn gegen uns nicht auf, denn wir zeigten keine Reue, kein Verständnis, und wendeten uns nicht, wie es ziemte, den von Gott befohlenen Wegen zu. Daher nach den von der Welt kommenden Uebeln ereilten unser Land andere Schrecknisse von

(1) *Der damalige Gebieter von Kachethi, Ostgeorgien.* (2) *Ort und Wald in Westgeorgien.* (3) *Jes. 1, 4-7.*

oben, von Gott verhängte Strafen. Damit die Sünder nicht wie folgt sagen: «Diese Aufbrüche der Heiden sind nicht wegen unserer Sünden geschehen, auch nicht durch Gott, sondern infolge der Aenderung der Zeiten und durch den Zufall der Ereignisse», — deshalb, am Ostertage, am Tage selbst der Auferstehung des Herrn, an welchem an Freuden und Erholung zu denken war, blickte der Herr die Erde mit Zorn an und erschütterte sie bis zu ihrem Grunde dermassen stark, dass die hohen Berge und die festen Felsen wie Staub zermalmt wurden, die Städte und die Dörfer wurden zerstört, die Kirchen stürzten, die Häuser rissen sich nieder und gingen in Trümmer auf und wurden zu Gräbern der darin wohnenden, wobei Thmogwi zerstört wurde und unter seinen Trümmern Kachaber, Nianias Sohn, mit seiner Gemahlin begrub. Und solch ein grosses Erdbeben dauerte bis zum Ende des Jahres, wobei eine grosse Menge (Menschen) umkam.

Da gedachte der Barmherzigkeit derjenige, der jedes Kind belehrt, das Er liebt, — Er lässt es sterben oder leben, — Der bereit ist zur Barmherzigkeit mehr als ein barmherziger Vater, denn, der Schrift nach, nicht dafür hat uns der Herr Samen gelassen, dass wir wie Sodom werden und den Gomorrhäern ähneln (1). Denn von nun an begannen Zephyre des Lebens zu wehen und Wolken der Erlösung zu schimmern, weil in der tiefen Finsternis der Nöte jeder Art, die zwölf Jahre dauerten, die Sonne aller Königsherrschaften aufzuleuchten begann — der Grosse mit Namen, der grösste an Taten, Namensvetter Dawiths, des Vaters Gottes, und selbst der achtundsiebzigste Sohn dieses Dawiths, — Dawith.

Zu dieser Zeit war er 16 Jahre alt und das Chronikon war 309 (2).

Diesem einzigen Spross Georgs hat sein Vater selbst die wahrste Krone der Königsherrschaft aufgesetzt, — man möchte sagen, der Vater der Himmel selbst fand Dawith, seinen Knecht, und salbte ihn mit seiner heiligen Salbe. Und weil Seine heilige Hand ihm half und Sein Arm ihn mächtig machte, wurde er in Gnade und Wahrheit gehüllt, und Er machte ihn grösser als alle Könige der Erde, sodass er seine Hand auf die Meere legte (3) und seine Rechte auf den Fluss (4). Aber durch grosse Mühe und starke Arbeit und auch nach vielen Tagen geschah es, wie vorliegende Worte es offenbaren mögen.

Denn, als Dawith König wurde, war Qarthli verwüstet, und, ausser hier und da in den Burgen, wohnten keine Menschen auf dem Lande, auch standen keine Bauten da. Zu dieser Zeit hatte Thrialethi und Klde-Karni und das umliegende Gebiet Liparit inne. Und dieser war König Dawith scheinbar treu, und ebenso Niania, Kachaberis Sohn. Und auch andere Adelige, welche hier und da übrig geblieben waren, sammelte Dawith nach und nach um sich. Und ebenso begannen die Dorfbewohner (von den Bergen) herabzusteigen und sich (in den Ebenen) niederzulassen. Und es war damals die Grenze des Königtums das Kleine Gebirge von Lichi und die Residenz des Königs in Tsaghwlis-Thawi. Und als er auf die Jagd gehen wollte in den Tälern von Qarthli oder in Natscharamagewi, die voll von Hirschen und Ebern waren, so kam man nicht eher hinunter, bis die Reiter mit guten Pferden (den Ort) erforscht hätten, und dann nur kam man in die Ebene.

(1) *Jes.* 1,9. (2) $780 + 309 = 1089$. (3) *Schwarzes u. Kasp.* (4) *Araxes.*

Inzwischen sind vier Jahre vergangen. Es starb Sultan Malik-Schah (1). Und Liparit, der Emir, begann gleiche Pfade wie seine Vorfahren zu beschreiten. Denn mit Heimtücke versuchte es bei jenem (2) sich die Gottlosigkeit zu erwerben. Obwohl er äusserlich Christ war, aber nicht treu. Und den Hass gegen die Herrscher trug er in seinen Sinnen von den Ahnen her. Und da er für das Gute kein Verständnis zeigen wollte, beschritt er jeden Weg des Bösen. Als König Dawith das sah, wollte er ihn belehren. Deshalb hielt er ihn für einige Zeit, die genügte, einen Vernünftigen zu belehren, in Gewahrsam. Und so, nachdem er durch viele und feste Eidschwüre gebunden wurde und Gott als Vermittler für die Treue berief, entliess ihn (der König). Und mit denselben Ehren ehrte er ihn und enthob ihn derer nicht. Denn ein Guter beschuldigt leichtfertig nicht nur einen Guten, sondern auch einen Bösen nicht, weil er das Böse nicht gelernt hat und auch nicht daran denkt. Jener aber wendete sich gleich einem Hunde zu dem, was er erbrochen, und wälzte sich gleich einem Schweine in der Pfütze des Schmutzes. Er zeigte die Feindschaft (gegen den König) und übte Unzucht auf seinem Lager (3). Als der friedliebende und von Gott mit Weisheit begnadete König sah, dass der Schwanz des Hundes nicht gerade werden kann (und) dass auch der Krebs nicht vermag, gerade zu schreiten, ergriff er ihn im folgenden Jahre wieder, hielt ihn zwei Jahre lang in Haft und schickte ihn (dann) nach Griechenland. Dort schied er aus dem Leben.

Zu dieser Zeit erschienen die Franken (und) nahmen Jerusalem und Antiochia ein (4). Mit Hilfe Gottes baute sich das Land Qarthli (wieder) auf. Dawith gewann an Macht und vermehrte seine Streitkräfte und gab dem Sultan (5) keinen Tribut mehr. Und die Türken konnten nicht mehr in Qarthli überwintern: Pflügten sie doch bisher gleich beim Einbruch des Winters mit ihren Filzzelten nach Awtschala und Digwami (6) und den Ufern des Kur und des Jori entlang zu kommen, denn dies war ihr Aufenthaltsort.

In Kachethi herrschte Kwirike, ein Mann, der ein König war und ebenso zum Herrn über seine Leidenschaften geschaffen und ein wahrer Christ. Gott gab König Dawith die (richtige) Zeit (und) er nahm dem Kwirike die Festung Seda-Sadeni. Das Chronikon war 321 (7). Und er gedieh an Ruhm und Erfolgen, wobei sich auch folgendes ereignet hat: Es starb Rati, Liparits Sohn, ein untreuer Mensch und wahre Schlangenbrut. Und so nahm das Haus Baghwiwashi, das Haus der Erbitterer, sein Ende, denn jener trank den letzten Niederschlag des Zornes (Gottes), den Trank der Sünder der Welt. Und es blieb kein Erbe in ihren Besitztümern, denn es wurde der Gottlosigkeit ihrer Väter vor dem Herrn erinnert. Und ihr väterliches Erbe nahm dann der König. — Nach einem Jahre starb König Kwirike und man setzte als König von Kachethi den Sohn des Bruders von Kwirike Agsarthan ein, der keine Kennzeichen des Königtums hatte, sondern es war ein nach dem Bösen trachtender und in jeder Beziehung dem Bruder seines Vaters entgegengesetzt.

(1) 1093. (2) *Dem Sultan.* (3) *Gemeint ist die Vielweiberei.* (4) 1097. (5) *Sultan Malik.* (6) *Bei Thbilisi.* (7) $780 + 321 = 1101$.

Zu dieser Zeit nahm der König mit dem Auge des Verstandes wahr und dann überlegte er eine Sache, die gottgefällig wäre und einen grossen Nutzen bringen würde. Denn die heiligen Kirchen, die Häuser Gottes, waren zu Räuberhöhlen geworden, und die Mehrzahl der Bistümer war durch Unwürde, mehr der Abstammung nach als durch Würde von denjenigen, die nicht gleich den Hirten durch die Tür, sondern gleich den Dieben durch das Dach hineingebrochen waren, besetzt. Diese hatten Priester eingesetzt, die ihnen gleich waren und welche statt der Haltung der Gesetze Gottes ihre Untergebenen die Gottlosigkeit lehrten. Und weil nicht gleich ist die Sünde des Priesters und die des Kriegers, auch nicht des Volkes und des Hauptes der Priester, oder auch des Hirten und der Gemeinde, wie es geschrieben steht: «Der Knecht, der den Willen seines Herrn kennt und ihn nicht beachtet, wird schwer bestraft» (1), so berief der König zur Heilung dieser Wunden eine Versammlung, viel Volk ein: Denn er versammelte vor sich zur passenden Zeit und am geeigneten Orte (2) die Katholikoi seines Königiums. Bischöfe, Mönche, Lehrer und Sachkundige. Und durch die Untersuchung mit grosser Genauigkeit während vieler Tage erforschten sie (alles) trefflich und berichtigten jeden Fehler und liessen volle Ordnung auf fester Grundlage ruhen. Diejenigen, die unwürdig erschienen, stürzten sie von ihren Kathedern nieder, obwohl es wegen der Macht ihrer Geschlechter nicht leicht war, und an ihre Stelle setzten sie die wahren Hirten ein, und eine schöne Urkunde fertigten sie an in Uebereinstimmung mit den zwölf heiligen Konzilien und in deren Bekenntnis, und so schickten sie jeden mit königlichen Gaben nach seiner Heimat (4). Und auch dieses vollzog König Dawith ähnlich dem grossen Konstantin, und siehet, was der schlaflose Wächter Israels als Entgelt verfügte.

Denn jenen als König der Kachen erwähnten Agsarthan ergriffen die Grossen von Herethi Arischiani und Baram und dessen Muttersbruder Qawthar, Barams Sohn, und übergaben ihn Dawith. Und der König nahm Kachethi und Herethi ein.

Und in Ertsuch schlug er grosse Schlachten und durch jenen berühmten Sieg vernichtete er mit wenig Truppen und mit den sich opfernden Mannen unzählige Streitkräfte des Sultans. Den Athabag von Gandsa und den grössten Teil der Mannen der Kachen und des Landes (5), die mit den Feinden zusammen gegen uns angetreten waren, gab der Gott der Wunder so leicht und so schnell in seine Hände, dass einer Tausende nicht nur verfolgte, sondern gefangen nahm, und nicht nur schlugen zwei Zehntausende in die Flucht, sondern sie holten sie aus ihren Verstecken in (6) den Wäldern und Gräben heraus und brachten sie als Gefangene. Der König aber stand nicht bloss hinter dem Rücken seiner Mannen, wie andere, oder stiess Rufe aus, wie einer von den vielen, sondern er selbst schritt als erster von allen an der Spitze (seiner Streiter), griff selbst gleich dem Goliath an, streckte selbst mit seinem festen Arm die Recken nieder, vernichtete und warf die, die ihm

(1) *Luk. 12, 47.* (2) *Ruisi und Urbnisi, in Qarthli.* (3) *Wörtl. Einsiedler in der Wüste.* (4) 1109. (5) Ertsuch, in Nordgeorgien. (6) Text: aus.

entgegentraten, sodass durch das viele Schlagen sich nicht etwa seine Hand klebte, wie die des Eliasar des früheren Dawith, an dem Heft des Schwertes (1), sondern seine Schosse waren schwer beladen vom Blut, das durch das Schwert zurückfloss, was sich nach dem Abschnallen des Leibesharnisches und des Gürtels offenbarte, nachdem solche grosse Menge verdichteten gestauten Blutes auf die Erde floss, dass wir bei dem ersten Anblick es für das aus ihm selbst strömende hielten. Und an jenem Tage wurden unter ihm drei Rosse getötet und auf dem vierten sitzend vollendete er den Kampf jenes Tages (2).

Und dieses ganz Wenige und Geringfügige haben wir hier von Vielem berichtet.

Als er nun so herrschaftlich Herethi und Kachethi erobert und nach seinem Willen ihre Burgen und Festungen eingenommen hatte, breitete er seine Gnade gleich der Sonne über alle Bewohner des Landes aus. Und da Gott die Angelegenheiten Dawiths so gedeihen liess und alle seine Wege recht leitete und ihm von Zeit zu Zeit merkwürdige Siege verlieh und ihn von Macht zu Macht führte, so war auch er nicht ohne Eifer, Talente zu vermehren, sondern mit ganzem Herzen diente er Ihm und tat das, was er für den Willen Gottes hielt und (was) ihm als Ihm gefällig erschien, wie es nun auch berichtet wird.

Denn er gedachte, ein Kloster zu bauen und entschloss sich (es zu tun) an einem von der göttlichen Gnade gewählten gar herrlichen und in jeder Beziehung fehlerlosen Orte (3), den er wie mit einem zweiten Himmel mit dem Tempel der allerheiligsten Gottesmutter überwölbte, — wie überragend alle früheren Schöpfungen!, — dessen Schönheit die aller (anderer) an Grösse und an Güte und Vielfalt der Dinge und an Unvergleichlichkeit der Ausstattung übertrifft, was die Augen der Sehenden bezeugen möchten. Und er füllte (es) mit den heiligen Gegenständen, wie ehrenwerte Reliquien der Heiligen, heilige Bilder und herrliche Geräte zum Gebrauch beim heiligen (Gottes) - Dienst und andere, selten zu findende Dinge. Mit diesen brachte er auch dorthin Sessel und Throne der grossen Chosroiden-Könige, Leuchter und Vorhänge verschiedener Farben, die er als Beute genommen hatte, dann Kronen, Halsgeschmeide und Trinkschalen und Trinkgefässe, die er den Königen von Arabien nahm, als er sie selbst als Gefangene fortgeführt hatte (4), und weihte sie in demselben Tempel, um Gottes zu gedenken und Ihm für jenen merkwürdigen Sieg zu danken. Und daselbst versammelte er die durch ihr Leben ehrenvoll (gewordenen) und mit allen Tugenden gezierten Männer, nicht nur diejenigen, die er in seinen Königümern fand sondern auch aus den (anderen) Gegenden der Welt. Wo immer er auch über die Güte und Vollkommenheit von Jemandem hörte, liess er die (Männer), (nachdem) er geforscht (und) gut geforscht (hatte), kommen und dort wohnen. Das Erbland Liparitethi, das ganz ohne Erbe geblieben war, zusammen mit vielen anderen Dörfern, die rechtmässig, unstreitig, nicht nach willkürlicher Enteignung (ihm gehörten), gab er der Gottesmutter für die, welche als ihre Diener da standen, und (so) sicherte er

(1) *Kön. II* 23,10. (2) 1104/5. (3) *Gelathi*, in *Westgeorgien*.

(4) *Vergl. unten S.*

diesen einen sorgenlosen Unterhalt. Welches (Kloster) steht nun da als zweites Jerusalem im ganzen Osten, als Zeichen von allem Guten, als Führer in der Gelehrsamkeit, als ein zweites Athen, viel höher als dieses in göttlichen Dingen, als Regel und Kanon für alle kirchliche Herrlichkeit.

Und dann gedachte er einer anderen Sache, entsprechend seiner Menschenliebe, die der des barmherzigen und sanften Gottes ähnlich war: Er baute Krankenhäuser an geeigneten und schönen Orten, wo er die von jeder Art Krankheit befallenen Brüder versammelte und mit allem, was sie brauchten, versehen liess, ohne Mangel, und er bestimmte für sie grosszügig Einkünfte und Versorgung. Und stets kam er selbst hin und besuchte sie, begrüßte sie und umarmte jeden einzelnen, verwöhnte ihn, bemitleidete ihn wie ein Vater und beneidete ihn, munterte ihn zur Geduld auf, untersuchte mit eigener Hand die Bettstellen, Gewänder und Betten, Tische und alle für sie zum Gebrauch bestimmten Sachen, gab jedem genügend Gold, ermahnte ihre Pfleger und ordnete jede ihre Angelegenheit gar trefflich und Gott dienend.

Bis zu dieser Zeit hielten die Türken die Stadt Thbilisi, Rusthawi, das ganze Somchithi, Samschwilde und Agarani in ihrem Besitz. Thrialethi und Klde-Karni besass Theodor, der Sohn der Schwester von Georg Tschkondideli, ein kluger, mit Würden bekleideter Mann. Da die Türken und ihre Festungsbesatzungen weniger Furcht hatten, als der König nach Abchasethi ging, so kam dieser damals nach Imerethi (1). Es kamen vor Georg Tschondideli, den Mtsignobarth-Uchuzesi (2), Theodor, Abuleth und Iwane Orbeli zusammen und in einem Handstreich nahmen sie Samschwilde weg (3). Da war es eine grosse Freude, denn von Tag zu Tag vergrösserte sich das Grenzgebiet des Königthums. Als die Türken die Einnahme von Samschwilde erfuhren, verliessen sie die Mehrzahl der Festungen von Somchithi und flohen in der Nacht, diese aber kamen in unseren Besitz.

Bisher aber kamen die Türken im Herbst über Somchithi mit allen ihren Filzzelten, hielten sich in Gatschiani an den Ufern des Kur von Thbilisi bis Bardawi und an den Ufern des Jori auf, in allen den herrlichen Winteraufenthaltsorten, in welchen in der Winterzeit wie in der Sommerzeit das Heu gemäht wird und Holz und Wasser in Fülle vorhanden sind. Dort gibt es auch Wild jeder Art und alles zum Vergnügen. In diesen Ortschaften schlugen sie ihre Zeltwohnungen auf. Unzählig waren ihre Pferde, Maulesel, Schafe und Kamele. Und sie führten ein beneidenswertes Leben. Sie jagten, erholten sich und litten keinen Mangel. In ihren Städten trieben sie Handel, aber unsere Grenzgebiete plünderten sie aus und vollbeladen mit Gefangenen und Beute gingen sie am Anfang des Frühjahres an, nach den Gebirgen von Somchithi und Ararat hinaufzuwandern. Auch im Sommer hatten sie Vergnügen und Erholung, da dort Heu und schöne Felder und blühende Orte waren. Und so gross war ihre Macht und ihre Zahl, dass man sagen könnte (4), das ganze Türkentum der Welt wäre dort. Und es war nicht daran zu denken, dass jemand sie jemals vertreiben oder schädigen würde, auch der Sultan selbst nicht.

(1) Westgeorgien, wo auch Imerethi liegt. (2) Georgischer Premierminister. (3) 1110. (4) Text: Du könntest sagen.

Als Samschwilde eingenommen wurde, war das Chronikon 330 (1). In demselben Jahre kam die Heeresmacht des Sultans und das ganze Türkmenentum (an Zahl) etwa 200,000 Mann, — überraschend, geschickt. Der König stand aber in Natscharmagewi mit (seinen) Palastleuten. Als er die Ankunft der Türken in Thrialeti am Abend erfuhr, brach er in der vollen Nacht heimlich mit 1,500 Mann auf, denn nur so viele fand er vor sich. Am Tagesanbruch rückten die Türken an. Es kam zu einem gewaltigen Kampf an diesem Tage und mit Hilfe Gottes wurde das Lager der Türken (2) besiegt, und als der Tag sich neigte (zum Abend), wandten sie sich zur Flucht, dermassen erschrocken und eilig, dass sie sich auch um ihre Zelte und Schätze gar nicht kümmerten, sondern in der Eile gaben sie mehr Acht auf ihre Beine, als auf jene (Dinge). Und so gingen sie zerstreut in ihre Länder. Diese ihre merkwürdige Flucht erschien aber dem König selbst und seinen Truppen dermassen unglaublich, dass man sie gar nicht verfolgte, denn man dachte, dass die Schlacht am folgenden Tage stattfinden würde.

Georg Tschkondideli nahm auch Rusthawi ein, als der König in Muchrani war. (Das Chronikon war 335) (3). Deswegen waren die Türken sehr betrübt und sie hielten sich zurück, die Winteraufenthaltsorte aufzusuchen. Denn der König pflegte diejenigen, die er vernichten wollte, erst auszukundschaften, da er sie überraschend überfiel und vertilgte. Und das nicht ein- oder zwei- oder dreimal, sondern viele Male, wie es nun von einem Fall berichtet wird.

Denn es kamen grosse Mengen der Türken nach Tao mit ihren Zelten, weil sie sich der Strenge des Winters und der Festigkeit der Gebirge anvertraut hatten. Der König aber ordnete die Sache so, dass er den Streitkräften von Qarthli befahl, sich bereit zu halten, und er selbst ging nach Quthathisi, damit die Türken (4) nichts ahnen. Und im Monate Februar (5) gab er den Qarthliern und den Mes'chen Nachricht, dass sie ihn zur verabredeten Zeit in Klardjethi treffen sollten, und er selbst zog mit den Truppen des Innern (des Königreiches) von Chuptha (6) aus dem Ufer des Tschorchi entlang. Sie vereinigten sich und überfielen die Türken (7) überraschend, die hoffnungsvoll bis Basiani und am Gebirge von Karniphora dasassen (das Chronikon war 336) (8). Sie vernichteten ihre Mengen und nahmen als Beute Pferde und ihre ganze Habe, wodurch das ganze Reich des Königs sich mit allem Guten füllte.

In demselben Jahre schickte er seine Tochter Katay (9) nach Griechenland als Schwiegertochter des Königs der Griechen (10), denn vordem hatte er seine erstgeborene Tochter Thamar als Königin von Scharwani (11) geschickt, damit sie beide wie zwei Gestirne, das eine im Osten und das andere im Westen, die Sphäre erleuchten, den Lichtkreis, wie ihn die Sonne um sich hat, vom Vater erhaltend.

(1) $780 + 330 = 1110$. (2) *Text: ihr Lager*. (3) $780 + 335 = 1115$.

(4) *Text: sie*. (5) 1116.

(6) *Das heutige Chopha bei Bathumi*. (7) *Text: sie*. (8) $780 + 336 = 1116$. (9) *Katharina*. (10) *Kaiser Alexis I. Komnen (1081-1118), sein Sohn Johannes II. (1118-1143)*. (11) *Schirwan*.

Im folgenden Jahre (12) ergriff er Asath und Schotha, die Söhne Gregors (13), und nahm die Festung Gischi ein, und schickte seinen Sohn Demetre mit einem starken Heere nach Scharwani, um (dort) Krieg zu führen. Da schlug dieser bewundernswerte Schlachten, durch welche er die, welche sie gesehen oder davon gehört, in Erstaunen versetzte. Er nahm die Festung Qaladsori ein und kam siegreich vor seinen Vater zurück, vollbeladen mit unzähliger Beute und Gefangenen.

Im folgenden Jahre (1), am Palmsonntag, brach der König von Ghanuchi auf, um zum Ufer des Araxes zu ziehen, und feierte den Ostertag in Nachiduri. Dort berichtete man ihm, dass Beschqen Djakeli von den Türken in Djawachethi getötet wurde. Und deswegen rieten ihm die Grossen ab, zu dieser Zeit aufzubrechen. Er hörte aber nicht auf sie, sondern griff die Türken, die am Ufer des Araxes standen, an und vernichtete eine grosse Menge von ihnen und nahm unzählige Gefangene und Beute.

In demselben Jahre nahm er die Stadt und Festung Lore in Sonchithi und zu gleicher Zeit im Juli eroberte er Agarani am Anbruch des zweiten Tages (nach dem Angriff). Denn zuert nahm diese Festung sein Grossvater Bagrat (2) ein, aber nach einem dreimonatigen Kampfe. — In demselben Jahre im August starben Sultan Malik, Sohn des Sultans Malik - Schah, und Alexis (3), König der Griechen, und keiner von ihnen erfuhr, dass der andere tot war. (Das Chronikon war 338) (4).

Als König Dawith solche Hilfe von oben, seine Siege und Erfolge und Königtümer, Länder, Städte und Burgen, die Gott ihm gab, sah (und) weil solche Truppenmengen in seinem Königreiche nicht vorhanden waren, die genügt hätten, die Städte und die Festungen zu besetzen und zu halten und noch als seine eigenen Begleiter und Krieger in unauhörlichen und ewigen Feldzügen allerorts im Winter und im Sommer ihm zu folgen, sammelte er seinen Verstand, erhob sein Haupt, warf den Blick seines Verstandes herum und nahm mit königlicher Erkenntnis wahr, dass (die Kräfte) seines Königreiches nicht ausreichten, um den Regungen und dem Streben seiner Seele mit ihm zusammen nachzugehen. Und auch er seufzte gleich Alexander. Denn es wird von diesem folgendes erzählt: Ein Philosoph sprach zu ihm: «Es gibt viele und unzählige Länder, deren Namen du sogar nicht gehört hast». Und er seufzte und sprach: «Wenn diese mir fehlen, was soll dann meine Herrschaft sein!» — Deshalb ersann dieser zweite Alexander mit der Weite seines Verstandes, da es kein anderes Mittel gab, (folgendes): Er kannte wohl die zahlenmässige Grösse des Volkes der Kiwtschaken (5) und ihre Kraft im Kampfe, ihre Leichtfüssigkeit bei den Märschen, ihre Angriffswucht, die Leichtigkeit, sie in Gehorsam zu halten und ihre Bereitschaft, sich ganz seinem Willen zu unterwerfen. Und ausserdem (6) war es für sie am leichtesten herüberzuziehen, wegen der Nähe und auch wegen ihrer Armut. Und weil er vor vielen Jahren die begehrenswerte

(12) 1117. (13) *Eristhawi von Herethi (Ostgeorgien)*.

(1) 1118. (2) *Bagrat IV.*

(3) *Komnen*. (4) $780 + 338 = 1118$. (5) *Chazaren*. (6) *Text: mit (all) diesen zusammen*.

und durch ihre Güte ganz berühmte Königin Gwarandurcht, die Tochter des Grossfürsten der Kiwtschaken Athraças, des Sohnes Scharaghans, als seine gesetzliche Gemahlin und als Königin von ganz Georgien von dort heimgeführt hatte, so schickte er Vertrauensmänner und rief zu sich die Kiwtschaken und seinen Schwiegervater. Diese nahmen (die Nachricht) mit Freude auf, baten aber um den von Ossen freien Weg. Deshalb befahl der König nach Ossethi aufzubrechen und nahm Georg Tschkondideli, seinen Mtsignobarth Uchuzesi mit, einen Mann, der vollkommen an geistiger und leiblicher Güte war, voller Weisheit und Verstand, sinnreich, glückhabend und vorsichtig, Erzieher und erzogen von den Herrschern und dem König selbst, erfahren in allen seinen Wegen und Taten und Werken. Sie gelangten nach Ossethi und die Könige und alle Fürsten von Ossethi kamen ihnen entgegen und stellten sich vor sie wie ihre Diener. (Der König) nahm Geiseln von beiden Seiten, von den Ossen und von den Kiwtschaken, und so leicht machte er die beiden Völker einig miteinander und liess Frieden und Eintracht zwischen ihnen, wie zwischen den Brüdern, walten. Er besetzte die Festungen in Dariali und in allen Pässen von Ossethi und vom Kaukasus-Gebirge und machte den Weg für die Kiwtschaken frei und brachte sehr grosse Menge (von ihnen), seinen Schwiegervater und die Brüder seiner Gemahlin heraus. Und nicht umsonst hat sich der König bemüht, und ihr Herausbringen ist nicht ohne Wirkung geblieben, sondern durch ihre Hände vernichtete er die Kräfte Persiens und versetzte alle Herrscher der Erde in Furcht und Schrecken und vollbrachte, sie mit sich führend, ungläubliche Taten, wie es weiter berichtet wird.

Da starb während seines Aufenthaltes in Ossethi Georg Tschkondideli, und (der König) stand an seinem Haupte, weil er von seiner Jugend an im Dienste des Herrschers war. Und mit grossen Ehren liess er ihn nach dem neuen Kloster (1) überführen und er wurde dort begraben. Das ganze Königreich betrauerte ihn und am meisten der König selbst mit Anlegung des Trauergewandes vierzig Tage lang, bis (ihm) Wachtang geboren wurde, anlässlich welcher Freude er die Trauer auflöste.

Die Kiwtschaken mit ihren Familien liess er aber an den für sie geeigneten Orten wohnen. Es waren unter ihnen 40.000 auserlesene, kampffähige Männer. Diese versah er mit Pferden und Waffen, und auch auserlesene Mannen (2), die er bei sich hatte, bildete er für den Dienst aus, 5.000 Mann an Zahl, alle christianisiert, zuverlässig und von bewährter Tapferkeit. Und die meisten Kwitscaken wurden selbst von Tag zu Tag Christen und eine grosse (3) Menge wurde Christi Eigentum.

Als (der König) diese so um sich gesammelt und nach ihren Geschlechtern geordnet und ihre Heerführer und Verwalter eingesetzt und ebenso auserlesene Truppen seines Königreiches, ausgerüstete, mit guten Pferden versehene und welche ihr Antlitz nicht rückwärts wendeten (4), (geordnet) und sich selbst als unvergleichlicher Feldherr und Vorkämpfer, ähnlich dem, was vom alten Qaichosro berichtet wird, in ihre Mitte (gestellt hatte und) sie führte, da begann er Persien, Schwarani

(1) *Gelathi*. (2) *Königliche Garde*. (3) *Text: unzählige*.

(4) *Unerschrocken, nicht zurückweichend*.

und Grossarmenien zu bekämpfen. Denn er war unermüdlich und unverdrossen, zu geeigneten Zeiten und ordentlich führte er diese (Kräfte) mit sich, waltete und verfügte über sie seinem grossen Verstande gemäss. Und wer sollte sein Widersacher sein oder Waffen gegen ihn erheben!

Denn, obwohl die Schrift jenen Makedonier wegen (seiner) Angriffswucht und (seines) schnellen Durchstreifens der Länder und der bunten Vielartigkeit seines Benehmens und seines Denkens mit einem geflügelten Tiger vrglich, war dieser unser gekrönte und neue Alexander, obwohl zeitlich nach jenem kommend, nicht aber an Taten und Gedanken und Energie geringer. Und sogar in den Dingen, in welchen Alexander als Sieger gepriesen wird, steht er nach meiner Meinung nicht niedriger, sondern viel höher (als jener). Und wie jener in weltlichen und fleischlichen Dingen seinen Gleichen und Zeitgenossen überlegen war, so überragte dieser seine Ersten sowohl in den Dingen Gottes und den christlichen Geboten als in den fleischlichen Dingen. Denn er gönnte keinen Schlaf (seinen) Augen und keinen Schlummer (seinen) Augenwimpern und keine Ruhe (seinem) Leibe; auch neigte er sich nicht zu den Geschmäckern und nicht zu den Gelüsten des Fleisches, nicht zum Trinken und Essen, nicht zu Spielen und nicht zu dem ungebührlichen Reden und Benehmen eines Trunkenen, nicht zu irgendetwas, wodurch der Leib den Geist und den Verstand bindet, was den Willen herabsetzt, um ihm ein Ende zu bereiten und ihn schlaff zu machen.

Und nehmet wahr, was er im Laufe von vier Jahren geleistet hat, wovon ich nur vielfach Geringes berichten will.

Der König hatte die Gewohnheit, mit Absicht nach Abchasethi zu gehen, und lockte so die Türkmene in die Winteraufenthaltssorte an den Ufern des Kur her, denn auch ihre Auskundschafter beobachteten den König und forschten nach seinen Wegen. Es ging der König nach Geguthi (1), und von dort nach Chuphtha, und dadurch machte er sie beherzt. (Das Chronikon war 340) (2). Und als diese das Fernsein (des Königs) erfuhren, kamen sie in sehr grosser Zahl nach Botoria und schlugen dort Winterwohnungen auf. Der König schlief aber nicht, sondern er flog am 14. Februar her und griff sie überraschend an, und kaum hatten einige von ihnen Zeit, Pferde zu besteigen und zu entkommen. Man machte unzählige Gefangene und Beute. (Der König) kam nach Ghanuchi und in derselben Woche am Anfangstage des Fastens nahm er in Scharwani Kabala ein und füllte sein Königreich mit Gold und Silber und mit allen Reichtümern und ging nach Qarthli zurück. Und sogleich sammelte er Truppen und gelangte am siebenten Mai nach Scharwani. Er brandschatzte das Land von Lijathi bis Qurde-wani und Schischtalantha, und man kehrte vollbeladen mit Beute nach Qarthli zurück. Zu dieser Zeit stritten der Scharwaner und der Darubandier miteinander. Aphridon (3) wurde getötet und die Scharwaner vernichtet. Im Monate November zog der König nach Aschornia und griff die Türkmene an, vernichtete sie und machte sie zu (seiner) Beute und nahm unzählige davon gefangen. Unterwegs kam er nach Sewgelmedj

(1) *In Westgeorgien.* (2) $780 + 340 = 1120$. (3) *Herrscher der Schirwaner.*

und griff wieder die Türkmenen an und liess keinen Weinenden in ihren Zelten übrig. Das in einem Jahre.

In demselben Winter besuchte er Abchasethi bis Bitschnintha und ordnete die dortigen Angelegenheiten. Die, welche seiner Gnade würdig waren, beschenkte er, die Schuldigen ergriff er und belehrte sie. Es war ein schwerer Winter und grosser Schnee. Als die Türken erfuhren, dass der König fern war, kamen sie ruhigen Herzens an die Ufer des Kur. Derjenige aber, der es bewerkstelligt hatte, war nicht faul, auch keine Hindernisse konnten ihn aufhalten. Eiligst brach er von Abchasethi beim furchtbaren Schnee auf, liess den Schnee durchgraben auf dem Berge Lichi, wo der Schneegraben drei Ellen Höhe erreichte. Seine Truppen standen bereit. Ehe er die Nachrichten von Qarthli gehört hatte, griff er (die Türken (1) in Chunani an und (seine) Truppen füllten (das Gebiet) vom Gebirge bis zum Kur und von Gagi bis zum (Flusse) Berdudja aus. Und man vernichtete (die Türken) mit der Klinge des Schwertes und liess auch nicht einen Boten übrig. (Das Chronikon war 341) (2), es war der Monat März. Im Frühling schwoll der Kur (dermassen) an, dass sein Bett ihn nicht fassen konnte. Diesem (Zustand) haben sich die Türkmenen anvertraut und kamen ruhigen Herzens nach Bardawi. Der König machte (aber) auch diese ausfindig und beim Tageseinbruch schwamm (er) mit den Kiwtschaken den Kur in dem eiskalten (3) Wasser durch und vernichtete die Türken. Er brandschatzte Bardawi, verbrachte (dort) zwei Tage und kehrte nach seinem Willen zurück, vollbeladen mit Beute. Es war der Monat Juni.

Durch derartige Nöte bedrängt gingen die Türkmenen und auch die Kaufleute von Gandsa, Thbilisi und Dmanisi vor den Sultan. Und in ganz Persien haben schwarz gefärbt: die einen ihre Gesichter, die anderen ihre Hände, einige ganz, und so berichteten sie ihm alle Uebel, die über sie verhängt worden waren, wodurch sie ihn zur Gnade für sie bewegten. Und es entstand eine grosse Trauer unter ihnen. Da forderte der Sultan den König von Arabien Durbes, Sadakas Sohn, auf und er gab ihnen seinen Sohn Malik und seine Streitkräfte mit und bestimmte zum Heerführer Elghasi, Arduchs Sohn, einen heldenhaften (und) erfindungsreichen Mann. Und er bot alle kriegsfähigen Türkmenen auf, wo immer sie nur waren, von Damaskus und Aleppo an bis oben herauf, und ausserdem den Athabag von Gandsa mit allen seinen Streitkräften und die Emire von Armenien. (Das Chronikon war 341) (3). Es versammelten sich all diese, verschworen sich und verbanden sich fest, an Zahl dem Sande des Meeres gleich, welche die Erde nicht aufnehmen konnte. Und am zwölften August kamen sie nach Thrialeti, Manglisi und Didgori (4) und selbst die auf den Füßen stehenden fanden kaum Platz auf diesen Räumen. Wie aber König Dawith, furchtlos und gar unerschütterlichen Herzens, seine Truppen gegen sie aufstellte und wie er alles trefflich und gewandt tat, wie ruhig und ohne Aufregung, mit Erfahrung und voller Weisheit (er alles) ordnete, und wie er mit Hilfe von Oben gleich beim ersten Treffen die namhaften Krieger Arabiens zur

(1) *Text: sie.* (2) $780 + 341 = 1121$. (3) Wörtl. zum Erfrieren bringenden. (4) *Die berühmte Schlacht bei Didgori am 14/15. August 1121.*

Flucht zwang und mit welchen Mitteln er sie vernichtete, oder mit welcher Geschicklichkeit und Vorsicht er die Fliehenden verfolgte, von deren Leichen die Felder, Berge und Schluchten sich füllten, und wie er seine Truppen unversehrt bleiben liess, das alles mit gebührender Ausführlichkeit zu berichten würde sich nicht (nur) unsere Zunge, sondern, glaube ich, auch die Zunge aller weisen Erzähler der ganzen Welt gering erweisen. Und wie unsere Krieger und noch mehr unser ganzes Königreich sich mit Gold und Silber, arabischen Pferden, assyrischen Mauleslen, Zelten und Wandteppichen und dazu noch mit unzähligen Kriegsgeräten, mit der Vielfalt der herrlichen Trinkschalen, Bade- und Küchengefässen füllte, — wieviel Pergament sollte es aufnehmen und wieviel Tinte sollte es niederschreiben! Und da die Bauern — siehe da — die Könige der Araber als Gefangene brachten, so brauchen wir über die anderen Dingen nicht viel Worte zu verlieren.

Wie ich zu der Erzählung von diesem gelangte, hielt ich jene grossen und namhaften Erzähler für beklagenswert, ich meine Homer und Aristobulos von den Hellenen und Josephus von den Hebräern, von welchen der eine die Erzählungen von den Achäern und Troern ausschmückte, wie etwa Achilles und Hektor oder Agamemnon und Peisandros, dann Odysseus und Pidytes sich aufeinander stürzten und wer Sieger blieb, und der andere Heldentaten und Siege Alexanders erzählte, der dritte aber die Leiden beschrieb, die (der Kaiser) Titus seinen Rassengenossen zugefügt hatte. Und da diese nicht genug Stoff des Geschehenen für ihre Erzählungen hatten, so machten sie (ihre Worte) mit der Kunst der Rhetorik lang, wie Alexander selbst etwa sagt: «Du warst nicht gross, Achilles, sondern einen grossen Lobpreiser fandest Du — Homer!» Und weil auch während der Dauer von acht Jahren des Trojanischen Krieges nichts geschah, was der Lobpreisung würdig gewesen wäre, — König Dawiths Treffen mit so grossen (Kräften) aber in der Zeit von drei Tagen geschah und auch beim ersten Anprall (diese Kräfte) ihn nicht zu widerstehen vermöchten, hätten (nur) jene Weisen zum Stoff ihrer Erzählungen die Taten Dawiths gehabt, so hätten sie auch gebührend, entsprechend ihrer Kunst der Rhetorik geschrieben, und dann wären sie gebührender Lobpreisung würdig geworden. Nun soviel darüber.

Im folgenden Jahre nahm der König Thbilisi bei dem ersten Kampf ein, das die Perser (1) 400 Jahre lang besetzt gehalten hatten, und gab es seinen Söhnen zur Schatzkammer und zum ewigen Wohnsitz. Das Chronikon war 342 (2).

Im folgenden Jahre kam der Sultan nach Scharwani, ergriff den Scharwan-Schah, nahm Schamachia ein, schickte Boten vor den König und warf ihm in einem Brief folgendes vor: «Du bist ein König der Wälder und wirst niemals vermögen, in den Feldern zu erscheinen! Nun habe ich Scharwan-Schah gefangengesetzt und fordere meinen Tribut. Wenn du willst, schicke mir gebührende Geschenke (und) besuche mich, nachdem du aus deinen Verstecken herausgekommen bist!» Als der Kö-

(1) *Eigentlich Araber und dann Türken.*

(2) $780 + 342 = 1122.$

nig es hörte, bot er seine sämtlichen Streitkräfte auf und schneller als sein Wort kamen vor ihn alle von seinem Königreiche, und er brach gegen den Sultan auf. Die Kwitschaken waren eben zu dieser Zeit gezählt und ihre Zahl betrug 50.000 Kampffähige. Als der Sultan den Aufbruch (des Königs) gegen ihn (und) die Zahl seiner Truppen erfuhr, wurde er bestürzt, räumte das Feld, wo er stand, und floh in die Stadt hinein und deckte sich einerseits mit Gebüsch und andererseits mit den Mauern der Stadt Schamachia. Als der König es hörte, hielt er es nicht mehr für gebührend, dem Fliehenden nachzusetzen, sondern auf die Erde niederfallend erstattete er Gott dem Wundertäter Dank und blieb am Orte, wo er stand. Dann verlangte der Sultan keine Geschenke und forderte auch zu keinem Kampfe heraus, sondern (er bat) mit viel Flehen, Geschenken und kniefälligen Botschaften wie ein Sklave in der Not, mit viel Demut und nicht wie ein Sultan, um den Weg zum Fliehen, nachdem er durch Hunger und Durst viele Tage lang bedrängt wurde. — In denselben Tagen vernichteten die Mannen des Königs den Athabag von Rani Aghsunghul, der zum Sultan ging mit seinen vielen Streitkräften (etwa) 4000 Mann (an Zahl) und kam mit Mühe und Not allein vor den Sultan. Als der Sultan es sah, stahl er sich in derselben Nacht fort und, von Sasduni fliehend, ging er auf einem anderen Wege nach seinem Lande. So kehrte der König siegreich und Gott dankend zurück und erholte sich wenige Tage in diesem Monate (1).

Im folgenden Monate — es war der Monat Juni — zog (der König) wieder nach Scharwani und nahm Gülistan ein, die Hauptresidenz von Scharwani, und bei der furchtbaren Hitze vollzog er die Einverleibung von Scharwani. Und er füllte mit allen Gütern jeden, der seinen Befehlen Folge leistete. Er zog nach Qarthli (zurück); im Herbst zog er nach Geguthi; jagte dort, erholte sich, ordnete alle dortigen Angelegenheiten; und im März kam er nach Qarthli und nahm die Stadt Dmanisi ein; und im April griff er (2) in Schaburani den Darubandier an und vernichtete die Qurden, Lesghier und Kwitschaken des Darubandiers und nahm die Festungen in Scharwani Ghisan und Chosaond und die umliegenden Gebiete. Und schleunigst flog er wie ein Adler her und im Monate Mai nahm er die Festungen in Somchithi Gagi, Teronakal, Qawasin, Norbed, Manasgom und Talindjaqar. Und im Juni zog er mit seinen Truppen, durchschritt Djawachethi, Kola, Karniphora, Basiani bis Sper und vernichtete und nahm gefangen alle Türkmene, die er fand. Er zog über Bughtha-Kuri zurück und verbrannte Olthisi und kam gar siegreich nach Thrialetli; und er verbrachte dort wenige Tage und die Truppen gingen dann nach Hause (3).

Am 20. August (4) kamen zum König, der an der Bujana-Quelle stand, die Schriftführer der Häupter der Stadt Anisi und trugen ihm (ihren Entschluss) vor, die Stadt und die Festungen ihm zu übergeben. Und (der König) schickte schleunigst Briefe für das Aufgebot (der Truppen) und am dritten Tage standen 60.000 Krieger vor ihm. Er zog (und) nahm am dritten Tage die Stadt Anisi und seine Festungen ohne Schwierigkeit ein, auch Dörfer und umliegende Gebiete bei Anisi. Er

(1) *Mai* 1123. (2) *Text Pl.* (*griffen sie, d. h. der König und seine Truppen, an*). (3) 1124. (4) 1124.

führte Bulaswar und seine acht Söhne, Dienerinnen und Schwiegertöchter fort und schickte sie nach Abchasethi. Und als Verteidiger von Anisi hinterliess er die mes'chischen Adeligen und kehrte nach Qarthli (zurück).

Und er gönnte seinen Truppen eine Ruhe von wenigen Tagen und dann zog er wieder nach Scharwani und besetzte die Stadt Schamachia, die Festung Bigriti und das ganze Land Scharwani. Er hinterliess in den Festungen und Städten grosse Truppen, Heren und Kachen. Als Verwalter und Aufseher für alle dortigen Angelegenheiten setzte er seinen Mitsignobarth-Uchuzesi Simon Tschkondideli, den Erzbischof ein, damals Bischof von Bedia und Alawerdi, mit denselben Eigenschaften wie Georg, sein Oheim mütterlicherseits, einen in jeder Beziehung vollkommenen, weisen Mann. Da ordnete er alle Angelegenheiten von Scharwani, füllte mit guten Dingen und mit Gaben die Qurden, Lesghier und Tharasen. Er kehrte nach Qarthli zurück und bestimmte seinen Kiwtschaken Winteraufenthaltsorte und Verpflegung und (setzte) ihre Aufseher (ein) und ordnete alle Angelegenheiten von Qarthli, Somchithi und Anisi.

Und für das Frühjahr plante er grosse Taten zu vollbringen und grössere Feldzüge zu unternehmen, denn es gab keinen Widerstand für ihn und der Sultan selbst Zitierte vor Furcht da, wo er war, und hoffte auch nicht, dass er sogar die ihm rechtmässig gehörenden Städte und Länder besitzen werde, sondern wie fern er auch war, träumte ihm im angsterfüllten Schlaf der Tod. Deswegen schickte er eine Botschaft nach der anderen mit Geschenken, um sein Antlitz zu besänftigen, und er sandte schwere, schöne, vielartige Schätze, seltene schwer zu findende Vögel und Tiere und suchte bei ihm Frieden und Eintracht und Schonung vor den Plünderungen (2) von den Kiwtschaken. Daher nahm er keine Rücksicht auf die Menge der Ausgaben, um sich da, wo er war, nur Frieden und Leben zu sichern. Und ich denke, dass dieser Tatkräftige (3) vielfach so viel Länder, Gefangene und Reichtümer als die, welche seinen Ahnen und Vätern genommen wurden, an sich zurückbrachte. Und das Land wurde befriedet und es wurde reich (4) und alles Gute wurde ihm zuteil; alles, was verwüstet war, wurde mit Ueberfluss gefüllt und wiederaufgebaut und unser Königreich hatte mehr Frieden und Reichtum als jemals, — anstatt der in der Vergangenheit geschehenen Verheerungen.

Das sind Berichte über seine (5) königlichen Streifzüge, über seine Schlachten, Mühen und Siege und Erfolge und über die Eroberung und Inbesitznahme von vielen und grossen Fürstentümern und Königtümern und die Taten, die er ausgeführt und vollbracht hatte, welche wir aus (einer Menge) seiner grossen Taten, worüber es unmöglich zu berichten ist, nur mit ganz wenigen Worten erwähnt haben. Und wir bemühen uns, den Löwen aus seinen Krallen und das Wesen des Gewebes einer Blume aus (ihrer) kleinen Wurzel, ebenso wie einen Menschen aus seinem Schatten erkennen zu lassen, was unmöglich zu machen ist!

(1) *Text: Liebe.* (2) *Text: Nicht-Plünderung.* (3) *König Dawith.* (4) *Text: füllte sich.* (5) *Des Königs Dawith.*

Wenn aber einige von dem in fleischlichen Dingen so tätigen Folgendes denken würden: Wie hätte er nur vermocht, auf die gottgefälligen und geistigen Tugenden sein Augenmerk zu richten und daran zu denken, geschweige sie auch zu üben, denn jene genügen gar sehr für einen in Fleisch lebenden Menschen, dass er sie tut und erfolgreich vollendet, — und zwar, (wenn man bedenkt), wie tief er sein Königtum fand und wie hoch er es brachte, und wo er (seine) Grenzen setzte und wie er die Besiegten als Sieger erscheinen liess,—so dürfen vielleicht diejenigen, die so denken, nicht getadelt werden, sondern es sei ihnen Folgendes gesagt: Wenn jemand diese Dinge untersucht und sie genau wissen will, so wird er die fleischlichen Dinge, die (hier) erwähnt sind, fast gar sehr unnütz und nichtig finden, als wirklich geringe und weltliche. Und von (seinen) festen Beharrlichkeiten und seinen ewig gottähnlich machenden Taten, die er mehr als jene befleissigte und für dringendste hielt, wollen wir auch einige wenige von vielen, wie eine Schöpfkelle aus dem Flusse Kur, berichten.

Es sagt Solomon: Anfang der Weisheit — Furcht vor dem Herrn! (6) Und gleich Dawith, dem Vater Gottes, erwarb sich Dawith von seiner Kindheit an diese Furcht vor dem Herrn als Anfang der Weisheit, welche sich mit dem Alter vermehrte und zu gegebener Zeit solche Früchte trug, dass er damit seine beiden Leben zierte, seine Taten verschönerte, die fleischlichen Angelegenheiten und die geistigen gedeihen liess. Und wie er von den grossen Verkündern der Weisheit (7) irgend hörte und da er die Furcht vor dem Herrn auch bei Vater Gottes fand, sammelte er reichlich die theologischen Schriften und die (Schriften) von jenen (1), soviel er ihrer aus anderen Sprachen in die georgische Sprache übersetzt fand, die alten und die neuen, wie ein anderer Ptolemäus (2). Dann liebte und eignete er sie sich dermassen an, dass man sagen könnte (3), er lebe und bewege sich in ihnen. Sie waren seine schmackhafte Nahrung und sein süsser Trank, sie waren seine Freude, sein Vergnügen, seine Lehre und sein Nutzen. Während seiner Tag und Nacht dauernden Streifen, seiner unverdrossenen Feldzüge und seiner rastlosen Mühen wurden die Bücher von einer Menge Maulesel und Kamelen getragen, und wo er vom Rosse abstieg, brachte man ihm vor allem ein Buch mit der Hand, und er hörte zu lesen nicht auf, bis er müde wurde. Und nach dem Abendmahl wieder das Lesen der Bücher statt des Schlafens oder einer anderen Betätigung! Und als die Augen ermüdeten, so ersetzte er sie durch Ohren, wobei er nicht oberflächlich, sondern gar sehr aufmerksam seinem Vorleser zuhörte, forschte, Fragen stellte und in den meisten Fällen den Inhalt und die Tiefe (der gelesenen Tezte) (4) selbst erklärte.

Am merkwürdigsten ist aber folgendes: Ihr wisset alle, wie die Jagd (5) am eiligsten von allen anderen Dingen ist und wie sie den fes-

(6) *Proverbia* 1, 7. (7) *Philosophen*.

(1) *Der Philosophen*. (2) *Claudius Ptolemäus*. (3) *Text: Du könntest sagen*. (4) *Text: ihre, d. h. der Bücher*. (5) *Wörtlich Jagdwesen*.

selt, der ihr ergeben ist, und wie sie ihn reizt und ihn beim Jagen nur darauf aufmerksam macht, dass er das Wild sieht und verfolgt. Aber der Eifer (des Königs) (1) bewältigte auch dieses, denn er hatte Bücher in (seinen) Händen auch bei der Jagd, und als die Zeit da war, gab er sie seinem Diener und verfolgte (das Wild). Und du sollst etwa nicht denken, dass er mit leeren Händen zurückkam oder umsonst gelaufen ist. Denn wer von dem im Fleisch lebenden war ihm gleich oder wen sah man in der Jagd so erfolgreich wie ihn?! Man erzählt, dass ein gewisser Mosollamos (2) der Hebräer an Bogenschützenkunst und an Trefflichkeit des Angreifens der Beste im Heere Alexanders war, und dass Achilles der Hellene von Kentauros gelehrt wurde, dass aber Bahram-Djur der Perser, das Seltsamste und das Merkwürdigste vollbracht hat. Und doch, wahrhaftig, keiner von diesen konnte ihm gleichkommen, wie wir (es) gesehen haben.

Ich will noch eine andere Tatsache erwähnen, die (seine) Liebe für die Bücher bezeugt, welcher Bericht nichts Lügenhaftes enthält, denn der Herr verdirbt die, welche Lüge sprechen: Er legte einmal das Apostelbuch vor sich zum Lesen und als er (das Buch) bis zum Ende las, setzte er ein Zeichen am Ende des Buches. Und am Ende des Jahres zählten wir diese Zeichen nach und sahen, dass er (das Buch) vierundzwanzigmal gelesen hatte!

Auch viele andere, ähnliche Fälle sind wissenswert, ich will aber zu diesen anderen nur noch einen hinzufügen: Als die Stadt Thbilisi noch nicht ganz unter dem Joch der Botmässigkeit des Königs stand, wie (es) jetzt (ist), aber voll von Christenvolk war, machte man (3) einmal eine Verschwörung und vernichtete auch ohne Ursache die Christen, so viele man ihrer fand, und einmal verkaufte man die in die Stadt hineingehenden oder aus der Stadt herausgehenden Christen an die Türkmenen, die mit den Karawanen kamen, und überantwortete sie (also) dem Tode und der Gefangenschaft. Und so war das Land eine lange Zeit der Vernichtung preisgegeben, was die Seele Dawiths gar sehr betrückte. Es kam einmal eine grosse Karawane aus Gandsa und mit ihr zusammen kamen viele Türkmenen. Das erfuhr der König und er schickte etwa zwölf auserwählte Mannen, um das bei Lotschini weidende Vieh der Stadt wegzutreiben, damit die Türken vielleicht zur Verfolgung herauskommen und er sie durch dieses Mittel vernichten könne. Er selbst aber mit etwa dreihundert Kriegern versteckte sich in einer Schlucht bei Awtschala und verliess sich auf keinen anderen Späher, sondern ging selbst allein, gar ohne Waffen, nur mit dem Schwert, und nahm ein theologisches Buch mit, und befahl seinen Truppen, sich gar nicht zu bewegen, ehe er zu ihnen gekommen wäre. Und die Mannen taten das, was ihnen befohlen wurde, und trieben das Vieh weg. Und die Türken, 100 Mann an Zahl, holten sie ein und nach einem grossen Kampf warfen sie die Mannen nieder und töteten ihre Pferde, jene kämpften aber auch zu Fuss heftig. Der König aber, vom Pferde abgestiegen, vermutete ihr Kommen noch nicht, ergab sich dem Lesen und

(1) *Text: sein.* (2) *Flav. Joseph. op. omn. VI; SS. 200-203 Teubner: georg. Text: Mosi/Machos.* (3) *Gemeint sind die mohammedanischen Bewohner von Thbilisi.*

wurde dadurch geistig so hingerissen, dass er vollständig vergass, was er vorhatte, bis seine Ohren ein Geschrei vernahmen. Schleunigst liess er das Buch da liegen, sass auf und ritt (in der Richtung) und stiess auf seine Mannen, die in solcher Not waren. Und da er von seinen Truppen fern war, und, wenn er gegangen wäre, sie zu benachrichtigen, man seine Mannen erschlagen hätte, so flog er schleunigst gleich einem Adler hinüber und trieb (die Feinde) wie Rebhühner auseinander und bald erschlug er so viele von ihnen, dass ihre Pferde seinen Mannen genügten. Und die Berittenen vernichteten so viele (Feinde), dass nur wenige davon in die Stadt zurückflohen und die Wege waren mit ihren Leichen bedeckt. Und auch das Schwert des Königs, von dem vielen Schlagen krumm geworden, verneinte seine Scheide. Dann erst kam er zu seinen Truppen, die ihm grosse Vorwürfe machten.

Sehet nur wie ich (es tue), dass er (sogar) bei einer solchen und so viel Wachsamkeit erheischenden Angelegenheit wieder das Lesen für die eiligste Sache hielt! Nun so viel darüber.

Ich will aber auch folgendes sagen: Wenn er das Wissen aus den Schriften und die Erkenntnisse der vergangenen Ereignisse, die Erlebnisse der ersten gut führenden oder der keinen Erfolg habenden Könige nicht als Mahnung und Beispiel vor sich hingestellt und benutzt hätte, wie Solomon Folgendes sagt: Er kennt Zeitläufte, Lösung der Gleichnisse und vergleicht das Vergangene mit dem Kommenden (1), — wie hätte er, wenn er dieses nicht so (getan hätte), das so erniedrigte Zepter des Königstums, das so schwer und wahrlich grossartig zu handhaben ist, so hoch halten können und derart wie kein anderer, denn er wurde weiser als Gabasaël und als Etham der Israelit, der Schrift nach.

Und wer kann aufzählen, wie viele Dinge von dem Königtum gefordert werden, wie viele Verordnungen und Verwaltungsmassnahmen betreffs des Besitzes der Gebiete, des Haltens der Grenzen, des Vermeidens von Zwistigkeiten, der Ordnungsmassnahmen im Königreiche, der Bemühungen für die Kriege, dererspähung der Heimtücke der Fürsten, der Ausrüstung der Krieger, der öffentlichen Gefahren, der Urteile über die Beamten- und Richtertätigkeit, der Einkünfte der Schatzkammern, der Empfänge der Botschaften und der ihnen zu erteilenden Antworten, der gebührenden Erwiderung für die Sender von Geschenken, der gnädigen Belehrung der Schuldigen, der Vermehrungen der Belohnungen für die Verdienten, der Untersuchungen der Rechtssachen der Klagenden, der entsprechenden Begrüssungantworten auf die Begrüssungen, der Aufstellung der Truppen und der geschickten Angriffe, — und wie viel sollte man mit Worten aus der bodenlosen Tiefe der königlichen Angelegenheiten ausschöpfen, in welchen keiner von den alten und neuen Königen ihm gleich kam, wie es die Taten bezeugen, die er durch seine Weisheit vollbracht hat und welche glänzender als der Lichtkreis der Sonne uns offenbar sind.

Denn er machte den Sultan zu seinem Tributpflichtigen und den König der Griechen zu seinem Verwandten; er warf die Heiden nieder, er vernichtete die Barbaren, brachte die Könige als Geringe (zu sich)

(1) *Eccles.* 1, 2.

und die Herrscher als Diener; er schlug die Araber in die Flucht, machte die Ismaeliten zur Beute, setzte die Perser gleich dem Staub und ihre Fürsten gleich den Bauern. Und, um kurz zu reden, die ersten Könige, Richter, Goliaths, Helden, jene seit Jahrhunderten berühmten tapferen und mächtigen Männer, durch welche Werke auch (immer) sie berühmt geworden waren, alle hat er in Bezug auf jede Tat und auf jedes Beispiel so wie wortlos gesetzt.

Und dann, welcher Verstand sollte seine gottgefälligen Tugenden und seine geistlichen Taten fassen, oder wessen Zunge vermöchte zur Wiedergabe dessen zu dienen, was man gefasst hat. Denn wie Gott richtete er mit seinem unnachsichtigen Urteil seine Gemeinden und auf keine Seite neigte sich die Zunge seiner Wage, wie wir es bei Solomon bei seinen Urteilsprüchen hören und wie die Urteile und Worte von Moses selbst uns Kunde geben.

Und die Haupttugend — die Reinheit — hat er sich in dem Masse erworben, wie der grosse Antonius (1). Man (2) möge mir nicht von etwas aus seiner Jugend sagen, dessen auch Gott nicht gedenken wird! Man wisse wahrhaftig, dass er einmal in der Zeit von zehn Jahren mit dem ewig reinen Mund und gereinigten Herzen unverderbliche Sakramente Christi zu sich nahm, — bei der Zeugnisablegung vor seinem Gewissen und ohne dass sein Verstand ihm etwas vorhielt, dessen Zeuge auch Jener Vertrauenswürdige im Himmel ist. Auch braucht man nicht über seine Gebete und Fasten zu reden, die er nur übte.

Auch die Klöster und die bischöflichen Kirchen erhielten Satzungen und Regeln des Gottesdienstes und aller Kirchenverwaltung von dem Palaste, als einen fehlerlosen, gar trefflichen und festgesetzten Kanon der guten Ordnung des Gebetes und des Fastens. Und Liebeslieder — und Gesänge, und Vergnügungen, und Schimpfworte, die Gott verhasst sind, und jede Unordnung hat er unter seinen Truppen und bei der unzähligen Menge der Menschen vielsprachiger Stämme zunichte werden lassen, gleich wie bei den Himmelsbewohnern!

Auch übte er solche Barmherzigkeit den Armen gegenüber, dass seine Wohltaten Meer und Festland erfüllten. Denn er füllte mit dem Guten die Lauren, Konvente und Klöster nicht nur seines Königreiches allein, sondern auch die von Griechenland, von dem heiligen Berge (3) und Bulgarien, dann von Assyrien (4) und Zypern, vom Schwarzen Berge und von Palästina, am meisten bereicherte er aber mit den Gaben jeder Art das Grab des Herrn und die in Jerusalem Weilenden (5). Auch noch ferner als diese, — denn auf dem Berge Sinai, wo Moses und Elias Gott sahen, baute er ein Kloster und spendete für dieses viele Tausende Gold, Vorhänge aus golddurchwirkten Geweben, eine vollständige Sammlung von Büchern für den Kirchengebrauch und Gefässe für die heiligen Handlungen aus dem auserlesenen Golde.

Und dann, wer sollte die täglichen Spenden aufzählen, die er heimlich aus seiner Hand gab, ausser dem Vater der Himmel, welcher offenbar zu vergelten pflegt: Denn er hatte einen kleinen Beutel, den er, nachdem er

(1) *Der heilige Antonius.* (2) *Text: 2. p. sing.*

(3) *Berg Athos.* (4) *d. h. Syrien.* (5) *Georgische Mönche.*

ihn am Tage mit seiner treuen Hand mit Denaren gefüllt, am Abend dann leer zurückbrachte, mit freudiger Seele und frohem Antlitz. Und manchmal gab er die Hälfte davon aus, manchmal aber fand er niemanden und liess ihn für den folgenden Tag aufbewahren, indem er mit Seufzer sagte: «Heute konnte ich, besiegt von meinen Sünden, dem Christus nichts geben!» Und das tat er nicht davon (nehmend), was die Beamten vor ihn brachten, oder den Schatzkammern entnehmend, sondern davon, was er selbst mit seiner Hand erbeutet hatte, wovon er einmal seinem Beichtvater etwa 25.000 Denare gab, um es unter die Armen zu verteilen. Und auch dieses Wenige haben wir von Vielem erwähnt.

Und er befreite nicht nur die Klöster und Lauern von den (sie) bedrängenden Landesherren, sondern auch die Priester in seinem Königreich von allem Frondienst und von aller Not, damit sie mit freier Seele Gott dienen könnten.

Ausserdem, wieviele Kirchen hat er gebaut, wieviele Brücken über die gewaltigen Flüsse (geschlagen), wieviele beschwerlich zu gehende Wege gepflastert, wieviele Kirchen, von den Heiden besudelt, zu Häusern Gottes gereinigt, wieviele Stämme der Heiden zu Kindern des heiligen Taufbeckens gemacht und von Christus annehmen lassen. Und er richtete sein grösstes Streben dahin, die ganze Welt dem Teufel zu entreissen und zum Eigentum Gottes zu machen, wodurch er die Gnade des Aposteltums empfing wie Paulus und wie der grosse Konstantin.

Unter den anderen trefflichen (Einrichtungen) hatte er auch diese gehabt: Da die Kläger und Bedrängten und Vergewaltigten ihn während seiner Züge durch seine Königtümer wegen der Menge der Truppen und der Schnelligkeit der Bewegungen nicht leicht erreichen konnten, wohl aber die, welche in Not waren, des königlichen Rechtsspruches und Hilfe bedürften, — da pflegte einer vielleicht einen Hügel in der Nähe des Weges oder einen Felsen, oder einen Baum zu besteigen, wie Zachäus (1), wenn man etwas derartiges fand, und von dort seine Klage kundzutun, — aus diesem Grunde hatte er Männer eingesetzt, die die Sachen der Kläger untersuchten und sie aburteilten (und) von welchen diese ihre Heilung empfingen.

Oft haben wir gesehen, wie er seine Wangen mit Tränen benetzte, als er die von verschiedenartigen Krankheiten befallenen und schrecklich anzusehenden Menschen sah, welche Krankheiten jene üblen und unglücklichen Leiber angreifen, die das Land von Kuthathisi mehr als andere Länder grosszieht.

Wer sollte Gefangene aufzählen, die er befreit, und seine Kiwtschaken, die er losgekauft? Wer sollte in gebührender Weise (seine) Ehrenbezeugungen gegen die Mönche, ihren Empfang in Demut und Begrüssung und lebenswürdige Aufnahme, Gaben und Mittel, womit er sie mit dem Nötigen versorgte, schildern?

Auch folgendes hat dieser weiseste König eingerichtet, wodurch er allen am meisten Furcht und Schrecken einflösste. Denn das war eine Gabe Gottes bei ihm, und eine ganz merkwürdige Sache: Gar keine Tat,

(1) *Luk.* 19. 1-5.

keine gute und keine böse, begangen von den in der Ferne oder in seinen Königreichen Weilenden, oder auch von den Männern des Heeres, den Grossen oder den Kleinen (und) kein von ihnen gesprochenes Wort blieb ihm verborgen. Sondern alles, was immer (einer) heimlich getan oder gesagt hatte, war offenbar vor ihm, sodass er ihnen sogar einige von ihren im Herzen getragenen Worten oder von ihren Gedanken erzählte, wodurch er sie in Schrecken versetzte. Er kannte genau die von den in der Ferne weilenden Mönchen in ihren Zellen vollbrachten Taten und (ihre) Tugenden, und er kannte das Mass der Länge ihres Weges bis zur Kirche, und er lobte sie und beneidete sie für ihre Duldsamkeit. Untersuche nicht, o Leser, wie es getan wurde, sondern wisse, was für Nutzen er damit fand. Denn er tat das nicht aus irgend einem eitlen Grunde um Jemandes schimpfliche Taten zu verurteilen oder jemanden zu schelten, geh! sondern er richtete dadurch sehr grosse und eilige Dinge aus, und viel Gutes wurde dadurch verursacht. Denn erstens, an irgendeine Untreue, Heimtücke oder Verrat wagte keiner weder von den Grossen noch von den Kleinen sogar zu denken, geschweige denn, mit jemandem davon zu sprechen, auch nicht mit seiner Bettgenossin oder mit seinem Freund, oder mit seinen Kindern, denn jedermann wusste mit Sicherheit, dass es unmittelbar nach dem Herausgehen eines Wortes aus seinem Munde zweifellos dem König bekanntgeworden wäre. Und viele wurden auch wegen derartiger Vergehen gestraft und überführt. Deswegen vermöchte niemand während seiner Lebzeiten an Verrat zu denken, sondern er gebot allen Ehrfurcht und Vorsicht.

Und dann wurde dieselbe Sache den Häuptern der Priester, den Priestern und Diakonen, Mönchen und allen Menschen zur Ursache ihres ordentlichen Verhaltens und zum Wege zu allen Tugenden. Denn aus Furcht vor ihm wagten sie nicht, den Weg der Unordnung zu gehen, weil sie wussten, dass nichts dem König verborgen blieb und dass er die Tugend lobte und das ihr Nicht-Aehnliche rügte. Und da weder ein Landbewohner noch ein Städter, weder ein Krieger noch irgendein Herzog, noch irgendeine Würde und irgendein Alter es wagte, krumme Wege zu gehen, weil es für alle Menschen Ordnung, für alle Gesetz, für alle Ehre, und sogar aller Buhlenden selbst Zurückhaltung da war, — aller Furcht und Lenkung auf die Wege Gottes und des Friedens, — hat er diese grossen Taten, die nur Gott zu vollbringen vermag, auf diese Weise so leicht zu Vollendung gebracht, wie keiner die leichten. Deswegen verbreiteten sich Furcht und Schrecken vor ihm in allen Gebieten des Landes und alle Bewohner des Landes waren erschüttert.

Es versammelte sich einmal vor dem König das krumme Geschlecht der gar bösen Armenier: Bischöfe und viele Priore ihrer Klöster, die sich sehr lobten, die Quelle aller Gelehrsamkeit und Wissenschaft erreicht zu haben, und trugen dem König vor, er möchte durch seinen Befehl eine Versammlung einberufen und man sollte eine Disputation veranstalten und die Religion untersuchen; und würden sie besiegt, so würden sie in Bezug auf den Glauben mit den Georgiern (1) zusammen einen Körper

(1) *Mit den orthodoxen Georgiern.*

bilden und den ihrigen verdammen, würden sie aber siegen, so sollte man ihnen nur die Gnade erweisen, dass man sie nicht mehr für Ketzler hielte und verdamnte — und nichts als dieses verlangten sie. Da berief der König den Katholikos Johannes von Qarthli und die ihm unterstehenden Bischöfe und Mönche und Arsen von Ikaltho, den Exegeten und Kenner des Griechischen und des Georgischen und Erleuchter aller Kirchen, und andere gelehrte und weise Männer. Sie disputierten dann miteinander vom frühen Morgen bis neun Uhr und kamen zu keinem Schlusse, denn beide Seiten hatten nur den Wunsch zu siegen, und sie polemisierten miteinander mit eitlen Worten, denn sie drangen in undurchdringliche Dinge ein, aus welchen es schwer herauszukommen war. Dem König wurde es langweilig und er sprach zu ihnen: «Ihr seid, o Väter, in die Tiefen und ungewisse Schauen hineingegangen, wie die Philosophen, und wir, als ungelehrte und ganze Weltmenschen, vermögen nicht, es zu verstehen. Und es sollte euch bekannt sein, dass ich als militärisch erzogener Mann fern von der Gelehrsamkeit stehe. Deswegen werde ich mit ungelehrten, schlichten und einfachen Worten zu euch sprechen». Als er dieses sagte, hub er an, zu ihnen Worte zu sprechen, die zweifellos Gott seinem Munde gab, — solche Gleichnisse und Beispiele und wunderbare, unwiderlegliche und unbestreitbare Erklärungen, durch welche er sie wie die Aegypter ertränkte, und brachte sie zum Schweigen und machte sie unfähig, eine Antwort zu geben, und gar wortlos, wie einmal der grosse Basilius in Athen dieselben Ketzler, und versetzte sie in solchen Schrecken und volle Hilfslosigkeit, dass sie ihre Niederlage offenbar zugaben und nur folgendes sagten: «Wir dachten, dass Ihr Schüler von diesen Eueren Lehrern seid. Wie wir aber sehen, bist Du etwa Lehrer der Lehrer, dessen Krallen diese Euere vermeintlichen Lehrer nicht erreicht haben». Und so sich selbst gar sehr beschuldigend, zogen sie sich beschämt zurück und wagten etwas derartiges niemals mehr.

Es gibt einige, die den König zuerst wegen der so harten Kriegführung und der rastlosen Züge seiner Heere und deren Nöte beschuldigen wie folgt: «Auch ein Bogen kann nicht immer überzogen und ebenso die Saite eines Musikinstrumentes kann nicht immer angespannt sein, denn bei ihrem Gebrauch können sie unbrauchbar werden». Derartige Dinge sprechen sie über ihn, den Tadellosen und gar Unbescholtenen. Aber solche Leute sollen vor allem dieses hören (nämlich), dass er das kleine Königreich Abchasien hatte, verkleinert und vermindert infolge der Entführungen (der Menschen) in die Gefangenschaft und der obenerwähnten Nöte, und eine kleine Schar von Kriegern, und diese auch eingeschüchtert durch die oftmalige Flucht vor den Feinden, ohne Pferde, ohne Waffen und ganz unkundig des Kampfes gegen die Türken und gar furchtsam. Wenn er seine Truppen nicht durch so viele unverdrossene Feldzüge und kleine Kämpfe und das Lernen (des Kampfes) und die kluge und geschickte Führung und die Herbeiführung ihrer vielen Siege ausgedildet und wagemutig im Kampfe gemacht hätte, (wenn) er nicht durch Loben und Belohnen der Tapferen, aber durch das Bekleiden mit weiblichen Gewändern, durch Tadeln und Rügen der Feigen (es) ermöglicht hätte, dass es in seinen Heeren gar keinen für einen Feigling

Gehaltenen gab, wie hätte er so viele Siege erringen oder so grosse Königreiche erobern können? Vielleicht durch Schlafen oder Trinken und Vergnügen auf den Wiesen und das Sich-ergeben den verweiblichenden Dingen?! Nicht so, nein!

Sondern, hat auch Alexander nicht in derselben Weise gehandelt? Denn zuerst sammelte er um sich die von seinem Erblande und damit eroberte er den Westen: Europa, Italien, Rom und Afrika, und die dortigen mitnehmend, eroberte er Aegypten, von Karthago aus einbrechend, und von Aegypten aus Palästina und Phönizien, und nachdem es sich Kilikien angeeignet hatte, kämpfte er gegen Darius, und als er Persien mit sich vereinigt hatte, dann erst bekämpfte er den Inder Poros. Und nur durch all dieses durchstreifte er die ganze Welt und tat das, was er getan hat (1). Sonst, auch Alexander hätte nichts Treffliches geleistet, wenn er nur den georgischen Truppen gleiche Streitkräfte gehabt hätte. Wenn aber Dawith die Herrschaft auch über Persien gehabt hätte, oder die Kräfte der Römer, oder auch anderer grosser Reiche, dann hätte man seine und die der anderen (hoch) gepriesenen Taten gesehen!

Ich will auch einen anderen diesbezüglichen Grund erwähnen: Da das Geschlecht der Georgier von Anfang an seinen Herrschern gegenüber untreuer Natur ist, denn, nachdem sie reich und fett geworden und Frieden und Ruhe gefunden, beginnen sie nach dem Bösen zu trachten, wie es die alte Geschichte von Qarthli und die Ereignisse, die wir gegenwärtig gesehen, uns bezeugen, und da er, der weiseste aller Menschen, es gut wusste, deswegen gab er ihnen keine Gelegenheit, daran zu denken oder zur Ruhe zu kommen, oder sich zusammenzutun und etwas derartiges zu unternehmen. Sondern Werke, die er zu tun begann, vollendete er auch hoheitsvoll und trefflich. Vielleicht werden solche Menschen auch einen Löwen beschuldigen, dass er nicht wie ein Affe aussieht oder (dass) er nicht wie ein Wiesel hoppelt!

Dann führt man eine andere Beschuldigung an, indem man sagt: «Er liebte die einen und machte sie gross, er hasste die anderen und machte sie gering; diesen erhob er, jenen erniedrigte er». Siehe da, die Ungerechtigkeit! O Unsinn! Beschuldigt ihr ihn deswegen, weil ein Mensch aus Erde (geschaffen), durch irgendwelche Tat Gott ähnlich wurde? Wer hat es seit der Ewigkeit gesehen? Weshalb beschuldigt ihr nicht, o Narren, auch Gott, der dieselbe Tat auf dieselbe Weise vollbringt? Hat Er nicht zehn Talente dem gegeben, der aus fünf Talenten zehn machte, und hat Er nicht dem, der ein Talent vergrub, auch dieses genommen und jenem über zehn als das elfte gegeben? (2). Oder warum werden die Freuden des Paradieses und die Seligkeiten des Himmelreiches denen (versprochen), die den Willen Gottes tun, und die Schrecknisse der Gehenna den Ungehorsamen und Unwürdigen? Wenn der König die Treuen, Wachsamern und Tatkräftigen statt der Ungetreuen, Feigen und unwürdigen gross gemacht hat, was hat er (damit) Ungerechtes getan? Vielleicht würde auch der Hässliche den Spiegel beschuldigen, weil dieser sein Gesicht schlecht zeigt! Die Unbrauchbaren und die Unwürdigen sollten nicht ihn, sondern sich selbst beschuldigen, denn es war kein anderer,

(1) *Aus den Erzählungen über Alexander.* (2) *Matth. 2, 5, 14-28.*

der die Dinge so richtig erwog und die Anliegen der Menschen so wahrnahm (wie er), unter dessen Schatten sich die Völker, Stämme und Sprachen, die Könige und die Herrscher von Owsethi und vom Kiwtschakenlande, von Armenien und vom Frankenlande (1), von Schirwan und Persien (2) versammelt hatten, gleich wie im Gesichte Nebukadnezars: «Ich sah, sagt dieser, einen Baum mitten auf der Erde, dessen Höhe bis in den Himmel reichte und dessen Aeste bis ans Ende der Erde. Seine Blätter waren schön und seine Früchte viel und zur Nahrung für alle (Wesen) bei ihm. Unter ihm fanden Unterkunft die Tiere der Erde und auf seinen Aesten die Vögel des Himmels und alles, was in Fleisch lebte, ernährte sich von ihm» (3). Das ist das Bild, das kein ungleiches ist, sondern sogar sehr (genau) unseren Alleinherrscher widerspiegelt, und welches seine Taten, die wir mit unseren Augen gesehen haben, durch Worte völlig zum Ausdruck bringt.

Denn es versammelten sich vor ihm die, welche den Durst empfanden, seine Sanftheit, seine Güte und seine Weisheit zu sehen, aus den Enden der Erde. Wer war so angenehm bei den Empfängen, wer liebenswürdig beim Sprechen und begehrenswert beim Schweigen! Derselbe schön an Antlitz, am schönsten an Beschaffenheit des Körpers, harmonisch an Wuchs, wuchtig an Leib, mächtig an Kraft, am mächtigsten an Schärfe, begehrenswert beim Lächeln, am begehrenswertesten beim Kummer, anmutig beim Blicken, in Schrecken versetzend, gleich einem Löwen beim Auffahren, weise an Verstand, am weisesten in (seinen) Ratschlüssen, einfach in (seiner) Art, vielartig in (seinem) Walten, scheltend mit Ruhe, lobend mit Belehrung, und auch nicht eine von den Güten durch die Masslosigkeit erstickend, erhaben vor den Hochstehenden, bescheiden vor den Bescheidenen, und begehrt und geliebt selbst von seinen Feinden, die sich von seinen Tugenden beschämt fühlten. Wer hat auch eine von den Tugenden so empfangen, wie er alle in sich gesammelt, wer von allen (Menschen) eine (davon) wie er jede (so) vollkommen, was für jeden nur zu bewundern unmöglich ist, nicht etwa nachzuahmen, wodurch er in Allem vollkommen wurde.

Als das Schiff mit den unschätzbaren Ladungen von Tugenden so gefüllt war, nicht mehr vermögend nach dem Hafen (4) zu fahren, und als er in seinen Königreichen Frieden und Ruhe von allen Seiten hatte, dann verfügte der grosse Vorausordner unseres Lebens und der Verwandler von allem ins Beste durch die Fügung, die er kennt und (womit) Er unsere Stunden und Jahre bestimmt, so wie ein guter Arbeiter (welcher), indem er die Aehren voll von Früchten und zur Erde gesenkt sieht, sich beeilt, sie einzubringen, oder wie ein weiser Schiffer (welcher), indem er sein Schiff, gefüllt mit vielwertigen Ladungen, betrachtet, sich zu einem Hafen eilt, damit es bei seiner Fahrt durch die vielen Stürme des Meeres keinen Schaden erleide.

Denn in der Winterzeit, im Frieden und bei der Ruhe im ganzen Königreiche, nicht irgendwo draussen im Grenzgebiete, sondern in der

(1) *Frankenfürstentümer im Osten.*

(2) *Persische Vasallenstaaten im Ostkaukasus.* (3) *Daniel 4, 10,*

(4) *Gr. Gadeira (Gades, Cadix).*

Mitte seiner Königtümer, am Orte, den er für (seine) Ruhe, für (seinen) Schlummer vorausbestimmt hatte (1), entschlief er wie mit einem schönen Schlummer bei seinen Vätern und gleich ihnen.

Dieses genügt, um seine Gotteszugehörigkeit kundzutun: Denn oft geriet er in viele todbringende Umstände und Gefahren, von welchen wir nur das wenige berichten wollen: Einmal, bei der Verfolgung des Wildes in Muchrani, stürzte sein Pferd und er wurde dermassen zer schlagen, dass er drei Tage lang ganz seelenlos dalag, ohne sich zu bewegen, nur durch Atmen zu erkennen, dass er lebte, und nach drei Tagen, nachdem er das verdichtete Blut ausspie, kehrten ihm das Leben und das Wort zurück und er stand nur mit Mühe lebendig auf. Und oft widerfuhr ihm derartiges, Gott errettete ihn aber vor dem Tode. — Dann kämpfte man einmal um eine Festung in Qarthli und der König stand am Eingang seines Zeltens nur mit dem Hemd bekleidet, am Mittag, und jemand schoss einen Pfeil aus der Festung und traf das kleine goldene Bild des Erzengels, das er um den Hals trug. Und die göttliche Macht liess ihn wohlbehalten bleiben. — Wie oft trachteten die Kiwtschaken, die er bei sich hatte, nach dem Verrat, bestimmten (dazu) tapfere Männer, einige mit Schwertern, andere mit Speeren, (wieder) andere mit Pfeilen, und das nicht ein- oder zwei- oder dreimal, sondern viele male. Gott liess aber niemals zu, dass der Stab der Sündigen sich gegen den Gerechten (wendete) und niemals gab Er ihn in die Hände derer, die nach seinem Leben trachteten. — Obwohl er bei Verfolgung der Türken oft allein blieb oder ohne Rüstung, jene Hohe Hand beschützte ihn aber vor seinen Verfolgern.

Sondern in seinem ganzen Wirken war er glücklich und erfolgreich und von Gnaden gefüllt. Auch zu einer glücklichen und gebührenden Zeit rief Gott seinen Geliebten und den die ewige Sehnsucht nach der ewigen Herrschaft tragenden vor sich und liess nicht mehr zu, dass er durch das Verweilen in diesem vorübergehend zu bewohnenden düsteren Jammertal sich müht und leidet und dass das herabziehende Fleisch den Geist und die von Gott geschaffene Vernunft bindet, auch dass er mit den dem Verderben ausgesetzten Krone und Porphyr wie mit etwas erträumtem und eingebildeten weiterspielt, sondern mit den wahrlich echten und festen, unvergänglichen und ewigen. Und Er zog ihn hinauf, wo Gott selbst über die durch (seine) Gnade zu gottähnlich Geschaffenen herrscht, um ihn mit Sich zusammen herrschen zu lassen, — mit den unverderblichen und glänzenden Krone und Porphyr geschmückten, — wo er nun weilt und im Lichte Gottes wandelt. — Denn es war damals der Monat Januar 24 und der Tag Sonnabend, als das Chronikon 345 (2) war, die Zahl der Jahre seit seiner Geburt aber 53. Und er herrschte 34 Jahre.

Und wie der erste Dawith den Solomon, setzte auch dieser mit seiner Hand auf seinen Thron Dimitri (3), (sein) nur mit Namen geändertes Ebenbild, in jeder Beziehung gleichend den väterlichen Wurzeln, und er setzte auf seinen schönen Kopf eine Krone aus Edelsteinen, ich will sagen, — aus den väterlichen Tugenden, — und er band an seine

(1) *Gelathi*. (2) $780 + 345 = 1125$. (3) *Oder: Demetre*.

mächtigen Lenden das Schwert, das so glücklich gebraucht wurde, und er bekleidete seine Löwenarme und seinen starken Leib mit Porphyry, und er wünschte ihm ein erfolgreiches Leben und die Länge der Tage mit Glück, auf dass die Könige der Erde sich vor ihm verneigen und alle Heiden sich ihm unterwerfen, auf dass zu seinen Lebzeiten die Gerechtigkeit herumstrahle, und viel Wohl.

Und so wechselte er die Weltbürgerschaft mit dem Himmelreich, dessen Bewohner frei sind von Mühen, Schweiss und Sorgen, und dort herrscht er (nun) über die Reichtümer, die er in die gegen die Motten und Diebe, Ausgehen und Verminderung gesicherten Schatzkammeru vorausgeschickt hatte, — in der Stadt, deren Schönheit das Auge eines Leibhaftigen nicht gesehen hat und deren Glanz das Herz eines in Fleisch Lebenden nicht zu bewältigen vermag, und worüber auch das Ohr das Gehörte nicht aufnehmen kann. Denn dort sind wahrlich die Lust, die keinen Kummer kennt, und der Reichtum, dem keine Armut nachfolgt, und die Freude, die von keinem Wirrsal und keinem Trübsal unterbrochen wird, die kein Ende hat, und dort ist ein Leben, das der Tod nicht zu trüben vermag.

GEORGIAN MANUSCRIPTS IN OXFORD

Of all the British Universities, Oxford has the longest tradition of Georgian studies. As early as 1866, the Reverend S.C. Malan of Balliol College, a renowned polyglot of Swiss origin, translated into English the short history of the Georgian Church by Platon Ioseliani; later, he published some selected sermons of Bishop Gabriel of Imereti. Indeed, Malan had such a good knowledge of Georgian that when he visited Kutais in 1872, he was able to preach a sermon in Georgian in the cathedral.

Another keen student of Georgian was W. R. Morfill (1834-1909), Professor of Russian at Oxford, who visited Tiflis in 1888 and stayed with Iliia Chavchavadze. On his return to England, he contributed to **The Academy** a useful survey of Georgian culture and literature. He also did much to inspire in his pupil, Oliver Wardrop, a life-long interest in the Caucasus. Morfill's choice collection of Georgian books is on permanent loan to the Taylor Institution in Oxford, except for his copy of the great Georgian Bible of 1743, which is in Queen's College Library.

Oliver Wardrop himself went up to Balliol in 1888, later taking a First in Modern History. He had visited Georgia in the previous year and established friendship with many prominent Georgian authors and scholars, including Prince Ivane Machabeli; he published a lively account of his experiences under the title **The Kingdom of Georgia: Notes of Travel in a Land of Women, Wine and Song**. At Oxford, the Armenian specialist F. C. Conybeare encouraged Wardrop to study early Georgian Christian literature, and assisted him and his sister Marjory in translating the Life of Saint Nino. Marjory's principal work, a prose translation of Rustaveli's **Vephkis-tqaosani**, was published posthumously in 1912 by the Royal Asiatic Society, London; two years later, the same Society brought out Oliver Wardrop's rendering of the **Visramiani**.

After Marjory's untimely death in 1909, Oliver Wardrop presented to the University of Oxford the sum of three thousand pounds to establish a fund for the encouragement of study of the language, literature and history of Georgia. The Trustees were to apply this fund notably to improve the Georgian section of the Bodleian Library, to assist in publishing scholarly works on Georgia, to encourage British students of Georgian, and to promote the public teaching of the subject at Oxford University. Among the lecturers invited to Oxford by the Trustees of the Wardrop Fund have been Professor Robert P. Blake, Father Gregory Peradze, Miss Eca Cherkesi, and the present writer. (See D. M. Lang, "Georgian Studies in Oxford", in **Oxford Slavonic Papers**, vol. VI, 1955.) An excellent typed catalogue of

the Georgian books and manuscripts in the Bodleian Library has been prepared by Miss Cherkesi and may be consulted on the spot.

Other Oxford figures who have contributed to Georgian studies include J. F. Baddeley, author of **The Russian Conquest of the Caucasus** (1908) and **The Rugged Flanks of Caucasus** (1940); also the late B. H. Sumner, Warden of All Souls and a distinguished historian of Russia with a special interest in Caucasian affairs; and Sir Maurice Bowra, whose book **Inspiration and Poetry** (1955) gives a first-rate introduction to Rustaveli's epic poem, **The Man in the Panther's Skin**.

The catalogue of the Georgian books in the Bodleian and the Taylor Institution libraries would, if printed, fill a substantial volume. For the time being, therefore, we must content ourselves with giving the readers of **Bedi Kartlisa** a list of the principal Georgian manuscripts in the Bodleian Library. These fall into two categories: Wardrop and non-Wardrop, the latter being listed simply as "Georgian" ("Georg"). This distinction is important when ordering or referring to these manuscripts.

(A) NON-WARDROP GEORGIAN MANUSCRIPTS

These are five in number.

Georg. b. 1. Lives of saints, viz. menologion for March-August (ff. 1-425), followed by a collection of biographies of saintly women (ff. 426-509). Copied at the Georgian Monastery of the Holy Cross near Jerusalem by the monastery's founder, St. Prochorus, in A.D. 1038-40. Includes the Georgian version of the account of the sack of Jerusalem by the Persians in A.D. 614, composed by the monk Antiochus Strategus (edited from other MSS by N. Y. Marr). Literature: P. Peeters, "De codice hiberico bibliothecæ Bodleianæ Oxoniensis" in *Analecta Bollandiana*, xxxi (Brussels, 1912), 301-18; supplementary notes by G. P'eradze, "Georgian Manuscripts in England" in *Georgica*, i (London, 1935), 84-85. Three of the Passions contained in this important codex are known only through these Georgians recensions, viz. those of Lucian; of Paul, Bilos, Theon, Iron and their associates; and of Elian. Father Peeters declared his intention of editing these three lives, but never did so; they were subsequently edited, from other manuscripts preserved in Tiflis, by K. Kekelidze in *Monumenta Hagiographica Georgica: Keimena*, ii (Tiflis, 1946).

Georg. c. 1 (a). Parchment palimpsest leaf, the under-writing comprising Old Georgian version in ecclesiastical majuscules (asomt'avruli) of Jeremiah xvii. 26-xviii. 8; with Hebrew over-writing. About 8th century. Recovered from the Genizah in Cairo. Important as exhibiting archaic use of the superfluous velar fricative "khan". Literature: R. P. Blake, "Khanmeti Palimpsest fragments of the Old Georgian Version of Jeremiah", in *Harvard Theological Review*, xxv (1932), pp. 225-72, pls 7-8.

(b) Two half sheets from a Georgian liturgical manuscript, written on parchment in ecclesiastical minuscules (nuskhuri), and comprising portions of the commemoration of the martyr St. Babylas, bishop of Antioch. Probably 11th-12th century. (Originally bound as end-sheets at beginning and end of Bodleian MS Armenian f. 7.)

Georg. d. 1. Writing exercise, dated 1870.

Georg. d. 2. Typicon of Georgian Monastery of the Holy Cross near Jerusalem. 14th century. Title and end pages missing. An interesting and important codex. Literature: P'eradze, in *Georgica*, i, 85.

Georg. e. 1. Georgian grammar by the Catholicos Antoni I. Copied in 1784, during the author's lifetime, by the scribe Michael. (Edited, with preface by Prince Raphael Erist'avi, Tiflis, 1885.)

(B) WARDROP MANUSCRIPTS

These total 112; a large proportion of these, however, consists of the letters and papers of Marjory and Oliver Wardrop, notes for articles and books, and photographs of manuscripts. The principal Georgian manuscripts may be briefly classified under the following heads:

SACRED LITERATURE

- Wardrop d. 1.* Part of Book of Hours. Eleven-twelfth centuries. ii+68 leaves, much battered.
- Wardrop d. 14.* Life of Christ. Nineteenth century. (See *Georgica*, i 85, where P'eradze discusses the work's possible monophysite tendency, and its hypothetical connexion with the Diatessaron.)
- Wardrop e. 1.* Hagiographica, including lives of Nisime of Egypt and Alexis, Man of God; also hymns in honour of Christ and the Virgin Mary. Eighteenth century.
- Wardrop e. 2.* Hagiographica, &c., including Basil of Cæsarea on the Assumption of the Virgin Mary; the conversion of King Mirian of Georgia by St. Nino; the Passions of St. Euphemia and St. Catherine; lives of St. Canonica and St. Nisime of Egypt; the Ten Commandments. Copied by the scribe Athanasius in the 18th century.
- Wardrop e. 9.* Life of St. Andrew Salos. Copied in 1818.
- Wardrop e. 19.* Life of St. Andrew Salos. Copied in 1817.
- Wardrop f. 5.* Philosophical treatise of David the Invincible, translated from the Armenian. Copied 1791.
- Wardrop f. 6.* Chronicle of the Monastery of John the Baptist at Gareja in Kakhet'i, composed by Gabriel of Gareja at the end of the eighteenth century. Contents include a commentary on the Liturgy; commentary on the Lord's Prayer; a dissertation on the monastic life; anecdotes relating to the history of the monasteries of John the Baptist and David of Gareja; and short biographies and apophthegmata of eminent monks and ascetics of these foundations, from the time of St. David of Gareja (sixth century) until the eighteenth century. A highly interesting and apparently unique manuscript, of great interest for Georgian Church history. Literature: extracts from the Georgian text published by G. P'eradze in *Jvari Vazisa—La Croix de Sainte Nino*, iv (Paris, 1934), 7-30. This manuscript appears to have been unknown to G. N. Chubinashvili, author of the historical and archaeological study *Peshchernye Monastyri David-Garedzhi* (Tiflis, 1948).
- Wardrop g. 1, g. 3, g. 4, g. 5.* Various liturgical manuscripts, eighteenth to nineteenth centuries.

ETHICS

- Wardrop e. 6.* A political and moral treatise rendered into Georgian by the Hieromonakh Seraphim at the Kykko Monastery in Cyprus. Nineteenth century.

LAWS

- Wardrop c. 4.* Code of Laws of King Wakhtang VI of Georgia (1711-24), viii+532 pp., with gold initial lines and red and blue ornamentations. Contents: Index to tables; Tables of subject headings and contents; Laws of Moses; Byzantine laws; Armenian laws; Laws of the Georgian Katholikoi; laws of King Giorgi the Brilliant of Georgia (c. 1314-46); Laws of Bek'a and Aghbugha, atabags of Samtskhe (fifteenth century); laws of King Wakhtang VI; colophon, with five quatrains of verse celebrating the legislator's work. Copied in 1819 by Nocoloz Baghinovi. Literature: *Sbornik Zakonov Gruzinskogo Tsarya Vakhtanga Shestogo*, edited by Frenkel and Bak'radze (Tiflis, 1887); J. Karst, *Corpus Juris Ibero-Caucasici*, 6 vols. (Strasbourg, 1934-40).
- Wardrop c. 13.* Code of Wakhtang VI. Slightly imperfect. 998 pp. The first part written on paper watermarked 1746; the second portion written in 1800 by Gabriel, sacristan of the church of Anchiskhati. This manuscript bears the signature of David Batonishvili, prince-regent of Georgia in 1800-1; it is of particular importance as including (pp. 852-998) that prince's own code of



laws, drawn up to supplement and modify those of Wakhtang VI. On these so far unpublished laws of Prince David, see Karst, *Corpus Juris Ibero-Caucasici: Le Code de Vakhtang VI*, Commentaire, bk. I (Strasbourg, 1935), pp. 9-13.

Wardrop e. 8 and e. 12. Sections of King Wakhtang VI's code, comprising the king's own body of legislation only. Copied in 1817 and 1840 respectively.

Wardrop c. 14 (R). Collection of four historical charters and deeds, including a charter granted by King Rostom of K'art'li in 1653 and a purchase deed of c. 1700.

Wardrop c. 16. Petition of the Georgian People to the International Peace Conference at the Hague, 1907.

Wardrop c. 23. Proclamation of Independence of the Georgian Republic, 1918; Memorandum of the Georgian Delegation to the Peace Conference; Memoranda on Georgia's economic resources.

Wardrop c. 29. Cuttings and letters relating to the persecution of the Georgian Church, c. 1909.

HISTORY

Wardrop c. 11. Life of King Giorgi XIII [XII] of Georgia by Platon Ioseliani. Copied in 1867. Published at Tiflis, 1867, 1895, 1936.

Wardrop d. 7. Three letters written from Georgia by the Norwegian Gerhard Schnelle, tutor in a Georgian family, 1825-31.

Wardrop e. 7. Romance of Joseph and Zuleikha, translated from the Persian in the seventeenth century by King T'eimuraz I of Georgia, to which is appended a history of the city of Tiflis from 1699 to 1795 and a list of the Georgian nobility. Copied in 1861.

Wardrop e. 14. Sul Khan-Saba Orbeliani: Travels in Europe, 1713-15. Copied 1824. Defective at end. Edited by S. Iordanishvili (Tiflis, 1940).

POETRY AND BELLES-LETTRES

Wardrop. b. 1. *Sirinoziani*, being the "tale of Ardap", king of Mashriq, and his son Sirinoz". A prose romance translated from the Persian, and forming part of the Georgian cycle of imitations and sequels to the *Shah-Nameh*. Copied c. 1830. Literature: K. Kekelidze, *K'art'uli literaturis istoria*, ii (Tiflis, 1924), 188-91.

Wardrop c. 9. Idem. Another manuscript, early nineteenth century.

Wardrop c. 3. Tale of "Saab Qaranamaramza (i.e. Sahibqiran Amir Hamzah) and Babaa Amari", translated from the Persian by the Mourav Prince Solomon Tarkhanov with the assistance of Prince Simon Maqaev, 1835. This is evidently a Georgian rendering of the *Dastan-i Amir Hamzah*. Literature: S. van Ronkel, *De Roman van Amir Hamza* (Leiden, 1895), with details of Persian, Arabic, Malay, and Javanese versions; this Georgian rendering seems unknown to Georgian literary historians, to judge from K. Kekelidze, *K'art'uli literaturis istoria*, ii. 27, where he refers to "Baba-Amiriani" as a work apparently lost.

Wardrop c. 6. Baramiani, the story of Bahram-Gur, Shah of Iran, deriving ultimately from the *Shah-Nameh*. Paper watermarked 1821. Incomplete. Literature: K. Kekelidze and A. Baramidze, *Dzveli k'art'uli literatura V-XVIII ss.* (Tiflis, 1954), pp. 361-2; Nodar Tsitsishvili, *Shvidi mt'iebi: Bahram-Guri*, edited K. Kekelidze (Tiflis, 1930).

Wardrop c. 7. *Qaramaniani*, a prose romance of chivalry and adventure, deriving from the *Qahraman-Nameh* of Abu Tarsusi, one of the later imitators of Firdausi. Translated from the Persian by Prince David Orbeliani (1716-96). Paper watermarked 1820. Imperfect. Edited at Tiflis several times, from 1875 onwards. Literature: Firdausi, *Le Livre des Rois*, trans. J. Mohl, i (Paris, 1876), pp. lxxxvi-lxxxviii; Kekelidze, *K'art'uli literaturis istoria*, ii. 283-5; *Encyclopedia of Islam*.

Wardrop c. 10. *K'uchug-Qaramaniani*, sequel to preceding. Early nineteenth century.

Wardrop e. 16. *Qaramaniani* and its sequel, *K'uchug-Qaramaniani*. Copied 1806.

Wardrop c. 8. "Ambavi Manucharisa", prose romance. Imperfect. Forms part of the cycle known as the *Rusudaniani*. *Literature*: Kekelidze, *K'art'uli literaturis istoria*, ii. 267-75.

Wardrop c. 12. Portion of Archiliani, or "The Archiliad", being the poetic works of King Archil of Imeret'i and Kakhet'i (1647-1713). Nineteenth century.

Wardrop d. 12. Miscellany of traditional tales, &c., including *K'alvazhiani*, or *The Tale of the Maiden and the Lad*, and *Alek'siani*, or *The Tale of Alexis* (both frequently printed). Nineteenth century.

Wardrop d. 15. Another miscellany, including the above two works; also *Bezhaniani*, a section of the *Shah-Nameh* rendered into Georgian in the seventeenth century by Khosro T'urmanisdze. Early nineteenth century.

Wardrop e. 4. Gurian folk-tales, written down by Anna, daughter of Bezhan Mgeladze, c. 1894. Presented to Marjory Wardrop in Kutais, 1895.

Wardrop e. 18. History of Alexander, King of Macedon. Georgian version of the pseudo-Callisthenes. Eighteenth century.

Wardrop e. 21. *K'alvazhiani*. Nineteenth century.

Wardrop g. 2. *K'alvazhiani*; various folk-tales. 1827.

Wardrop e. 23. *Bezhaniani*. Nineteenth century.

Wardrop d. 17. Shot'a Rust'aveli: *Vep'khis-tqaosani*: "The Man in the Panther's Skin". Eighteenth century. Though somewhat defective, this manuscript is a highly interesting one; it has coloured miniatures recalling the Zand style of Persian art, and numerous marginal jottings, verses, &c., inscribed by successive readers in various Oriental languages.

Wardrop d. 27. Idem. *Vep'khis-tqaosani*. Second half of seventeenth century. With 21 coloured miniatures. Purchased from the executors of Sir Bernard Eckstein in 1949, half the cost being contributed by the Wardrop Fund; one of the oldest and most important Rust'aveli MSS. in existence. *Literature*: Basil Gray, "The Man in the Panther Skin" in *The Bodleian Library Record*, iii, no. 32 (Aug 1951), pp. 194-8 and pl. iii; S. Y. Amiranashvili, *Istoriya Gruzinskogo Iskusstva* (Moscow, 1950), pp. 286-7. A point not noted in the literature is that many of the miniatures are painted on the reverse of portions of old legal documents, some of them Russian; one at least dates from the first decade of the seventeenth century. This provides a *terminus post quem* for dating the miniatures.

Wardrop e. 34. Photographs of miniatures removed from the *Vep'khis-tqaosani* MS. no. 5006 of the Georgian Museum, which was copied in the late seventeenth century. These miniatures were offered for sale to Sir Oliver Wardrop by an Armenian dealer, but restored through Wardrop's intermediary to the Tiflis library. *Literature*: Amiranashvili, *Istoriya Gruzinskogo Iskusstva*, pp. 281-4; *Vep'khis-tqaosani*, edit. by S. Kakabadze (Tiflis, 1927).

Wardrop e. 24. Poems and plays by Barbara Kherkheulidze, 1915.

GRAMMARS AND DICTIONARIES

Wardrop c. 5. Georgian dictionary compiled by Luka Isarlov on the basis of Sulkhan-Saba Orbeliani's lexicon, 1825.

Wardrop d. 10. Georgian-Armenian grammar. Nineteenth century.

Wardrop e. 11. Russo-Georgian dictionary, c. 1813.

Wardrop e. 13. *Sitqvis-kona* or "Bouquet of Words", a Georgian lexicon by Sulkhan-Saba Orbeliani. Copied in 1753 by the Hieromonakh Ephraim. A few leaves missing at the beginning. An early manuscript of this important standard work, which has been published several times.

MEDICINE

Wardrop d. 11. Medical recipes and charms. Nineteenth century.

Wardrop e. 10. Farriery manual, 1813.

D. M. LANG.

A NOTE ON RUST'AVELI'S PANTHER-SYMBOL¹

In Margvelashvili's view² the symbolism lying behind the title of Rust'aveli's romantic epic **The man of the panther's skin** dates back to pre-Aryan Asia Minor, and he draws attention to the numerous appearances in pre-classical and classical antiquity of the pelt of the animal as the garb of gods and heroes (Dionysos, Heracles, etc.). Interesting as his remarks are, however, it cannot be said that he succeeds in establishing any very clear connexion between this motif from the ancient world and the skin which figures so prominently in a poem separated from that world by the gulf of nearly two millennia. It seems safer to take as a starting-point for a consideration of Rust'aveli's skin the evidence afforded by his work itself.

Speaking of his beloved, Nestan, Tariel says, "Because the beauteous panther suggests her image to me, I prize its skin and wear it as a coat."³ Later in the narrative he tells how, after killing a lion which had been fighting with a panther, "I threw away my scimeter, dismounted and caught up the panther in my arms: for the sake of her who is the cause of my being consumed by hot fires I was fain to kiss it."⁴ Elsewhere Nestan is referred to directly as "a panther".

These passages make it sufficiently clear that Tariel wears his skin as a symbol of the passion by which he is enveloped; and we are left with the question why — over and above the obvious appropriateness of its beauty and grace — the panther should have been considered as an apt image of a loved one, or of love itself.

(It may be observed here in parenthesis that Tariel's description of Nestan in a rage, "She crouched like a panther in the cleft of a rock, fury flashing in her face"⁶, seems to be a straightforward simile, with no symbolic overtones; while when P'atman says of her, "She rose, as fearless of heart as any panther or hero"⁷, she is echoing a formula of heroic narrative, frequently used in **Amiran-Darejaniani**, in which a hero advances upon the enemy "like a panther".)

For medieval Christendom the panther — or the leopard with which it was freely confounded — had two great but strangely contrasted fields of symbolic association. One, derived from certain passages in the Bible, knew the beast as the embodiment of lust or menace. Such is the "lonza leggiera e presta molto" in the **Inferno**.

The second, developed in the **Physiologus** and reproduced in the various bestiaries which were based thereon, resulted from an allegorising of Aristotle's story of the panther's attracting other creatures by exuding a delightful odour⁸ into a representation of the working of Christ's power over humanity. In the thirteenth-century **Bestiaire d'Amour** of Richard de

Furnival,⁹ however, the animal is made to serve the purposes of a love wholly profane. The passage in which it does so may well have inspired the central image in Nicole de Margival's **Panthere de Amors** (circa 1300). Here the God of Love tells the poet:

Amis, la beste qui est bele
Et noble senefie cele
Dont si desirrez a savoir
Se s'amour peüsse avoir.
Et je te dirrai la mistere;
Car tout aussi com la panthere
Est d'estre bele renommee,
Aussi est cele en sa contree.¹⁰

According to Marr¹¹ the Georgian version of the **Physiologus** dates from the tenth century. Is it not conceivable that the shifting of reference from sacred to profane love undergone by the **Physiologus** panther-symbol in the West may have been anticipated by a century or more in the Christian Orient, and that some unknown Georgian writer or writers played Richard to Rust'aveli's Nicole?

R. H. STEVENSON.

¹ The numerical references are to the quatrains in Ingorokva's edition of **Vep'khistsqosani**. Tiflis, 1953.

² "The Georgian epic 'The man in the panther's skin'" **Georgica**, Nos 2 & 3, 1936, pp. 32-35.

³ 657.

⁴ 911.

⁵ 1159.

⁶ 522.

⁷ 1176.

⁸ **Historia Animalium**, IX.6.

⁹ Ed. C. Hippeau, Paris, 1860, pp. 71-72.

¹⁰ Ed. H.-A. Todd, Paris, 1883, p. 18, lines 463-70.

¹¹ **Fiziolog** (Teksty i Razyskaniya po armyano-gruzinskoy Filologii, VI), St. Petersburg, 1904, p. XLVIII.

LE PEUPLE COMME ENTITE *

Dès que l'on cherche à pénétrer la vieille doctrine de l'Homme éternel, on en arrive à cette pensée que chaque peuple est lui-même un homme ou, si l'on veut, une branche d'Adam Kadmon. Antoine Fabre d'Olivet a génialement montré, dans son livre « La langue hébraïque » (Paris, 1815), dans le premier Homme « l'homme universel ». Génialement signifie ici platoniquement. On voit de nos jours un penseur aussi compétent que C. J. Jung se servir de cette idée, bien qu'il n'en fasse qu'une hypothèse de travail, et contraint de reconnaître, malgré le parti qu'il a adopté d'écartier tout élément relevant de la métaphysique, que si l'on pouvait personnifier l'Inconscient, ce serait en « l'homme collectif », qui tient en germe, en des millions d'années, l'ensemble des races, des peuples, des groupes ethniques, des familles et des individus, qu'il conviendrait de le faire. Au lieu d'« homme collectif », il vaudrait mieux parler ici d'« homme total ». La langue géorgienne, qui est l'une des quatre plus vieilles langues du monde (voir, à ce propos, l'ouvrage de Jacques de Morgan : « L'Humanité préhistorique »), et dans le sein de laquelle les sagesse de l'âge mythique germent sous forme d'image, appelle l'homme : « Celui qui est avec Adam ». Un mot qui marque bien la relation proto-phénoménale de l'individu avec l'image générale de l'Homme. « L'idée » platonique présente ce que nous avons appelé « l'homme total » comme une image. Mais cette notion n'aurait jamais vu le jour si son créateur n'avait pas reconnu en lui-même et d'une manière fondamentale « celui qui est avec Adam ». Cela dit en passant.

La langue pense, bien entendu, d'une façon plus géniale que l'individu, ce dernier fût-il même un génie. Chaque langue révèle, avec une portée plus ou moins universelle, les mystères du monde et, à cet égard, aucune d'elles ne fait exception à la règle. En voici encore deux exemples. Paul Claudel estime que le mot de « connaissance » vient du mot « naissance ». Étonnante pénétration spirituelle dans le phénomène. Les Français ont-ils tenu, à un moment quelconque, une conférence pour définir le terme de « connaissance » comme étant une « naissance avec » ? Le mot grec « aletheia » signifie « ce qui est vrai », « la vérité », mais, en même temps, il désigne « ce qui ne s'écoule pas ». En allemand, « vrai » se dit « wahr » et, correspondance étonnante avec le mot grec, lorsqu'on dit : « es währt », cela signifie : « es dure » (cela dure). Or, les Grecs et après eux les Allemands se sont-ils jamais rencontrés et mis d'accord pour définir « le vrai » comme étant « ce qui ne s'écoule pas » ?

* Extrait de l'ouvrage inédit : « La Géorgie en son image du monde », traduit de l'allemand.

L'individu trouve donc la langue déjà formée. D'où cette question qui élémentairement s'impose et à laquelle il faut trouver, sans chercher à l'é luder, une réponse : quelle est l'instance qui pense dans la langue ? Quelque chose qui pense ? Ce serait ridicule. Celui qui pense, dans la langue, c'est le peuple ou, plus précisément, le créateur mythique du peuple qui est, en quelque sorte, un éclat détaché du tronc adamique. (C'est d'ailleurs pourquoi on ne peut pas identifier le proto-phénomène humain avec celui de l'animal.) Pour l'homme des premiers âges, comme c'est le cas chez les Géorgiens, ce créateur était mythiquement concevable — l'homme moderne, qui n'a plus de racines mythiques, devrait, pour le moins, surtout du fait qu'il parle du mythe à tout propos, tenir l'idée de ce créateur comme quelque chose de pensable.

Goethe arrivait à l'idée de la proto-plante (« Urpflanze ») en considérant, selon son expression, la plante « en avant et en arrière » (« vorwärts und rückwärts ») dans sa croissance, c'est-à-dire aussi bien de la graine à la floraison que de la floraison à la graine. À l'intersection de ces deux lignes, il a vu dans la plante, qui à aucun moment de sa croissance n'est jamais complètement donnée, toute la plante : la proto-plante. (Cela est analogue à la conception hindoue « Linga = sharira » par rapport à l'homme.)

Le peuple, comme entité, est à saisir exactement de la même façon. Comme la plante, il n'est jamais, à quelque stade de son évolution qu'on le prenne, pleinement lui-même, mais il existe, à chacun des moments de son développement, comme l'image virtuelle de sa totalité. Il se présente donc, en quelque sorte, comme « la proto-plante ». C'est pourquoi le peuple n'est jamais, comme tel, un groupe donné d'individus à tout moment statistiquement définissable. C'est, dans son ensemble, un être « sui generis ».

Corrélativement, la langue apparaît bien aussi comme une entité en soi. On pourrait peut-être bien, par exemple, traduire « La Divine Comédie » en Espéranto, mais aucun Dante au monde n'aurait réussi à l'écrire directement en Espéranto, car nous sentons bien là qu'avec l'auteur la langue elle-même est aussi à l'œuvre.

Grigol ROBAKIDSE.

LES NATIONALITES ET LA LINGUISTIQUE EN U.R.S.S.

Dans la politique du gouvernement soviétique à l'égard des nationalités autres que grand-russes, il convient de distinguer soigneusement l'objectif stratégique, qui demeure invariable, et les mesures tactiques qui, elles, varieront au gré des nécessités politiques. Ce principe essentiel donne leur pleine signification aux revirements parfois brusques de cette politique qui ne laissent pas de dérouter les observateurs occidentaux.

Dans son rapport politique au XVII^e Congrès du parti, en 1934, Staline présenta une explication dialectique de cette contradiction entre l'objectif final et les solutions concrètes destinées à le réaliser : « Il peut sembler bizarre, déclarait-il, que nous, partisans de la fusion des cultures nationales en une seule (par sa forme et son contenu) culture avec une langue commune à l'avenir, soyons en même temps partisans de l'épanouissement des cultures nationales au moment donné, en période de la dictature du prolétariat. Ceci d'ailleurs n'est pas du tout bizarre. Les cultures nationales doivent obtenir la possibilité de se développer et de s'épanouir, de manifester leur propre capacité de rendement, afin de créer de cette façon des prémisses pour leur fusion, en une culture commune avec une langue commune. L'épanouissement des cultures, nationales par leur forme et socialistes par leur contenu, sous la dictature du prolétariat dans un pays en vue de leur fusion en une seule (d'après la forme et le contenu) culture socialiste, avec une langue commune quand le prolétariat sera victorieux dans le monde entier et le socialisme pénétrera dans la manière de vivre, telle est justement la façon de la dialectique de Lénine de poser la question concernant la culture nationale. »

Tout comme en matière économique, durant une première période, marquée d'un libéralisme relatif, on favorisera le développement autonome des langues nationales. En 1923, au XII^e Congrès du parti communiste russe, c'est la déviation dans le sens du chauvinisme grand-russe qui est dénoncée avec le plus de force. « Pratiquement, déclare la résolution finale du congrès, (ces survivances) s'expriment dans l'attitude de mépris hautain et de bureaucratisme sans cœur que manifestent les fonctionnaires soviétiques russes envers les besoins et les nécessités des Républiques nationales. (...) La situation dans une série de Républiques nationales (Ukraine, Biélorussie, Azerbaïdjan, Turkestan) se complique du fait qu'une partie considérable de la classe ouvrière, principal appui du pouvoir soviétique, appartient à la nationalité grand-russe. Dans ces régions, l'alliance entre la ville et la campagne, entre la classe ouvrière et la paysannerie rencontre le puissant obstacle venant des vestiges du chauvinisme grand-russe aussi bien dans les organismes du parti que dans les institutions sovié-

tiques. Dans ces conditions les propos touchant les avantages de la culture russe et la victoire inévitable de la culture russe supérieure aux cultures plus arriérées (ukrainienne, azerbaïdjanienne, ouzbek, kirghiz, etc.) ne sont qu'une tentative d'affermir la domination de la nationalité grand-russe. Aussi la lutte contre les survivances du chauvinisme grand-russe est-elle la première tâche immédiate de notre parti. »

A la faveur de cette politique — pour ne citer qu'un exemple — l'**intelligentsia** ukrainienne a pu cultiver sa langue nationale. Le développement de la langue ukrainienne rendu nécessaire par les progrès de la technique se fit suivant les normes d'un « purisme » ukrainien soucieux de fermer la porte aux influences étrangères, y compris aux influences russes. En 1927, lors d'une conférence pour la réforme de l'orthographe ukrainienne, réunie sur l'initiative de Chpymnik, membre le plus éminent du parti communiste ukrainien, un groupe de linguistes avait été jusqu'à demander l'abandon de l'écriture cyrillique et l'adoption de l'écriture latine. Sur l'intervention de Moscou, cette suggestion ne fut pas retenue. Elle n'en indiquait pas moins l'orientation d'une partie des intellectuels ukrainiens vers l'Ouest plutôt que vers la Russie. C'est en effet dans les liens avec l'Occident que réside, on le sait, l'originalité culturelle de l'Ukraine.

La période de la NEP, en effet, touchait à sa fin. En outre, la collectivisation des terres entreprise à partir de 1928, en s'attaquant aux intérêts des masses paysannes, devait fatalement renforcer dans les collectivités nationales les tendances séparatistes et mettre par là en danger l'unité du pays. On assistera alors à un retournement profond de la politique nationale de Moscou, dont les effets se feront sentir avant tout en Ukraine.

Non seulement l'enseignement de la langue russe est imposé dans les écoles, le russe étant la langue « inter-nationale » (mejdunarodny) jazyk) de l'Union soviétique, mais une russification progressive de la langue ukrainienne elle-même est entreprise.

Partie des langues slaves, la russification s'étendra aux langues turco-tartares. Ainsi dans les journaux publiés en langue kazakh, on peut constater l'introduction de nombreux mots russes.

Pour tous ces peuples turco-tartares, l'écriture arabe légèrement modifiée qui était la leur, fut remplacée entre 1927 et 1930 par l'écriture latine. Mais cette réforme ouvrait la porte aux influences venues de Turquie où une décision identique avait été prise antérieurement par Moustapha Kemal. Aussi entre 1937 et 1940 devait-on imposer l'adoption de l'écriture cyrillique.

Bien entendu cette politique linguistique si contraire au principe d'autonomie culturelle s'étayait sur une doctrine : la théorie linguistique de Marr. Marr, philologue déjà connu avant 1914 et rallié au bolchevisme après la Révolution d'Octobre, avait entrepris de construire une théorie de l'évolution des langues fondée sur le matérialisme historique. Les langues constituent, selon lui, une « superstructure » analogue aux « superstructures politiques », et conditionnée comme telle par la « base » économique et sociale. On peut distinguer ainsi des langues féodales, des langues capitalistes et des langues socialistes. Bien plus, le passage d'un stade linguistique à un autre se fait par le moyen d'« explosion » ou de « bonds » relativement brusques. Par contre, — et l'auteur de cette théorie ne semble

pas voir là de contradiction interne — certaines des langues restées aujourd'hui encore à des stades inférieures se montrent inaptes au développement, quelle que soit l'évolution de leur substratum économique et social. Ces élucubrations, destinées à servir pendant plus de vingt ans de doctrine officielle en matière linguistique, avaient pour principal mérite de justifier l'hégémonie de la langue russe sur les autres langues de l'Union. De même que Lénine avait affirmé la possibilité d'accélérer l'évolution et de construire le socialisme sans attendre que le capitalisme ait porté tous ses fruits, la théorie de Marr permettait d'anticiper sur la victoire du socialisme à l'échelle mondiale et d'amorcer immédiatement l'évolution des langues vers l'unité, la langue russe se voyant bien entendu assignée dans cet amalgame une part prépondérante.

En 1949, à l'occasion du quinzième anniversaire de la mort de Marr, l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S. avait encore tenu une réunion solennelle consacrée à la glorification de l'homme et de sa théorie. L'année suivante, le 9 mai 1950, une « discussion » fut ouverte dans la « Pravda » par un article du professeur géorgien A. Tchikobava « **Sur certains problèmes de la linguistique soviétique** » dans lequel, à l'étonnement général, la doctrine de Marr faisait l'objet d'une attaque de front. Celle-ci, demeurant toujours la théorie officielle, la majorité des linguistes soviétiques prirent bien entendu sa défense. Le « débat » fut clos le mois suivant par l'article célèbre de Staline « **À propos du marxisme en linguistique** » qui donnait raison à Tchikobava en prenant le contre-pied de presque toutes les thèses de Marr. La langue perdit son caractère de « superstructure » et redevint un phénomène spontané et autonome.

Cet article consacrait officiellement l'assouplissement de la politique nationale. La guerre avait, en effet, dévoilé aux dirigeants de Moscou l'existence, dans certains groupes nationaux (Ukraine, Géorgie, Caucase du Nord, etc.), d'une forte opposition au régime. La politique de russification menée tambour battant ne pouvait aboutir qu'au raidissement et à la résistance. En grand réaliste qu'il était, Staline comprit qu'il fallait faire machine arrière. Mais ce ne fut qu'un repli tactique qui laissait intact l'objectif ultime. A cette différence près toutefois qu'on poursuivra sa réalisation par des méthodes plus subtiles.

La marche vers l'unification revêtra la forme bien plus attrayante du « patriotisme soviétique » qui certes existait déjà auparavant dans le patrimoine affectif de l'U.R.S.S., mais auquel on confiera en 1950 une nouvelle mission. Naturellement, dans l'accomplissement de cette tâche, le rôle prépondérant reviendra au peuple russe promu comme par miracle « le grand guide » et « le frère aîné » de tous les autres peuples.

L'apologie de la langue russe se fera désormais par le biais du patriotisme soviétique en tant que seul moyen de communication entre toutes les nations membres de la « famille soviétique ». Et pour en rehausser le prestige auprès de ces dernières on la décrètera « langue mondiale à l'âge du socialisme », destinée à succéder au latin de l'époque esclavagiste et féodale, au français du capitalisme naissant et à l'anglais du capitalisme monopolistique et impérialiste.

Michel MOUSKHELY,

Professeur de droit international public à l'Université de Strasbourg.

LA DECOUVERTE D'UNE INSCRIPTION GEORGIENNE DE L'AN 1066

La ville de Rouissi au cœur même de Karthli, à l'ouest de Mzkhetha, est un des plus anciens évêchés géorgiens ; comme siège épiscopal elle est déjà mentionnée au V^e siècle. Vis-à-vis de cette ville, à droite de Kura (le fleuve Mtkvari), dans le district de Karelli, non loin du village Threkhvi, près de Khvédourethi, coule une petite rivière qui porte le nom de Sorothkhevi. A gauche de cette rivière se trouve un grand rocher très escarpé qui ne peut être escaladé que par des alpinistes bien expérimentés. Dans la paroi à pic de ce rocher haut de 200 mètres, auquel se rattache un autre escarpement qui a 70 mètres de hauteur, se trouvent trois groupes de grottes taillées dans le roc.

Dans le premier groupe on compte onze grottes et dans chacun des deux autres six ou sept grottes. C'est dans une de ces grottes que l'on vient de découvrir une inscription géorgienne. C'est ce qui résulte d'un rapport, d'ailleurs très incomplet, publié dans le quotidien géorgien de Tbilissi, *Komunisti*, 6 juillet 1957, n. 158, que M. K. Salia, directeur de ce journal, a eu l'extrême obligeance de mettre à ma disposition.

C'est à l'écrivain géorgien L. Gothoua que revient le mérite d'avoir découvert l'inscription signalée. Portant un grand intérêt à l'histoire et aux monuments archéologiques de l'antique Géorgie, M. Gothoua avait parcouru, il y a déjà une quinzaine d'années, ces contrées où il avait remarqué l'existence de plusieurs grottes. M. Gothoua pensait à juste titre que ces grottes, abandonnées depuis des siècles, pouvaient bien cacher quelques souvenirs de la Géorgie médiévale. Pour en avoir le cœur net il organisa le 23 juin de cette année une expédition scientifique à laquelle prirent part, outre M. Gothoua, « le maître de sport et alpiniste » M. Nemsisc'veradse, G. Gaphrindachvili, membre de l'Institut historique de l'Académie des Sciences de Géorgie et le Docteur G. Khizuriani. Arrivés sur le lieu d'exploration, M. Nemsisc'veradze parvint à pénétrer dans une des onze grottes du premier groupe. Il y trouvait, à côté de quelques débris de céramiques portant des ornements médiévaux, un objet en pierre à moitié enfoui dans le sol, objet que le rapport appelle tout court « qvis phili », mortier ou seau (?) de pierre, ou bien « qvis jvari », croix de pierre. (Peut-être avons-nous ici affaire à une pièce provenant des fonts baptismaux.) En le relevant l'alpiniste s'aperçoit que c'est un fragment qu'il vient de saisir. Mais à côté de ce fragment il trouve l'autre partie du même objet et en le retournant il y découvre une inscription géorgienne. Aussitôt l'expédition est alarmée. Avec beaucoup de peine il réussit à faire parvenir la pièce trouvée aux autres membres de l'expédition se trouvant au pied du rocher.

En l'examinant de plus près on trouve une pierre rectangulaire de couleur bleuâtre, dont la partie supérieure porte une croix sculptée dans le corps de la pièce, tandis que la partie inférieure, presque la moitié du rectangle, est décorée d'ornements géorgiens — une espèce d'entrelacs matés d'une finesse admirable, dont les motifs très connus couvrent la plupart des églises de la Géorgie médiévale. L'inscription se trouve dans la partie supérieure laissée libre par la croix. Elle est exécutée en écriture mêlée de khuzuri en lettres majuscules parsemées de lettres minuscules (nuskhuri) et de mkhedruli — écriture civile qui n'apparaît pour la première fois qu'au XI^e siècle.

L'inscription déchiffrée sur place presque entièrement par M. Gaphrindachvili et lue et établie définitivement à Tbilissi a été publiée par le journal **Komunisti** que nous suivons ici. En voici la teneur avec la résolution des abréviations et en transcription moderne :

„წმიდა მიქელ მთავარანგელოზი. მე ლეონტი მროველმან დიდითა მოჭირვებითა აღვაშენე ესე ქუაბი ხატისათვის ღმრთეებისა და დღესა ჭირისასა ნავთსაყუდელად რუისისა-საყდრისა შვილთათვის ეამთა შინა აღფარსალან სულტანისაგან ოხრობისთა ქორონიკონსა სპე.“ (ე. ი. 1066 წ.).

« Saint Michel Archange ! Moi Leonti Mroveli, j'ai construit avec grand'peine cette grotte pour l'Image de la Divinité (= Dieu) et, au jour de la détresse, comme port pour les fils du siège épiscopal de Rouissi, aux temps de la dévastation par le sultan Alpharsalan, en Khoronikon (cycle pascal) 286 » (= 780 + 286 = 1066).

L'inscription commence par l'invocation de saint Michel Archange, chef suprême de la milice céleste qui doit protéger le peuple chrétien contre les infidèles. Le culte des Archanges Michel et Gabriel est très ancien en Géorgie, ils figurent déjà dans les inscriptions géorgiennes du VI^e siècle. Le « sultan Alpharsalan » n'est autre que le fameux Alp-Arslan (1063-1072), chef des Turcs seldjoukides qui entre 1064 et 1608 dévasta l'Arménie et une partie de la Géorgie.

Le contenu de l'inscription nous dit que en 1066 Leonti Mroveli, c'est-à-dire l'évêque de la ville de Rouissi, a fait taillé dans un rocher une grotte qui devait servir de refuge aux temps des invasions à ses ouailles et à une icône de Jésus-Christ vénérée à Rouissi. Cette inscription nous livre aussi le nom de l'évêque, il s'appelait Leonti, forme géorgienne de Léon, nom assez fréquent dans la nomenclature géorgienne déjà depuis le V^e siècle.

Un évêque ou archevêque de Rouissi nommé Leonti était déjà connu bien avant la découverte de cette inscription. D'après N. Marr, le manuscrit géorgien n° 65 du Mont Athos, datant du XI^e siècle, signale un archevêque Leonti Mroveli, et le manuscrit géorgien n° 9 de la Bibliothèque Nationale de Paris, rédigé au XI^e siècle, porte plus d'un colophon de la même époque qui parlent de l'évêque ou de l'archevêque Leonti Mroveli. Le lecteur trouvera toutes ces notices dans l'édition allemande de l'histoire de la littérature géorgienne, p. 92, note 2, publiée en 1955 par l'auteur de

ces lignes. Il n'y a aucune difficulté à identifier Leonti Mroveli de notre inscription avec celui des deux manuscrits signalés.

Mais l'Histoire connaît encore un autre Leonti Mroveli, notamment comme auteur « de l'histoire des rois, de la vie de sainte Nino et de la passion du roi Archil ».

Maintenant on se demande si l'historien Leonti Mroveli est à identifier avec celui de l'inscription et des manuscrits ou si nous avons affaire à un autre personnage qui vivait bien avant le XI^e siècle. Pour résoudre ce problème il y eut à Tbilissi même, après la découverte de l'inscription mentionnée, une réunion scientifique à laquelle participèrent, entre autres, K. Kekelidse, S. Kauptchichvili S. Kakabadse, V. Dondoua, M. Lordkiphanidse. A la session **on constata une forte divergence d'opinions**. Ce fait prouve que la thèse de K. Kekelidse, qui ne reconnaît qu'un seul Leonti Mroveli, à savoir celui du XI^e siècle, comme auteur des textes historiques, n'a point été acceptée par les autres savants. En effet, après la découverte de cette inscription l'opinion de Kekelidse devient illusoire. Car Kekelidse n'a pour sa thèse qu'un seul argument: l'existence d'un Leonti Mroveli au XI^e siècle, argument bien faible, puisque l'on doit savoir que le nom ne fait rien à l'affaire.

Non seulement les colophons des manuscrits mais surtout cette inscription démontrent que l'archevêque Leonti Mroveli de la fin du XI^e siècle **était un grand et célèbre personnage de son époque**; donc au moins le clergé supérieur géorgien doit l'avoir connu ou conservé sa mémoire; et si L. Mroveli avait été l'auteur de quelque texte historique ou hagiographique, aucun écrivain du XI^e-XII^e siècle n'aurait pu ignorer son œuvre. Que voyons-nous en réalité? Les écrivains du XI^e-XII^e siècle ne savent rien d'un historien Leonti Mroveli de cette époque. Ainsi par exemple l'auteur de la passion métaphrastique du roi Archil, passion écrite sûrement entre le début du XI^e siècle et la fin du XII^e siècle au plus tard, ne connaît point notre Leonti Mroveli comme historien. Voici ce qu'il dit sur la passion d'Archil: « Personne n'est capable de chanter dignement » le roi Archil « si ce n'est **Leonti Mroveli, le saint évêque de son temps** (de l'époque du roi Archil au VIII^e siècle) qui a décrit avec ampleur sa bienheureuse vie et son martyre, comme nous le transmettent les annales de la vie de Géorgie » (voir K. Kekelidse, « Histoire de la littérature géorgienne », Tbilissi, 1941, p. 210). Avec l'expression « de son temps » l'auteur oppose même sciemment Leonti Mroveli de l'époque d'Archil à celui du XI^e siècle, peut-être même de son propre temps à lui. Donc d'après l'auteur de cette passion « le saint évêque Leonti Mroveli », qui écrivait le premier martyre du roi Archil, vivait non pas au XI^e siècle mais plutôt au VIII^e siècle. Cela est si clair qu'une discussion ultérieure sur cette question devient complètement inutile.

A cet argument nous pouvons ajouter le fait que les auteurs géorgiens **de la première moitié du XII^e siècle** appellent les écrits historiques de Leonti Mroveli et de Djouancher « les **anciennes** annales » de Géorgie, expression qui n'aurait pas de sens si ces écrits dataient de la fin du XI^e siècle. Il faut en outre se rappeler que ces anciennes annales portent en géorgien la désignation de « Kharthlis Zchovreba » (Vie de Karthli). Or, le terme Karthli, désignant toute la Géorgie, n'était en usage chez nous

que jusqu'au début du XI^e siècle. A partir de cette époque on se servait, comme équivalent de l'ancienne Karthli, du nom de « Sakarthvelo », preuve évidente que l'expression « Vie de Karthli » doit remonter au moins au début du XI^e siècle au plus tard (voir B. K., n° 24-25- juillet 1957, p. 31-33).

Quant à la valeur interne de l'inscription de Leonti Mroveli, il est clair qu'elle a une grande importance pour la Géorgie : elle illumine non seulement une partie de la vie religieuse et politique de l'Ibérie de la fin du XI^e siècle, mais elle témoigne aussi de l'œuvre hautement sociale et philanthropique de l'Eglise ibère en faveur du peuple géorgien.

Michel TARCHNICHVILI - Rome.

LA POLYPHONIE DANS LA MUSIQUE POPULAIRE GEORGIENNE

« Un des traits les plus remarquables de la race géorgienne est son amour pour le chant et la danse... Les Géorgiens donnent de la voix tout le jour, en s'accompagnant de la daïra, ou tambourin, et de la balalaïka (sic), espace de guitare à trois cordes *. Il en est dont chaque mouvement, pour ainsi dire, est accompagné du rythme musical.

« En sarclant leurs champs de maïs ou en s'occupant de toute autre besogne de la culture, les hommes, disposés par groupes réguliers, chantent à plusieurs parties des paroles rimées qui se rapportent à leur genre de travail ; à mesure qu'ils avancent, ils précipitent leur chant ; les mouvements cadencés deviennent de plus en plus rapides. Arrivés au bout du sillon, les travailleurs s'arrêtent brusquement pour reprendre, en revenant sur leurs pas, le refrain de leur chant et la cadence de leur travail. » (Elisée Reclus, Géographie Universelle.)

Cette aptitude artistique et musicale exceptionnelle est spécialement remarquée par le sociologue Edmond Demolins, qui écrit dans son ouvrage « Comment la route crée le type social » : « Combien cette musique, qui retentit encore à l'heure actuelle, ne nous aide-t-elle pas à comprendre le mythe d'Orphée !... On croirait entendre les chants à l'aide desquels les Pélasges prenaient courage pour bâtir leurs indestructibles murailles et leurs gigantesques canaux, les deux sûretés de leur existence. »

Qu'ils soient historiens, géographes ou sociologues, les savants de ces dernières années ne sont pas les seuls à parler ainsi des aptitudes musicales exceptionnelles des Géorgiens : Hérodote, Pline et Strabon ont aussi noté ce trait caractéristique.

Ainsi se trouve posée la question de l'existence d'une musique absolument indépendante de celle des autres peuples. Le Professeur DJAVAKHICHVILI, qui s'est livré à de longues recherches sur d'anciens manuscrits géorgiens, a publié en 1938 à Tbilissi un ouvrage sur « Les questions fondamentales de l'histoire de la musique géorgienne », dans lequel il arrive notamment aux conclusions suivantes : 1) la musique géorgienne,

* Il s'agit en réalité non pas de la balalaïka, instrument spécifiquement russe, mais du « Tchongouri », l'un des plus anciens instruments géorgiens, à cordes de soie.

aussi bien vocale qu'instrumentale, est l'une des plus anciennes du monde ; 2) elle est polyphonique par excellence ; 3) elle comporte des éléments de contrepoint et de fugue, est caractérisée par une « consonance par voie de dissonance » et se développe pour la plus grande part en quarts et quintes parallèles, — ce trait caractéristique étant pratiquement érigé en loi d'harmonie.

Voyons plus précisément ce que dit le Professeur Djavakhichvili au sujet des origines de cette musique. Il a recours à la terminologie et écrit : « A l'époque païenne, chanter est en géorgien l'équivalent de danser, c'est-à-dire que le terme « chant » se rapporte à tout ce qui est lié à la danse. La musique vocale géorgienne était donc vraisemblablement à son origine liée à la danse et c'est là qu'il faut chercher sa source. » De même, au sujet de la musique instrumentale : « Les Géorgiens ont, pour les instruments de musique, un nom générique : SAKRAVI, qui signifie littéralement : ce que l'on frappe. Peut-on en conclure que les Géorgiens ont à l'origine possédé essentiellement des instruments à percussion et que c'est seulement plus tard qu'ont été inventés les instruments à cordes et à vent ? » Il est cependant mentionné dans la Bible que les Toubals (ou Tabals) ont été les premiers fabricants d'instruments de musique ; or, d'après certaines sources, ces Toubals ne seraient autres que les ancêtres des Géorgiens.

Pour étayer cette thèse des instruments « frappés », le Professeur Djavakhichvili cite CURT SACHS qui décrit dans son « Real-Lexicon der Musikinstrumente » le PHANG-YANG, xylophone chinois, l'ANGLOUNG hawaïen, le TOUDDOUKAN de Sumatra, le PATALA-RANATA siamois ; il écrit ensuite : « Dans l'Antiquité, les cordes se nommaient DJALI ; or ce mot désigne actuellement le bois en Mingrèlie (Géorgie occidentale). L'on peut donc supposer que les « cordes » des premiers instruments étaient de simples arêtes de bois que l'on frappait ; par la suite, le bois fut remplacé par une matière plus souple, par exemple des peaux d'animaux ou des boyaux, à l'imitation de l'arc. Ainsi est vraisemblablement né le TEBOUN égyptien, dont l'équivalent géorgien serait l'instrument appelé EBANI. Ce vocable EBANI, probablement proche parent du mot actuel BANI (voix de basse) signifiant à l'origine accompagnement, on peut dire avec certitude que les anciens Géorgiens utilisaient essentiellement cet EBANI comme instrument d'accompagnement. »

Il est très difficile de dire actuellement à quelle époque de l'Antiquité peut remonter la musique géorgienne. Cependant, Xénophon écrit déjà que la musique profane, les chants de guerre et les chants servant d'accompagnement aux danses étaient très répandus chez les Géorgiens. Nous en avons témoignage par nombre de chansons parvenues jusqu'à nos jours, dont les paroles ainsi que les thèmes musicaux semblent indiquer qu'elles datent de l'époque païenne. Nous savons, d'après les écrits de Ghiorghi Mertchoule, l'historien géorgien, qu'il existait en Géorgie, dès avant le IX^e siècle, une théorie de la musique enseignée par des écoles spécialisées. Un auteur contemporain, le Professeur Kekelidzé, a défini que les chants hymnographiques existaient déjà aux VI-VII^e siècles. L'on trouve d'autre part au Musée d'Histoire de Tbilissi quelque 700 parchemins du moine Mikael Modrekili, qui nota au X^e siècle tous les hymnes

religieux géorgiens. Il est à supposer que si Modrekili a pu remplir 700 parchemins, c'est qu'il existait, bien avant lui, une théorie de la musique, une terminologie et une notation dont toute connaissance a malheureusement aujourd'hui disparu. Un seul savant, l'abbé J.-B. Thibaut, cité par le Professeur Djavakhichvili, en fait mention dans la revue « L'Orient Chrétien » sous le titre : « Les notations dans les manuscrits géorgiens. » D'après l'abbé Thibaut, le système de notation se composait de dix notes, divisées en deux groupes égaux, répartis au-dessus et en-dessous d'une ligne unique. Nous savons, d'autre part, qu'il existait en Géorgie, aux XVI^e-XVII^e siècles, une notation neumatique — différente de celle de Modrekili — composée de 24 signes dénommés TJRELEBI. Mais ni le Professeur Djavakhichvili, ni l'abbé Thibaut, ni aucun musicologue n'ont jusqu'à présent été à même de déchiffrer l'une de ces notations, ni d'en découvrir l'origine *. Tous accordent une grande attention à l'hypothèse selon laquelle la Géorgie aurait possédé, bien avant l'ère chrétienne, une polyphonie vocale étonnante allant jusqu'à 7 voix distinctes (dont les dénominations sont parvenues jusqu'à nous).

Le Professeur Siegfried Nadel, auteur d'une monographie « Georgische Gesänge » (Berlin, 1933), pense, d'après l'analyse des anciens chants, que la polyphonie populaire géorgienne est née du développement de la forme à deux voix, et cela lui donne l'idée de la comparer avec la musique européenne des XII^e-XIII^e siècles dans laquelle semblable forme existe sous la dénomination de « Organum purum ». S. Nadel doute que la polyphonie européenne ait exercé une influence sur la musique populaire géorgienne des XII^e-XIII^e siècles, parce qu'elle n'aurait pu parvenir en Géorgie qu'à travers les pays situés entre l'Europe et le Caucase et notamment Byzance ; or on ne trouve dans la musique de ces pays aucune trace de polyphonie. Il n'ignore pas qu'en géorgien la dénomination est différente selon qu'il s'agit de chant liturgique — Galoba — ou du chant profane — Simghera — ; il connaît l'existence d'une hypothèse selon laquelle le chant liturgique serait né d'une adaptation des chants païens.

Le Professeur Djavakhichvili, lui aussi, nie l'influence de la polyphonie européenne sur les chants géorgiens ; il ne voit pas non plus

* Ce texte était déjà en composition lorsqu'il nous a été donné de prendre connaissance d'un article du plus haut intérêt, intitulé « Le déchiffrement de la musique géorgienne ancienne », paru dans la revue « L'Art soviétique » (n° 2/3, 1957) sous la signature de l'académicien Pavlé INGOROKHVA, article dans lequel on peut lire notamment :

« Lors de l'Assemblée générale des membres de l'Académie des Sciences de Géorgie, le 26 novembre 1956, j'avais fait un exposé sur le déchiffrement de l'ancienne notation musicale, déchiffrement qui doit permettre de résoudre les problèmes relatifs à la musique géorgienne ancienne ; j'y consacre un livre, actuellement en préparation.

« Cette question concerne l'une des branches les plus intéressantes de l'histoire de cette grandiose culture, celle de la nation géorgienne ; il est donc naturel que se soit manifesté un grand intérêt pour cette découverte des fondements de la musique géorgienne. Nous publions ici, avant la parution de l'ouvrage précité, la clé qui a permis le déchiffrement de la musique écrite ancienne. »

Il nous est impossible, dans le cadre d'un article aussi général que celui-ci, de donner la clé décrite par le Professeur Ingorokhva, en quatre pages d'un article au demeurant très technique. Nous nous devons cependant de signaler ce fait essentiel ; nous espérons que « Bedi Karthlissa » sera en mesure, dès la parution de l'ouvrage du Professeur Ingorokhva, de publier un article entièrement consacré à cette importante découverte.

quelle route elle aurait pu emprunter pour pénétrer jusqu'en Géorgie. Pour lui, il convient d'apporter une attention particulière à l'étude de la terminologie musicale, susceptible de nous mener jusqu'aux sources de cette polyphonie : « L'on ne trouve dans la terminologie géorgienne, dit-il, aucun des termes employés en Europe. » Il se livre à une étude approfondie des significations primitives des dénominations des voix et des anciens instruments et arrive à la conclusion que la polyphonie existait dans la musique géorgienne à l'époque païenne et que l'Eglise géorgienne du début du christianisme l'a adoptée par la suite pour les chants liturgiques.

Après avoir conclu que la polyphonie géorgienne est née en Géorgie même, le Professeur Djavakhichvili pose la question de son développement : selon lui, la voix grave BANI serait à l'origine de cette polyphonie. Il y aurait eu au début deux voix d'homme : la voix principale MODZAKHILI, et ce BANI. L'absence d'accompagnement instrumental aurait été parfois compensée par un accompagnement vocal doublant le BANI grave à l'octave supérieure, d'où une polyphonie à 3 voix qui se développe peu à peu jusqu'à parvenir à 7 voix indépendantes. Actuellement encore, en Gourie (Géorgie occidentale), le peuple chante à 5 voix d'homme. Ces antiques mélodies n'ont été transmises que par tradition orale, de génération en génération ; reflet des joies et des peines d'un peuple dont il convient de souligner l'extraordinaire musicalité, elles sont pleines d'une

sève puissante et insolite.

Nous ne saurions évidemment envisager ici tous les aspects d'une question aussi fondamentale que celle de l'existence d'une musique polyphonique géorgienne, avant même l'ère chrétienne ; il est bon cependant d'attirer sur ce point l'attention des spécialistes. Quelques musicologues et compositeurs ont déjà manifesté un intérêt tout particulier pour cette musique ; citons parmi eux M. Alexandre TCHEREPNINE, actuellement aux U.S.A., M. Paul ARMA en France, le Docteur KARMANN en Allemagne.

Notons également qu'en Géorgie ont été créées des commissions d'ethnologie et de musicologie qui s'occupent actuellement de rassembler les chants géorgiens anciens ; quelque 10.000 chants auraient déjà été recueillis. Souhaitons que ces travaux parviennent rapidement à notre connaissance et qu'ils apportent une contribution importante à la solution d'un problème jusqu'à présent demeuré obscur.

J. GOGOLACHVILI.

LA STRUCTURE PHONÉMIQUE DU GEORGIEN

Le Professeur Hans Vogt vient de publier dans « Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap », Bind. XVIII, Oslo, 1957, une importante étude de 90 pages sur « La structure phonémique du Géorgien. Etude sur le classement des phonèmes et des groupes de phonèmes », dont nous reproduisons la Préface et une partie des remarques finales :

Dans mon « Esquisse d'une grammaire du géorgien moderne » (1), j'ai consacré quelques lignes à la structure des groupes consonantiques, où j'ai, entre autres, essayé de formuler une loi générale sur certains faits de distribution. Si ces brèves indications ne suffisent pas à donner une idée juste de la complexité des faits, elles ont eu le mérite de soulever, pour le géorgien, un problème qui depuis a attiré l'attention de linguistes éminents. On sait qu'on peut classer les phonèmes d'après leurs propriétés physiques, articulatoires ou acoustiques, mais on peut aussi, du moins dans certaines langues, les classer d'après leurs fonctions, ou, si l'on veut, d'après leur distribution. Dans certains cas on a pu établir une corrélation plus ou moins étroite entre ces deux types de classes. Dans un article remarquable récemment paru, M^{lle} Eli Fischer-Jørgensen (2) a donné un aperçu historique des recherches dans ce domaine, avec une critique pénétrante des méthodes appliquées et des résultats obtenus, en même temps qu'une théorie générale du classement fonctionnel des phonèmes. Pour la bibliographie du sujet je me permets, une fois pour toutes, de renvoyer à cet article.

Si dans le présent article je me suis proposé d'analyser le géorgien, à la suite d'analyses déjà publiées sur l'anglais, le grec ancien, le polonais, le norvégien, et quelques langues indiennes de l'Amérique, c'est pour plusieurs raisons. L'étude des combinaisons formées par les phonèmes est un supplément nécessaire à l'établissement de l'effectif phonémique du géorgien, qui d'ailleurs ne présente guère de difficultés. C'est aussi ma conviction qu'une étude de cette sorte aura une valeur pour l'étude historique et comparative de la langue. Ce travail s'adresse donc d'abord aux spécialistes du géorgien, ce qui explique les renvois aux textes anciens et modernes, ainsi qu'une partie des notes et des digressions philologiques.

Mais l'analyse phonémique d'une langue telle que le géorgien pourrait aussi avoir de l'intérêt pour la linguistique générale, par la nature même des matériaux qu'elle lui offre, et les conclusions qu'on peut en tirer ont, à mon avis, une portée qui dépasse les limites de la caucasologie. En effet,

(1) Publiée dans Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap, t. IX-X, Oslo, 1936.

(2) On the Definition of Phoneme Categories on a Distributional Basis, Acta Linguistica VII, f. 1-2, Copenhagen, 1952.

dans la plupart des langues déjà examinées sous le rapport du classement fonctionnel des phonèmes, les groupes consonantiques attestées sont limités en nombre; les termes des groupes initiaux ne dépassent que rarement trois, et les groupes de deux termes sont, en général, plus fréquents que ceux de trois termes. Or, en géorgien, le nombre des groupes attestés en position initiale, intervocalique et finale, est extrêmement élevé. A l'initiale seule il faut ainsi compter sur plus de 700 groupes distincts au point de vue phonémique; le nombre des termes d'un groupe initial peut atteindre cinq et même six, et les groupes de trois termes sont beaucoup plus nombreux que les groupes de deux. Les groupes de quatre à six termes constituent près d'un quart du nombre total des groupes initiaux. Il est évident que ces faits à eux seuls donnent au géorgien une place à part et qu'ils feront ressortir d'une façon particulièrement saisissante certains problèmes qui ne se posent presque pas ou qui se posent sous une forme très simple dans des langues telles que l'anglais et le norvégien, par exemple le problème de la distinction entre lois de structure et contingences.

Dans ce qui suit, mon point de départ est le classement phonétique, dans le sens traditionnel de ce terme, des phonèmes. Le but de mon analyse a été de préciser autant que possible les règles de distribution des phonèmes en terme de classes de phonèmes. Dans un chapitre final j'ai essayé de montrer dans quelle mesure il est possible de donner des définitions purement fonctionnelles des mêmes classes, sans égard à la substance phonétique, pour terminer avec quelques remarques sur la possibilité de distinguer entre les faits déterminés par la structure et les faits dus au hasard pur et simple.

.....

La situation du géorgien moderne serait donc, sous le rapport qui nous intéresse ici, en quelques mots, celle-ci :

Sur les 28 consonnes du géorgien moderne, toutes, sauf une, entrent dans un grand nombre de combinaisons entre elles, tant à l'initiale qu'à la finale. Si la seule règle de structure était la limitation à six des termes des groupes, le nombre des combinaisons possibles aurait été énorme. Or, le nombre des combinaisons attestées n'en représente qu'une infime fraction, ne dépassant pas 1.000. L'étude des combinaisons attestées révèle que ces groupes attestés se répartissent, dans leur grande majorité, sur des types qui suivent certains arrangements préférés des termes. Il est possible de formuler des règles qui rendent compte de ces arrangements, si — et seulement si — nous distinguons entre lacunes relevant du système, et lacunes dues au hasard, distinction qui, pour le géorgien, ne peut être faite qu'en tenant compte du contenu phonétique des termes qui permet un classement phonétique. Si nous déduisons, du nombre des combinaisons théoriquement possibles, la somme des groupes exclus du système par toutes les règles de distribution qu'on est arrivé à formuler, on obtient le nombre des groupes admis dans le système, nombre qui comprend les groupes attestés comme les groupes virtuels.

Dans la formulation d'une règle déterminée, il peut arriver qu'on reste avec un petit nombre de groupes l'arrangement des termes desquels ne se conforme pas à la règle proposée. Dans ce cas, on se trouve devant un choix : on peut donner à la règle une forme plus générale, qui rendrait

compte de tous les groupes, y compris ces quelques groupes exceptionnels, ou bien on peut accepter la règle dans sa première forme, moins générale, en considérant les groupes exceptionnels comme étrangers au système. Dans le premier cas on éviterait le paradoxe d'admettre l'existence de groupes qui, tout en étant réellement attestés, ne feraient pas partie du système, mais on élargirait du même coup démesurément le domaine et le nombre des groupes dits virtuels. Dans le deuxième cas, on établirait un système avec un minimum de groupes virtuels (minimum qui dépasse encore le nombre des groupes attestés), mais on restreindrait en même temps le sens du mot système. On déciderait alors de réserver ce mot à l'ensemble des groupes qui sont couverts par les règles formulées, et l'on rejette du système les groupes qui ne les suivent pas. Il faudrait, par conséquent, distinguer dans la langue entre les groupes du système fondamental, système au sens plus restreint, et les groupes marginaux. Ces derniers sont apparamment dus soit aux conflits des tendances phonémiques différentes, appelés par le jeu des lois morphologiques, soit à la présence dans le vocabulaire d'éléments dialectaux, archaïques ou étrangers.

Les arrangements préférés des termes des combinaisons sont conditionnés par la nature phonétique des termes. Mais toutes les distinctions phonétiques n'ont pas la même importance du point de vue fonctionnel. Les distinctions phonétiques qui sont importantes sont, d'après ce que nous croyons avoir montré, celles-ci :

- la distinction entre occlusives (y compris les mi-occlusives), sibilantes et sonantes;
- la distinction, dans la classe des occlusives, entre labiales, dentales et postérieures;
- la distinction, dans la même classe, entre sonores, sourdes aspirées et sourdes glottalisées;
- la distinction, dans la classe des sibilantes, entre sonores et sourdes;
- la distinction entre certaines sous-classes de sonantes.

D'autre part, la distinction, dans la classe des occlusives postérieures, entre post-palatales et vélaires, ne joue un rôle que dans certains cas limités. La distinction fonctionnelle, dans la classe des occlusives dentales, entre occlusives pures et mi-occlusives, est peu nette, et la distinction, dans la classe des mi-occlusives dentales et dans celle des sibilantes, entre sifflantes et chuintantes, ne semble avoir pratiquement aucune importance. La distinction entre l'occlusive vélaire et les deux spirantes vélaires semble correspondre à la distinction, dans les autres séries des occlusives, entre le terme glottalisé et les deux termes sourd aspiré et sonore.

Les problèmes qui se posent pour des langues comme l'anglais, le norvégien, le grec ancien, le polonais, etc., où une description purement formelle du système phonémique avec l'ensemble des groupes consonantiques a été essayée, paraissent beaucoup plus compliqués pour le géorgien, vu le nombre considérable des groupes admis. Pour une théorie générale du classement des phonèmes par des critères de distribution, il semble donc que l'étude du géorgien apporte des données nouvelles.

Hans VOGT

Professeur à l'Université d'Oslo,

PUBLICATIONS DU PROFESSEUR HANS VOGT

1. Esquisse d'une grammaire du géorgien moderne, 298 p., Oslo, 1936. Aussi publié dans *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, t. IX, pp. 7-114 et t. X, pp. 5-188, Oslo, 1938.
2. Arménien et caucasique du Sud, NTS, t. IX, Oslo, 1938.
3. Alternances vocaliques en géorgien, NTS, t. XI, Oslo, 1939.
4. La parenté des langues du Caucase, NTS, t. XII, Oslo, 1940.
5. Remarques sur les noms de lieux du Caucase, *Symbolæ Osloenses (Serta Eitremiana)*, fasc. suppl. XI, Oslo, 1943.
6. Suffixes verbaux en géorgien ancien, NTS, t. XIV, Oslo, 1947.
7. Le système des cas en géorgien ancien, NTS, t. XIV, Oslo, 1947.
8. Le basque et les langues caucasiques, *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, t. LI, 1955.
9. La structure phonémique du géorgien. Etude sur le classement des phonèmes et des groupes de phonèmes, NTS, t. XVIII, Oslo, 1957.

REVUES CRITIQUES

- N. Marr et M. Brière, *La langue géorgienne*, Paris 1931, dans *Journal asiatique*, *Bulletin critique*, t. CCXXIII, Paris, 1933.
- Deeters, Gerhard, *Das kharthwelische Verbum*, Leipzig, 1930, dans *Indogermanische Forschungen*, t. LII.
- Rudenko, B.T. *Grammatika gruzinskogo jazyka*, Moskva, 1940, dans NTS, t. XII, Oslo, 1940.
- Bouda, Karl, *Baskisch-kaukasische Etymologien*, Heidelberg, 1949, dans NTS, XVII, Oslo, 1954.
- Neisser, Friedrich, *Studien zur georgischen Wortbildung*, *Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes*, t. XXXI, 2., Wiesbaden, 1953, dans *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. 104/1.

BRODERIE GEORGIENNE DU MUSEE DE DETROIT

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt l'article de M. le Chanoine Maurice Brière (des Cahiers Archéologiques, T. VIII) sur la broderie géorgienne du Musée de Détroit, cité par « Bedi Karthlisa ».

Je me permets de faire quelques remarques à ce sujet.

« Le roi patron (messire) Khosro » est manifestement l'atabeg Kai-Khosro, le souverain du Saatabago, où, dans la partie méridionale, se trouvaient les domaines de Phanaskerteli. Nous en connaissons deux Kai-Khosro, tous les deux au seizième siècle.

Le premier, fils de Quarquaré III, ne régna que deux ans, de 1498 à 1500 ou de 1500 à 1502 (13, 16). Nous savons peu de lui ou de sa famille (1, 17, 18).

Autrement connu est l'atabeg Kai-Khosro

Kai-Khosro II n'avait pas quinze ans, quand son père Quarquaré IV fut pris à la bataille de Mour-Djakheti et amené à Koutaïsi (1535 ou 1537) (13, 14, 16). Alors Kai-Khosro, accompagné de Chalikachvili, part vers la Porte, implorer le sultan Suleïman d'intervenir dans les affaires géorgiennes. La présence de Géorgiens à Adrianople, à la cour du sultan, dans l'année 1537, est attestée par le secrétaire de La Forest, ambassadeur de France (12). De retour, Kai-Khosro bat, avec l'aide des Turcs, les forces réunies du roi Bagrad d'Imeretie et du roi Louarsab de Kartlie et retrouve

le pouvoir de son père (en 1545). Mais sa politique d'équilibre entre la Porte et la Perse lui a valu quelques années plus tard une cruelle invasion de l'armée du vizir Ahmet-Pacha, invasion qui débuta par la prise de Tortoum et s'est achevée en 1549 par l'annexion de toutes les terres du Saatababo arrosées par le Tchorok et ses affluents (7, la lettre du sultan Suleïman à Henri II).

La manière turque n'a pas sauvé Kai-Khosro de la manière persane, et l'atabeg finit par être déporté à Kasvin, où il est mort en 1573 ou 1574, ayant peut-être dépassé cinquante ans (13, 15).

Plusieurs sources nous parlent d'Hélène, que Tamarati nous présente comme une jeune fille à l'époque où elle était déjà une femme de plus de quarante ans, la privant ainsi de son mérite de rester extraordinairement belle. Née en 1586 (16), elle fut d'abord la femme du malheureux Guiorgui, fils du roi Alexandre II de Kakhetie (16). Après l'assassinat de son mari en 1605, elle quitta la Kakhetie, habita en Gourie (où Castelli, qui ne marchandait pas les éloges de sa beauté, fit son portrait) (2), ensuite en Mingrelie, et à la fin devint « la reine de Perse », femme du shah Safi I^{er}, qui régna de 1628 à 1642.

Cette Hélène ne peut pas être Hélène de la broderie de Détroit. Elle n'était que la petite-fille de Kai-Khosro II et la fille de l'atabeg Manoutchar, dont la spectaculaire conversion de Constantinople est décrite par de nombreux témoins (3, 4, 5, 6, 8, 11) et dont les épisodes se voient dans les miniatures du Chahinchah-Nameh d'Aladdin Mansuri (9), ce qui ne l'a pas empêché de se marier deux ou trois ans plus tard avec la fille de Svimon I^{er}, roi de Kartlie (15).

Kai-Khosro II avait aussi lui-même une fille Hélène, mais les deux inscriptions où elle est mentionnée, celle de l'étui de Katskhi (10, 19) et celle de la colonne à Valé (15) (toutes les deux de même époque 1563-1564, faites après la naissance de son frère Ivané et avant la naissance de ses frères Basile et Beka) en parlent comme d'une morte. Même si elle avait été le premier enfant de Kai-Khosro II, qui avait en 1563 quarante ans environ, et si elle est morte l'année des inscriptions, sa fille serait trop jeune pour dessiner et orner une descente de la Croix, comme Anastasia de la broderie.

En outre, la phrase de la broderie : « Elène étant devenue Ekatérine » veut dire que la fille de l'atabeg a passé de la condition « d'une femme mariée » à la condition « d'une religieuse, veuve ou divorcée », comme Dédis-Imédi, après la mort de Kai-Khosro II, prit le nom de Debora (15) ou Nestandaredjan, femme d'un atabeg, est devenue Nina.

Ainsi, en attendant une information plus ample, nous pouvons supposer qu'Hélène de la broderie était la fille de l'atabeg Kai-Khosro I^{er}, et que sa broderie date du début du xvi^e siècle.

Nous ne connaissons pas Pharsadan Phanaskerteli. Dans cette famille, Zakharia fut un grand personnage sous Thamar. Au milieu du xv^e siècle, Zaza prit la fuite devant les troupes de Gourieli. En l'année 1576, Djirason, fils de Ioba, prit part à la guerre civile (15).

C'est dans leur domaine que se trouvait la célèbre église circulaire, ancienne Bana, que j'ai vue ruinée en 1917.

Notre broderie de Phanaskerteli fut-elle déposée en cette église ?

ILIAZD.

QUELQUES SOURCES

1. Bakradzé : *Le voyage en Gourie et en Adjarie* (Chémokmedi), S.P.B., 1878 (en russe).
2. Bellio : *La Georgia et la Mingrelia secundo un missionario italiano*, Roma, 1884.
3. Breuning : *Orentalische Reyss*, Strasburg, 1612.
4. Budovec-Budova : *Lettres*, Prague, 1908 (en tchèque).
5. Carlier de Pinon : *Voyage*, Paris, 1920.
6. Charrière : *Négociations*, t. III, Paris, 1853 (Lettres de Juyé).
7. Chesneau : *Le voyage d'Aramon*, Paris, 1887 .
8. Chytraeus : *Oratio de statu ecclesiarum*, Francfurt, 1580 (Lettres de Budovec).
9. Edhem et Stchoukine : *Les manuscrits de Stamboul*, Paris, 1933.
10. Kondakov : *Description de monuments anciens* (Katskhi), S.P.B., 1890 (en russe).
11. Schweiger : *Eisse neue Reissbechreibung*, Nuremberg, 1639.
12. Secrétaire de La Forest : *Relation de l'entrée du Grand Seigneur en la ville de Gple*, 1536, Manuscrit de la Bib. de l'École de L.O.V.
13. Taqaichvili : *Jam-goulani de Kantchaéti*, Sbornik, Tiflis, 1901 (en russe).
14. Le même : *La chronique d'Eristavi*, Sbornik, Tiflis, 1901 (en russe).
15. Le même : *La chronique de Meskhi*, Sbornik, Tiflis, 1900 (en russe).
16. Le même : *Les souscriptions historiques*, Sbornik, Tiflis, 1896 (en russe).
17. Le même : *Zarzma* (Chémokmedi), Sbornik, Tiflis, 1905 (en russe).
18. Tsagareli : *Le monument de la Terre-Sainte et au Sinaï*, S.P.B., 1888 (en russe).
19. Tséréтели : *Une excursion dans les gorges de Kvirila* (Katskhi), Matérialy, VII, Moscou, 1898 (en russe).

ANTHIME D'IVER

« Parmi tous les prélats qui ont occupé le siège métropolitain de Valachie, il n'en est aucun qui se recommande à la postérité par des mérites aussi divers que le moine Anthime. Sa science, ses goûts artistiques, sa passion pour les livres suffiraient pour le mettre hors de pair; mais il a de plus donné, lui étranger, venu du fond de la Géorgie, un rare exemple de patriotisme roumain »... (Notice biographique et bibliographique sur l'imprimeur Anthime d'Iver, métropolitain de Valachie, par Emile Picot, *Nouveaux Mélanges Orientaux*, septembre 1886, Paris.)

Sous l'héritier du prince Serban, Constantin Brancovan, son neveu, la littérature religieuse garde son ascendant. Bien plus, le prince se considère comme le patron de toutes les églises de l'Orient, abandonnées entre les mains des Turcs. Ainsi, Grecs, Arabes, Géorgiens ont, eux aussi, les livres rituels en leurs langues, grâce à la générosité du prince valaque et à la bienveillance du métropolite de Valachie. Ce dernier était lui-même d'origine géorgienne et savait mieux que personne les dures épreuves subies par les chrétiens qui se trouvaient sous la domination ottomane.

* N.D.L.R. — Sur ce sujet, nous avons publié dans notre précédent numéro en géorgien, une étude détaillée de M. G. Nosadsé.

Imprimeur, calligraphe habile, xylographe, enlumineur (1), peintre et sculpteur, Anthime d'Iver prit soin de la typographie princière, à Bucarest, ensuite à Snagov, et ses disciples se répandirent jusqu'au-delà des Carpathes. Higoumène du Monastère de Snagov, évêque de Ramnic, où il fonda une imprimerie roumaine et grecque, il fut élu métropolitain en 1708. En des temps d'incertitude politique, envisageant une alliance chrétienne avec les Russes contre les Turcs, le prince, pour ne pas élever des soupçons, lui demanda sa démission. Anthime se défend avec tant de dignité devant son prince, qu'on lui laisse le siège métropolitain, même après la mise à mort de Brancovan et ses enfants. Sous Nicolas Macrocordat, Anthime, étant donné ses relations avec les chrétiens — les Autrichiens cette fois-ci — est révoqué et envoyé en exil au mont Sinai. Mais, en route, il est tué et son corps jeté dans une rivière.

Sous Anthime, le processus de la pénétration de la langue nationale dans l'Eglise se perfectionne. A part les livres de rituel qu'il fait imprimer en grand nombre, il donne des directives spirituelles au clergé de son éparchie, par des publications comprenant des conseils relatifs à l'administration des paroisses et à la direction des ouailles.

Bien qu'étranger d'origine, Anthime laisse aussi une œuvre originale en roumain d'une grande importance, les « Sermons » qu'il prononçait dans la cathédrale métropolitaine, les dimanches et les grandes fêtes, parfois en présence du prince et des grands dignitaires. Il eut comme modèle l'œuvre d'un contemporain, Elie Miniatis, le fameux prêcheur de la colonie grecque de Venise. Mais si jusqu'à un certain point, les sermons d'Anthime ne manquent pas de lieux communs, souvent ils sont très intéressants, car ils peignent la société de son temps, sans ménager personne. Le voilà élevant sa voix contre ceux qui ont la mauvaise habitude d'injurier et de blasphémer. Le voilà encore se plaignant que les jours de fête ne soient pas gardés, et que les gens aiment beaucoup trop faire la fête.

A ce propos, il ordonne aux artisans et aux marchands de respecter le jour du Seigneur : « Fermez donc vos boutiques, vous ne devez ni vendre ni acheter, non seulement chez les Chrétiens, mais non plus de chez les Turcs, ni de chez d'autres encore, et ne travaillez pas. » « Il est vrai, ajoute-t-il, que tous ont à souffrir de la part de « ceux qui sont maîtres de cette terre » — ose-t-il affirmer en pensant aux Turcs —, « mais cependant le jour du Seigneur doit être respecté. »

Il ne craint pas de s'en prendre aux puissants. Les riches et les boïards se moquent des saints sacrements, car ils ont deux confesseurs : un à la ville auquel ils confessent leurs petits péchés, et un autre « homme simple » au village, auquel ils avouent les péchés graves. Ils n'aiment pas jeûner, « injurient les légumes, disant : en vain ils sont venus au monde ». Ils boivent l'eau avec dégoût et ils préfèrent les autres boissons.

Les femmes, à leur tour, ne sont guère ménagées. Elles ne ressemblent plus à Sarah, femme d'Abraham, qui recevait ses hôtes en pétrissant la pâte. Leurs mains d'ailleurs ne pourraient plus faire cette chose, car elles

(1) Il convient de mentionner à ce propos l'œuvre inédite d'Anthime, « Les images de l'Ancien et du Nouveau Testament », comprenant de jolies miniatures en marge du texte biblique; cf. St Berechet, « Un manuscrit de zugraveala al mitropolitului Antim », dans « Comisiunea Monumentelor istorice, sectia pentru Basarabia, Anuar », Chisinau II (1928), pp. 125-135.

sont pleines « de bagues et de bijoux », pendant que leur visage se couvre des « artifices du diable ».

Les prêtres même ne font pas leur devoir comme ils devraient, et à ce propos il leur montre l'importance des sermons comme interprétation de la parole divine.

Vif et sévère dans ses sermons, Anthime a su toucher les masses, employant souvent des images suggestives, prises dans la vie quotidienne. Quelquefois il emprunte même aux livres populaires des images qui mettent en relief les lieux communs, comme celle qui suit, dans le « Physiologue », livre d'histoire naturelle du peuple : « Et lorsque nous sortons de l'église, ne sortons pas vides, mais faisons comme le hérisson, car lui, après s'être rendu à la vigne, d'abord il se rassasie de raisins, ensuite secoue la vigne de sorte que les graines s'enfoncent dans ses piquants, et il en porte ainsi à ses petits. Ainsi, portons-nous aussi dans nos maisons, aux enfants et ceux qui ne sont pas allés à l'église, des paroles que nous avons entendues du saint Evangile et des autres livres, pour les nourrir eux aussi avec la nourriture de l'âme » (2).

Sans doute, la sévérité dont Anthime traita les grands et les petits et la franchise avec laquelle il leur reprocha leurs vices dans ses « Sermons » contribua, en grande partie, à sa révocation et à sa perte.

N. A. GHEORGHIU.

(*Etude Byzantine*, 3, T. II, p. 240.)

(2) Cf. N. A. Gheorghiu, « Mitropolitul Antim Ivireanul și cărtile populare » dans « Biserica ortodoxă română », LVII (1939), n° 5-6.

BIBLIOGRAPHIE

W. E. D. ALLEN : « The Sources for G. Delisle's », « Carte des Pays Voisins de la Mer Caspienne » of 1723, publié dans la revue *Imago Mundi*, vol. XIII, 1956, Stockholm.

Continuant la série de ses études historiques concernant la Géorgie, Mr Allen publie un nouvel article consacré à la cartographie ancienne de ce pays, notamment l'examen des sources des cartes intéressant la Géorgie et parues à Paris en 1723 et en 1766, publiées respectivement par Guillaume Delisle, Géographe du Roy et par son successeur et neveu J.-H. Delisle.

A l'origine de cet article paraît être une controverse dans la presse scientifique des Soviets. M. Zardalichvili aurait publié un article relatif à une des cartes, dénommée par lui : « la carte de Saba Sul Khan Orbeliani ». Ses contradicteurs russes lui opposeraient comme « vraie » source de la carte l'œuvre des cartographes de Pierre I^{er} de Russie, Verden et Soïmonov (*fidèles en cela à l'actuelle tendance soviétique attribuant aux seuls savants russes tous les événements notables dans les domaines des inventions, découvertes et hauts-faits de la science des deux ou trois derniers siècles de l'histoire de l'humanité*).

Mr Allen, qui a déjà consacré un article aux cartes de la Géorgie de Wakhouchti, discute les sources de la carte de Delisle, en se basant sur les citations des éditeurs français eux-mêmes. Il réfute de nombreux arguments et hypothèses des savants russes sur la base de l'analyse toponymique, de comparaisons de la délimitation et des tracés des divers documents cités avec d'autres documents géographiques et historiques contingents.

Il se réfère en particulier à l' « Avertissement » publié par J.-N. Delisle en préface de son édition de la carte de 1766 où il indique notamment : « L'Auteur de la Carte a rassemblé plusieurs déterminations de la longitude et de la latitude des principaux lieux de la Géorgie ; il en a dressé une table dont on a donné à M. de l'Isle une copie en langue géorgienne... »

Il n'est pas possible de citer ici même « in breve » l'ensemble de la documentation et de l'argumentation de l'auteur de l'article qui, sans conclure formellement que les sources de la carte de G. Delisle de 1723 soient purement géorgiennes, incline, néanmoins, à penser que « La Carte générale de la Géorgie et de l'Arménie » publiée en 1766 par J.-N. Delisle serait bien basée sur l'original de S.S. Orbeliani qui aurait été également « la source des détails topographiques de la partie géorgienne de la « Carte des Pays Voisins de la Perse » publiée par Guillaume Delisle en 1723.

Si le rôle de S.S. Orbeliani s'avérait, il serait à considérer, dit Mr Allen, « parmi les cartographes les plus géniaux du premier quart du XVIII^e siècle. Et alors, avec ses autres dons si éclectiques : de poète, de philosophe, de lexicographe, il se placerait parmi les plus grandes figures de ce siècle, réunissant dans sa seule personne, et à degré guère médiocre, les talents d'un La Fontaine, d'un Guillaume Delisle et d'un Samuel Johnson (au caractère plus affable toutefois).

Une partie de l'article analyse la filiation qui peut exister entre l'œuvre géographique de S.S. Orbeliani et celle du Prince Wakhouchti, fils du roi Wakhtang, lui-même élève, ami et proche parent du savant moine.

A. Z.

UNE NOUVELLE ETUDE SUR LA SAGESSE DE « BALAVARI »

M. Paul Devos vient de publier dans « *Analecta Bolandiana* », 75, 1957, p. 83-104, une étude sur les origines du « Barlaam et Joasaph » grec à propos de la thèse nouvelle de M. Ch. Nutzubidse (K proishojdeniu gretcheskago romana « Barlaam i Joasaf », Tbilissi, 1956, VIII-247).

P. Devos analyse le livre du Prof. Nutzubidse et réfute en même temps la thèse du Prof. Fr. Doelger, en tenant compte des publications de M. D. M. Lang et de M. M. Tarchnichvili sur la même question.

WISRAMIANI EIN LIEBESROMAN AUS DEM KAVKASUS

Die « Manesse-Bibliothek » bringt als neuen Band die Uebersetzung eines georgischen Romans aus dem Mittelalter, « Wisramiani », der eine grosse Entdeckung bedeutet. Es handelt sich um eine Liebesgeschichte, welche in ihrer thematischen Entwicklung auffallend an den Tristan-Stoff erinnert — sei es nun, dass da einer der bekannten Fälle weltweiter Motivwanderung zugrunde liegt oder die weithin zwangsläufige Auswirkung einer Situation von tiefmenschlicher Allgemeinheit...

Die Uebersetzung, welche von **Ruth Neukomm** und **Kita Tschenkéli** (erstere hat auch den reizvollen Buchschmuck nach altgeorgischen Motiven beige-steuert) besorgt wurde liest sich sprachgerecht, fliegend und poetisch. Das erweckt günstige Vorurteile für ihre philologische Treue, die von sehr wenigen wird beurteilt werden können. Denn das Studium der georgischen Sprache ist lange vernachlässigt worden, und die Hilfsmittel dazu sind noch spärlich...

Dieses kleine Buch könnte berufen sein, sich neben die schönsten Werke der abendländischen mittelalterlichen Epik zu stellen.

Erich BROCK.

(Neue Züricher Zeitung, N° 1019.)

STUDIEN ZUR GEORGISCHEN WORTBILDUNG

Orientalia, Franz Steiner
Verlag, Wiesbaden.

Von Dr. FRIEDRICH NEISSER. Mit einem Vorwort von Prof. Dr. Robert Bleichsteiner herausgegeben von Prof. Dr. Gerhard Deeters. X und 90 Seiten, 1953, 12,—DM.

Die aus einer Wiener Dissertation hervorgegangene Arbeit des 1936 verstorbenen Verfassers untersucht die Wortbildung expressiven Charakters in den georgischen Dialekten und der aus ihnen ständig neu schöpfenden neugeorgischen Literatursprache. Das reiche Material (der Index umfasst über 1500 Wörter) entstammt zum Teil der eigenen Lektüre des Verfassers. Die bei dieser expressiven Wortschöpfung auftretenden lautlichen Erscheinungen werden gegliedert in: Assimilation und Dissimilation, Metathese, Einschub und Schwund von Konsonanten, Vokalwechsel, Wechsel von Verschlusslaut und Affrikata, Bildung von Streckformen, Reduplikation. Für jede dieser Kategorien ergeben sich Regeln, nach denen gewisse bevorzugte Typen gebildet werden. Da unsere Kenntnisse von der dialektischen Verbreitung und historischen Bezeugung des georgischen Wortschatzes noch sehr dürftig sind, werden sich gewiss im einzelnen manche Zusammenstellungen des Verfassers als falsch erweisen, aber auf jeden Fall ist die Arbeit ein wertvoller Beitrag zur georgischen Etymologie. Der allgemeinen Sprachwissenschaft liefert sie ein wohlgeordnetes Material zur Vergleichung der expressiven Wortbildung in den verschiedenen Sprachgruppen.

THE ETHICAL AND RELIGIOUS CLASSICS OF EAST AND WEST THE WISDOM OF BALAHVAR : A CHRISTIAN LEGEND OF THE BUDDHA

by D. M. LANG,
Author of *Lives and Legends of the Georgian Saints*.

An extraordinarily interesting synthesis of early Buddhist and Christian ideals was among the stories popular in mediaeval Christendom. This work, the romance of Barlaam and Josaphat, was included by Caxton in *The Golden Legend* and inspired the episode of the Caskets in Shakespeare's *The Merchant of Venice*; its heroes were venerated as Saints. A century ago, however, the legend was finally identified as an adaption of episodes from the life and

Rivoli, ministry of the Buddha and the present volume gives one of the oldest Near Eastern versions of the story, the Georgian *Wisdom of Balahvar*. It tells of the Indian prince Iodasaph (that is, the Bodhisattva) and his conversion by the hermit Balahvar to a life of ascetic piety; it is an ancient abridgment of a longer Georgian text, the *Life of the Blessed Iodasaph*, the unique manuscript of which has recently come to light in the Greek Patriarchal Library at Jerusalem. The narrative is at least a thousand years old.

The first part of Dr. Lang's book is devoted to tracing the development and migration of the Barlaam and Josaphat legend from its original Buddhist environment to the West. The second part is a translation of the Georgian text—the first published in any Western European language. The story has long been cherished by the Georgians of the Caucasus as part of their folk literature. It is written in a lively, sometimes engagingly naive style, and contains a number of colourful fables.

(135 pages. Cr. 8vo. About 15 s. net.)

To appear late in 1957.

LONDON: George Allen et Unwin Ltd, 40, Museum St., W. C. 1.

PARIS: W. H. Smith, 248, rue de Rivoli - Librairie Gallignani, 224, rue de Rivoli.

AU SERVITEUR DE LA CULTURE GEORGIENNE : DAVID KHELADSE

La veille encore, à Paris, à l'imprimerie Navarre, il s'adonnait entièrement à son métier aimé.

Le lendemain, il se rendit pour ses vacances, en Suisse. Là, toute la journée au bord du lac de Genève, célèbre par sa beauté, admirant le bleu des eaux sillonnées par les cygnes majestueux, il se délassait dans la contemplation de la nature.

Le matin, à la rencontre de doux et souriants rayons du soleil, David rendit, doucement, l'âme... et quitta ce monde. Monde, dans lequel, toute sa vie, sans se lasser, il se consacra à un noble et honnête travail.

David était le fils adoptif d'un éditeur géorgien de Koutaïssi, Kheladsé, dont il apprit le métier, vite apprécié. Dès lors, il l'aborda avec amour et compétence... et la plus grande partie de sa vie fut sacrifiée à la diffusion de la culture géorgienne.

Les émigrés géorgiens lui doivent la presque totalité des ouvrages littéraires, scientifiques, historiques et politiques, parus en France — dont certains comptent parmi les plus précieux écrits. Il accomplissait sa tâche avec dévouement, conscience et désintéressement, sacrifiant, souvent, et généreusement, son repos et sa santé. La publication des ouvrages dont il acceptait l'édition prenait plus d'importance à ses yeux, que des questions pécuniaires. N'assumait-il pas souvent une partie des frais de publication ?

Notre revue lui doit beaucoup. Il composa vingt numéros, les derniers dans des conditions que sa maladie rendit pénibles. « BEDI KARTHLISA » se souviendra toujours de lui avec reconnaissance et amitié.

Décédé en Suisse, les Géorgiens de Paris n'ont pu lui rendre l'hommage qu'il méritait. Mais par les soins de l'octogénaire Princesse Nino Dadiani, notre regretté ami fut enterré honorablement et put, grâce à elle et en sa personne, recevoir les derniers adieux de sa Patrie.

Lorsqu'on pénètre dans l'imprimerie Navarre et qu'on aperçoit sa place, désormais vide, on se rend brusquement compte qu'il n'est plus et que l'on ne verra point ce sourire modeste avec lequel il accueillait ses amis.

Paix à tes cendres et que Dieu ait ton âme, cher David.

Nino SALIA.

PUBLICATIONS SE RAPPORTANT AU GEORGIEN :

du *Prof. R. Lafon*, v. page 14 ; du *Prof. R. Bleichsteiner*, p. 20 ; du *Chanoine M. Brière*, p. 27 et du *Prof. Hans Vogt*, p. 97.

P. M. Tarnichvili publie dans « *Oriens Christianus* », Band 41, 1957, un article sur l'ouvrage de Pavle Ingorokva « *Ghiorghi Mertchule* » intitulé « *Die geistliche Dichtung Georgiens und ihr Verhältnis zur Byzantinischen* ».

P. M. Tarnichvili : A propos de la plus ancienne version géorgienne des actes des Apôtres (Le Muséon, tome LXIX, Louvain, 1956).

Prof. Cyril Toumanoff : Dans « *Traditio* », volume XII, 1956, une étude sur « *Caucasia and Byzantine Studies* », Fordham University Press, New York.

Dr. D.M. Lang : *Wisdom and Lies : Variations on a Georgian Literary Theme* (BSOAS, 1956, XVIII/3).

— *Recent Work on the Georgian New Testament* (BSOAS, 1957, XIX/1).

— *The last Years of the Georgian Monarchy (1658-1832)*. Columbian University Press, 2960 Broadway, New York 27.

Dr. J. Molitor : *Evangelienzitate in einem altgeorgischen Väterfragment* (*Oriens Christianus*, Band 40, 1956).

— *Das Adish Tetraevangelium. Neu übersetzt und mit altgeorgischen paralleltexten verglichen* (*Oriens Christianus*, Band 40, 1956).

— *Chanmetifragmente. Ein Beitrag zur Textgeschichte der altgeorgischen Bibelübersetzung* (*Oriens Christianus*, Band 41, 1957).

R. Traho a publié une importante étude sur les Circassiens (en russe) : « *Cherkessy* », Munich, 1956.

LISTE DES DONATEURS

La liste des donateurs sera publiée dans notre prochain numéro en géorgien.

In U.S.A.

All Subscriptions or enquiries relating to " *Revue de Karthvélologie : Bedi Karthlisa* " should be addressed to our representative :

M. Alexandre Djintcharadse at Hotel Paris, 752 West End, New Nork 25, N. Y.

In der Bundesrepublik Deutschland :

Bestellungen und Spenden bei Vertreter und Koresspondent Dipl. Ing. **Wladimir Zchomelidze**, München 64, Flughafen Riem.

Prix du numéro : 500 francs
Abonnement d'un an : 2.000 francs

Imprimerie P.I.U.F. 3, rue du Sabot, Paris 6-e